

JACK JOHNSON ★ NINE INCH NAILS ★ LITTLE RICHARD

Numéro 58 >> Octobre 2013  
rollingstone.fr

# Rolling Stone

**NIRVANA**  
L'ultime  
*Rolling Stone*  
interview de  
Kurt Cobain

**ANNA  
CALVI**  
Le second  
souffle

**ARCTIC  
MONKEYS**  
"On fait de  
la musique  
pour les filles"

LES ANNÉES OUBLIÉES

# DYLAN

UN AUTRE SELF PORTRAIT

**COVER  
BOYS**

*Les plus  
grands  
albums de  
reprises...*

**LENNON  
BOWIE  
CLAPTON  
PLANT**

**HOMMAGE  
JOHNNY  
CASH**  
10 ANS SANS L'HOMME  
EN NOIR

L 14199 - 58 - F. 5,95 € - RD



« EPIQUE...SI VOUS N'ADOREZ PAS  
CE FILM JE VOUS DONNE 10 EUROS »

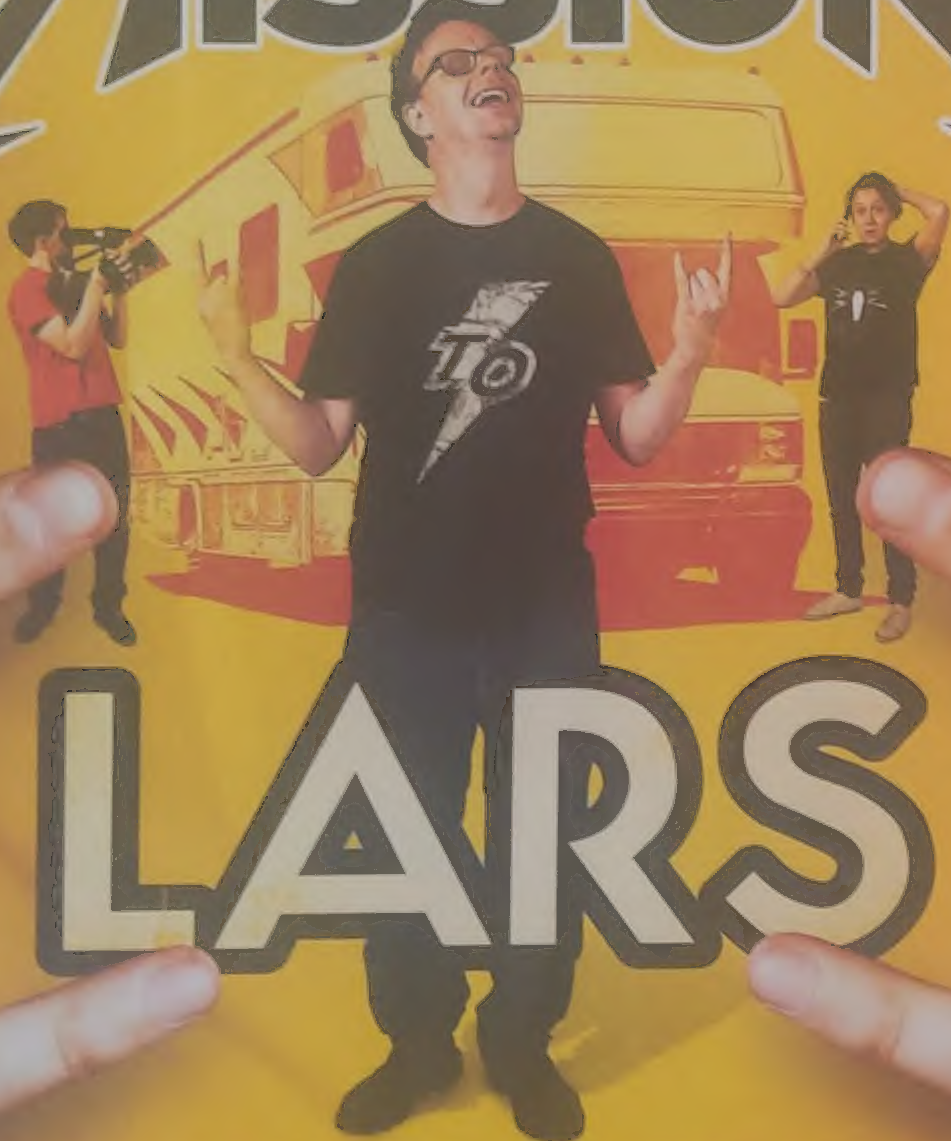
CLAUDIA WINKLEMAN - SEC FILM 2012

« UN FILM BRILLANT,  
UNE CELEBRATION DE LA VIE »

ROBBANDI

« SI LITTLE MISS SUNSHINE  
ETAIT UN DOCUMENTAIRE »

RED MAGAZINE



LARS

LE ROAD TRIP ULTIME D'UN FAN DE  
METALLICA - UN SEUL OBSTACLE :  
LE PASSAGER



ESPRESSO



THE GUARDIAN



Q MAGAZINE

LE 09 OCTOBRE AU CINEMA



LA BANDE ORIGINALE DE METALLICA DEVENDRA BAHART BLUR TUNING BEN HOWARD





# SOMMAIRE

ROLLING STONE

N°58 – OCTOBRE 2013

## ROCK & ROLL

### 7 Nine Inch Nails tout... neuf!

Après des années la tête ailleurs, Trent Reznor a remis son groupe phare à flot. Grosse affaire...

### 16 Jack Johnson au gré du vent

S'il donne toujours le sentiment de se la couler douce, l'Hawaïen bosse, de temps à autre...

### 18 Placebo fort et lourd

Brian Molko l'assure : le nouvel album est un appel à la compréhension mutuelle...



**GUN CLUB...**  
Kurt Cobain était déjà sur la corde raide à la sortie d'*In Utero*. (p. 64)

## MAGAZINE

### 22 Little Richard en préretraite

La grande diva du rock des origines médite sur sa fin de carrière.

### 56 Arctic Monkeys en ondes

Leur nouvel album s'appelle *AM*. Pourtant, la modulation de fréquences, ça les connaît encore.

### 40 Bob Dylan dans l'inconnu

Entre 1967 et 1971, l'homme et l'artiste se cherchent. Ou se perdent. *Self Portrait* en sera la conclusion.

### 50 Des prises et des reprises

Bowie, Lennon, Clapton, Cave, Jagger : ils se sont tous essayés à l'album de reprises. Pour le meilleur ?

### 82 Colum McCann sur l'océan

L'écrivain dresse un nouveau pont entre son Irlande natale et l'Amérique dans *Transatlantic*. Entretien dense.

## GUIDE

### MUSIQUE

#### 87 Dylan se tire le portrait

L'un de ses albums les plus honnis valait bien une grande réédition.

### CINÉMA

#### 94 Adèle et la vraie vie...

Avec *La Vie d'Adèle*, Abdellatif Kechiche frappe un grand coup.

### LIVRES

#### 96 Des renards dans Paris...

Le dernier livre de Yannick Haenel, *Les Renards pâles*, fascine.

**EN COUVERTURE** Bob Dylan, photographié à New York en novembre 1971 par ©The Estate of David Gahr.



**CAL !, SI !**  
La Belle Anna revient en deuxième semaine. Et on est bien contents! (p. 62)



**AMERICAN IDOL**  
Grâce à Rick Rubin, Johnny Cash s'est offert un ultime souffle. (p. 24)



© 2004 Blackwell Publishing Ltd, *Journal of Internal Medicine* 255: 103–110







**Bavaria**  
Holland Beer



DÉMESUREMENT



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



HORS-SÉRIE COLLECTOR

Hors-série numéro 18  
septembre/octobre 2013  
rollingstone.fr

# Rolling Stone

INTERVIEWS,  
PORTRAITS,  
DISCOGRAPHIE...

DE SYD BARRETT  
À THE FINAL CUT!

# PINK FLOYD

LA SAGA DÉFINITIVE

IMMERSION  
**THE WALL**  
LIVE 2013  
EN TOURNÉE AVEC  
ROGER WATERS

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



# Rock & Roll

WE'RE IN THIS  
TOGETHER...  
Trent Reznor,  
au Outside Lands  
Music & Art  
Festival de  
San Francisco,  
le 10 août dernier.

RETOUR

## Trent Reznor laisse rugir Nine Inch Nails

Le leader de Nine Inch Nails réactive  
son groupe de rock industriel.  
Par Gavin Edwards

**Q**UAND TRENT REZNOR ANNONÇA EN 2009 qu'il était temps "de faire disparaître [Nine Inch Nails] un moment", il n'était pas certain qu'il réactive un jour le groupe qu'il l'a rendu célèbre. "C'était un peu comme l'année que j'ai passée à la fac, commente-t-il, en référence à son passage au Allegheny College en Pennsylvanie en 1983-84. J'ai de [Suite p. 8]




## NINE INCH NAILS

[Sous-titrage] bons souvenirs, mais je n'ai pas vraiment envie d'y retourner. Je ne suis plus le même qu'à cette époque." Il éclate d'un petit rire sec.

Après une pause durant laquelle il s'est marié, a eu deux enfants, fondé un groupe avec sa femme, composé la bande originale de deux films de David Fincher et gagné un Oscar, Reznor a finalement relancé Nine Inch Nails. Le groupe a débuté une tournée internationale le 2 août dernier par un concert triomphal au festival Lollapalooza. Par ailleurs, le nouvel album - qui doit son titre, *Hesitation Marks*, aux blessures que s'infligent les suicidaires - est en vente depuis le 3 septembre.

Il y a environ dix-huit mois, alors qu'il commençait à travailler sur de nouvelles chansons pour un best of, Reznor s'est aperçu qu'il avait de quoi écrire davantage que quelques titres. Il a alors réfléchi à ce qui l'excitait musicalement : "Est-ce que ce sont les groupes de rock et les guitares, est-ce le bruit, les rythmes dance et l'électronique?"

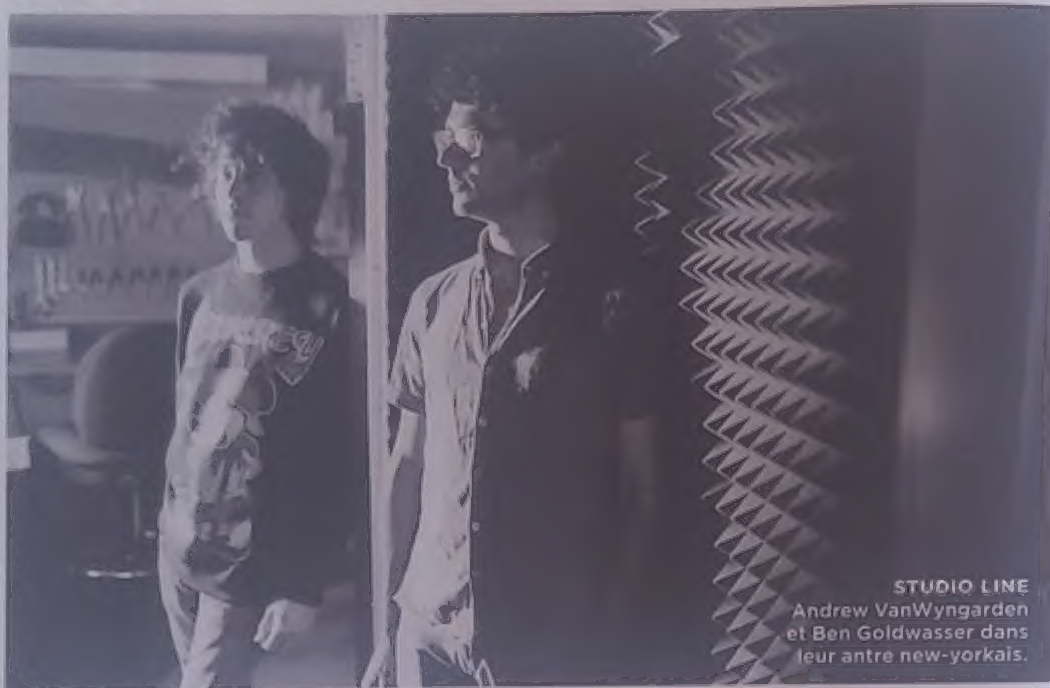
Reznor a principalement travaillé sur un ordinateur portable relié à "un outil pour composer semblable à une boîte à rythme", et a accouché de textures électroniques rappelant davantage son travail pour le cinéma que ses premiers albums, bien qu'il dise que *The Downward Spiral* (1994) ait été une référence délibérée. La surprise, c'est l'apparition de Lindsey Buckingham de Fleetwood Mac, à la guitare sur trois titres de l'album. "Au fil des années, j'écoutais régulièrement des disques comme Tusk, j'y ai emprunté des idées et j'y apprécie le jeu de guitare de Lindsey", explique Reznor. "J'ai pensé que son style était peut-être si démodé qu'il en serait branché, comparé aux paysages surréalistes dans lesquels nous le parachutons."

Au départ, Reznor avait prévu d'ajouter deux musiciens au line-up de Nine Inch Nails pour la tournée : Adrian Belew, le guitariste de King Crimson qui a déjà fait des apparitions sur d'autres albums du groupe, et Eric Avery, le bassiste de Jane's Addiction. "Je respecte ces gars, mais la recette n'était pas bonne, avoue Reznor. Il y a eu plusieurs occasions où on aurait dû qu'on mélangeait du caramel fondu avec du ketchup." 

TRADUCTION KATHLEEN AUBERT

# Le trip étrange de MGMT

Comment le duo psychédélique a failli devenir fou sur la route de son troisième album. Par Alex Morris



STUDIO LINE  
Andrew VanWyngarden  
et Ben Goldwasser dans  
leur antre new-yorkais.

**I**L N'Y A PAS LONGTEMPS, QUELQUE CHOSE DE drôle secoua la tête chevelue d'Andrew VanWyngarden. Il se trouvait alors dans l'État de New York avec sa moitié de MGMT, Ben Goldwasser. Douze heures par jour, du lundi au dimanche, ils enregistraient leur troisième disque (MGMT, sortie le 17 septembre) dans une pièce rustique envahie de synthétiseurs, de boîtes à rythme et de séquenceurs. "Des sensations bizarres peuvent me tomber dessus", raconte aujourd'hui le chanteur, installé dans un restaurant italien branché de l'East Village, à New York. "Je peux parfois être victime d'un breakdown total." Sa solution : "Je me suis dit que j'irais à l'épicerie et que, si une affichelette proposait de récupérer des chatons, j'en adopterais un." Il montre sur son téléphone la photo de son nouveau chat.


Depuis leurs premiers bœufs dans les dortoirs de l'université de Wesleyan, VanWyngarden et Goldwasser ont été étonnés par leur approche, aussi inattendue que subversive, du statut de rockstar. Lorsque le label Columbia leur fit une offre en 2006, ils s'accordèrent deux semaines de réflexion. "Nous avons traité cette affaire comme une blague, comme tout ce qui se passait pour nous à cette époque", explique Goldwasser. "Nous étions un peu effrayés", admet VanWyngarden. Après avoir signé le contrat, il leur fallut un certain temps pour s'habituer aux rouages de l'industrie de la musique. "Il y a tant de musiciens qui ont cette sensibilité commerciale, dit Goldwasser. Cela me dégoûte profondément.

Traiter la musique comme un produit, en parler comme si notre groupe était une marque ? Nous n'avons jamais envisagé notre art de cette manière."

Puis vint le manque de réactivité du public à leur étrange deuxième album, *Congratulations*, en 2010. "Si vous voulez voir les gens les plus mal à l'aise du monde, regardez notre interview sur le tapis rouge des Grammy Awards en 2010", commente VanWyngarden. Certains attribuèrent à l'usage intensif de drogues leur virage sonore sérieusement psychédélique. Même s'ils n'avaient rien contre l'usage de substances (VanWyngarden garde le souvenir mémorable d'un trip dans une chambre d'hôtel de la

Nouvelle-Angleterre durant une tempête de neige), les critiques les touchèrent en plein cœur. D'après VanWyngarden, "c'était insupportable". Goldwasser se souvient de leur tournée européenne comme son pire souvenir au sein de MGMT : "Je me demandais comment j'allais pouvoir rebondir après ça."

Quand leur label leur fit assez confiance pour continuer à les laisser faire ce dont ils avaient envie, ce fut un

soulagement. MGMT est leur album le plus expérimental à ce jour, nourri d'une musique électronique qui n'est définitivement pas faite pour le dancefloor. "Je ne suis même pas sûr qu'il s'agisse d'une musique que nous aimerions écouter nous-mêmes", annonce fièrement VanWyngarden. Elle est venue naturellement, et nous n'avons pas fait le moindre compromis." 

TRADUCTION SOPHIE ROSEMONT





**CHEF DE CABINET**  
Warren Haynes (à droite)  
mène ses troupes  
sans abus d'autorité...

# Gov't Mule veut rallier tous les suffrages à sa politique !

**FOCUS** C'est forcément avec une guitare dans les mains que l'on surprend Warren Haynes. Le leader de Gov't Mule est, à l'image de son groupe, un stakhanoviste. Par Olivier "Zoltar" Badin

**C'**EST UN ANIMAL DE LA six-cordes, du genre à enchaîner, facile, deux cent concerts par an, et ce, depuis ses premières apparitions discographiques à la fin des 80's, au sein du groupe solo de Dickey Betts, l'ex-guitariste du Allman Brothers Band. Le début d'une longue et tortueuse relation avec les autres rois du rock sudiste, qu'il rejoindra d'ailleurs à l'occasion de leur reformation en 1989. C'est dans ces deux groupes qu'il rencontrera le batteur Matt Abts et le bassiste Allen Woody, qui l'aideront à retrouver les gniaks des grands power trios des heures de gloire du rock'n'roll et du blues, Cream en tête, en formant Gov't Mule en 1994. Malgré le décès de Woody en août 2000, jamais la machine ne s'est vraiment arrêtée depuis. Pourtant, entre deux concerts avec les Allman Brothers,


Warren Haynes joue dès qu'il le peut les Jerry Garcia de remplacement avec les ex-membres du Grateful Dead, quand il ne décide pas de favoriser une belle carrière solo.

Mais voilà, quoi qu'il se passe, le loustic revient toujours vers Gov't Mule, qui sort aujourd'hui son neuvième album, *Shout!*, le premier en quatre ans, après une longue pause. Une "première" pour ces forçats. Mais pas vraiment pour Haynes qui, au final, ne se sera arrêté que trois mois. Juste le temps de s'occuper de son jeune fils récemment adopté dans sa maison dans la banlieue de New York : "J'ai besoin de cette diversité, cela permet de garder une certaine fraîcheur. Mais ça implique aussi d'établir parfois jusqu'à deux ans à l'avance un planning très précis qui ne tolère pas d'improvisation !

*Mais je reviens toujours vers Gov't Mule. C'est un peu mon laboratoire de savant fou, où je peux faire ce que je veux."*

Leur nouvel album affiche une nouvelle fois une durée d'une heure et quart. Voire le double, si l'on compte l'édition limitée qui, elle, contient les onze mêmes chansons, mais chantées à chaque fois par des confrères, et non des moindres : Glenn Hughes, Dr. John, Ben Harper, Elvis Costello, etc. Et comme si cela ne suffisait pas, dans la grande

**"Gov't Mule est mon laboratoire de savant fou, où je peux faire ce que je veux."**

tradition des jukebox humains style Johnny Rivers, le groupe profite des trois heures que durent parfois leurs concerts pour balancer, selon l'humeur du moment, des reprises tous azimuts, allant de Bob Marley à Radiohead, en passant par Led Zeppelin ou Humble Pie. Aucun de leurs shows ne ressemble à un autre, ce qui explique pourquoi ils sont l'un des rares groupes à générer aujourd'hui plus de profits grâce à la vente en ligne d'enregistrements de leurs concerts (ils ont récemment dépassé le cap du million de MP3 vendus) qu'avec leurs albums studio. 

## SO LONG

### BAD NEWS FROM THE STARS...



#### GEORGE DUKE

La claviériste George Duke est décédé le 5 août dernier, à l'âge de 67 ans. Légendaire musicien de jazz, il se fait connaître en 1969 aux côtés de Jean-Luc Ponty. Dans les 70's, il rejoint Frank Zappa, avec lequel il participe aux albums *Over-Nite Sensation* (1973) et *Apostrophe* (1974). Il travaille également avec Miles Davis et participe à *Off the Wall* (1979) de Michael Jackson. Il publia quarante albums et décrocha de sérieux hits dancefloor dans les 80's, comme "Reach Out" ou "Shine On".

#### ALLEN LANIER

Il était l'un des membres fondateurs de Blue Öyster Cult. Le guitariste et claviériste est décédé le 14 août d'une maladie des poumons due à une trop forte consommation de tabac. Formé en 1967, BOC allait devenir l'un des groupes les plus excitants des seventies, atteignant le sommet de la gloire en 1976 avec l'album *Agents of Fortune*. Lanier a également collaboré avec Patti Smith (il a notamment coécrit "Elegie", sur *Horses*), The Clash, Jim Carroll et Iggy Pop. Il avait 67 ans.

#### JON BROOKES

Le batteur et membre fondateur des Charlatans, formés à Manchester en 1989, est décédé le 13 août des suites d'une tumeur au cerveau, à l'âge de 44 ans. Brookes luttait contre la maladie depuis 2010, quand une première crise était survenue lors d'un concert à Philadelphie. Il avait ensuite repris sa place dans le groupe, avant d'entamer un long processus d'opérations et de chimiothérapie. Tim Burgess, le chanteur du groupe, a déclaré sur le blog du NME : "Nous avons perdu un frère, un ami, un membre du groupe et une grosse part de nos vies."

VINCENT GUILLOT





GO YOUR OWN WAY  
Stevie Nicks et  
Lindsey Buckingham  
à nouveau en phase...

## Fleetwood Mac trace sa route

**EN CONCERT** Lindsey Buckingham détaille les hits, les raretés et les nouveaux titres joués par le groupe lors de la tournée qui fera escale à Paris. Par Andy Greene

**L**A SORTIE DU DERNIER album de Fleetwood Mac remonte à dix ans, mais cela n'a pas empêché toute une génération de fans de découvrir le groupe. "Cela fait vingt ans que nous n'avions pas aussi bien marché!", commentait le guitariste Lindsey Buckingham, quelques heures avant un concert à Tulsa, dans l'Oklahoma, dans le cadre de sa tournée mondiale qui passe par Paris (Bercy) le 11 octobre prochain. "Il y a bien plus de jeunes dans le public qu'il y a trois ans. C'est peut-être un phénomène générationnel." Buckingham est au téléphone depuis sa chambre d'hôtel, pour expliquer comment les membres du groupe établissent les listes de titres qu'ils jouent sur cette tournée, mêlant tubes incontournables, chansons moins connues mais très appréciées des fans, et titres tirés de leur dernier EP, *Extended Play*.

### "Second Hand News"

"Établir une setlist, c'est comme choisir l'ordre des morceaux pour

un album, explique Buckingham. Ce titre est celui qui ouvre *Rumours* (1977), et c'était un choix logique pour commencer le show. En fait, nous ouvrons avec trois chansons de *Rumours* d'affilée : comme ça, nous sommes débarrassés."

### "Sad Angel"

"J'ai écrit cette chanson l'an passé pour Stevie [Nicks], qui a toujours dû se battre pour tout. Ange triste, es-tu là pour combattre la guerre? Nous sommes tous des combattants, armés d'une épée d'une sorte ou d'une autre, et elle et moi, nous nous connaissons depuis le collège."

### "Sisters of the Moon"

"Le label Warner aurait vraiment bien aimé que nous enregistrions un *Rumours* II après *Rumours*, mais je voulais que nous allions à l'encontre cette idée sur *Tusk* (1979). Je ne me souviens plus si nous avons déjà joué ce titre sur scène. Stevie voulait qu'on essaye, et ça marche vraiment bien."

### "Landslide"

"Quand Stevie a écrit ça, elle avait, quoi... 24 ou 25 ans. Elle n'avait pas encore 'grandi'. Aujourd'hui, cette idée prend un sens particulier avec le recul."

### "Don't Stop"

"C'est la seule chanson de Christine McVie que nous jouons. Après la tournée *Dance* en 1997, elle a complètement coupé avec sa vie à Los Angeles : elle a vendu sa maison, quitté la personne avec qui elle vivait, et quitté le groupe. Je ne sais pas trop pourquoi. Mais cette chanson possède toujours une grande force. C'est un hymne. C'est pour ça que Bill Clinton s'en est emparé (pour sa campagne présidentielle, ndlr)."

### "Say Goodbye"

"Nous clôturons le show par ce titre, avec seulement moi et Stevie sur scène. Pendant des années, ça a été difficile de tourner complètement la page avec elle, c'était comme de sans arrêt gratter une croûte qui n'a pas fini de cicatriser. La chanson parle de la manière dont toutes les illusions se sont envolées, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a plus d'espoir, ou que nous ne croyons plus en notre avenir dans un contexte différent."

## UPDATE

### DAVID CROSBY ALIVE & WELL



Personne n'est plus surpris d'être encore vivant à 72 ans que David Crosby, un homme qui a survécu au diabète, à l'hépatite C, à une greffe de foie et à diverses addictions aux drogues et à l'alcool. "S'il existait un moyen de faire quelque chose de mal, alors, c'était pour moi, résume-t-il. J'aurais pu mourir tellement fa-ci-le-ment et à de si nombreux moments de ma vie... C'est ce qui est arrivé à mes amis Jimi, Janis, Cass." Fort heureusement, alors que Rhino publie ces jours-ci une nouvelle rétrospective de CS&N, Crosby déborde de projets pour l'année à venir.

### CSN&Y EN MODE LIVE

Cette année, Neil Young s'est opposé à la sortie d'un live de la tournée 1974 de Crosby, Stills Nash & Young, au motif que sa qualité sonore ne lui convenait pas. L'album devrait finalement voir le jour au début de l'année 2014. "Si vous prononcez simplement le mot 'MP3' devant Neil, de la fumée se met à lui sortir des oreilles, commente Crosby. Il est un poil tatillon sur le sujet."

### WHAT'S IN A BYRD?

Crosby avait envie de réunir les Byrds, mais leur ex-leader Roger McGuinn s'y refuse toujours. "Ça a fini par me fatiguer de lui demander de le faire", soupire-t-il avec un sourire. Plus envisageables, de nouveaux concerts de CSN&Y, les premiers depuis 2006. "J'aime travailler avec Neil, dit-il. Il nous booste vraiment. Mais vous savez à qui appartient la décision, et ce n'est pas à moi."

### LE CROSBY SHOW

Crosby a presque terminé le mixage de son premier album solo depuis vingt ans. "Je crois que ça va s'appeler *Dangerous Night*", confie-t-il. Et c'est différent de tout ce que j'ai pu faire jusque-là."

ANDY GREENE









# Korn sort du brouillard !

**CHRONIQUE** **3** **Changer le cours de l'histoire du metal n'est ni chose à se, ni donnée à tout le monde. Korn y est parvenu. Deux fois. Par Manuel Rabasse**

**L**A FORMATION DE BAKERSFIELD, CALIFORNIE, a pu parler avec toute la scène locale (Faith No Red Hot Chili Peppers) et le rap West Coast, inventant le neo-metal cathartique, terrain de jeu morbide à la psychothérapie

**"C'est comme si les choses s'étaient faites toutes seules."**

primale du chanteur, Jonathan Davis, des hurlements d'enfant malade sur fond de kaa-boom résonnent encore à nos oreilles. Dix-sept ans plus tard, Korn, alors délesté de l'un de ses guitaristes fondateurs, Jonathan "Head" Welch, parti se désintoxiquer chez les chrétiens évangéliques, rebattaient les cartes avec *The Path of Totality* un mélange alors inédit entre le plomb de son metal, toujours

aussi pesant – tout le monde est accorde deux, voire trois tons en dessous de la normale – et l'électronique grinçante des nouveaux paladins de la dubstep, Skrillex, Noisia et Excision en tête. Jonathan Davis, le chanteur, s'en explique : "Brian (qui est de retour depuis l'automne dernier, ndr) est le seul 'metallhead' de la formation. Moi, à la base, je suis surtout un amateur de new wave et j'ai toujours suivi la scène électro. Alors, quand j'ai vu qu'il ne passait vraiment rien dans le rock, je me suis

Un changement de "paradigme" titre du nouvel album

Donc cette impression d'un peu moins enfoncée dans l'album qu'auparavant ? "Absolument"

La rythmique, et la batterie en particulier, semble, elle, avoir trouvé un peu d'élémentarité. Enfin, le plus important, c'est que ça fonctionne encore, d'autant que l'on trouve, ô surprise ! de plus en plus de mélodies. Ça n'est pas encore Lady Gaga ou will.i.am mais bon, on redécouvre une certaine forme d'accessibilité, celle qui avait illuminé un album comme *Untouchables* au début des années 2000. Mais lui, comment va-t-il ? "Ah"

Et, enonce-t-il, "C'est"

quatre

Si, m'explique-t-il,

le nouveau disque

traire une cure

tion, cette fois pour les

dicaments... *Valium*, du Xanax que je prenais pour les crises de panique que j'avais en permanence. Toute la journée. C'était

Ça a duré quatre ans. Évidemment, tout ça a eu une très grosse influence sur mes textes et ma voix. C'est comme si les choses s'étaient faites toutes seules. Car je n'étais pas vraiment là

Originalité et honnêteté, deux des ingrédients qui font de Korn l'un des rares survivants des années 90 à avoir encore quelque chose à dire. A suivre... **4**

## LES BEATLES À LA UNE, 1963-2013

Une grande partie des prestations live du quatuor sortira le 3 octobre prochain.



Au moment où Capitol et le label des Beatles Apple, tombaient cette année dans l'escarcelle d'Universal,

nombreux furent ceux qui s'en amusèrent, au motif que

l'intégralité du catalogue des Fab Four, entièrement remasterisé, avait déjà fait l'objet d'une réédition tonitruante en 2009, et qu'il ne restait plus guère de matériel inédit à mettre sur le marché. C'était sans compter sur les précieuses *BBC Tapes*, ces heures de bandes enregistrées

lors des shows des Beatles à la fameuse radio british entre 1962 et 1965, et dont une grande partie dormait encore dans les tiroirs malgré la publication, en 1994, d'un premier double CD. Comme son prédécesseur, *Live at the BBC, Vol. 2* alignera les classiques du rock'n'roll tels qu'ils les jouaient

à Hambourg et les derniers hits, interprétés en direct dans une ambiance généralement bon enfant. En 2012, cinquante ans après la sortie de leur premier album, les Beatles ont encore engrangé 43,5 millions de livres sterling (plus de 50 millions d'euros), Paul McCartney, Ringo Starr et les veuves de George Harrison, Olivia, et de John Lennon, Yoko Ono, empochant chacun plus de 5 millions de livres.

LÉON DESPREZ



# THE CLASH SOUND SYSTEM - HITS BACK - COLLECTION

Coffret Deluxe Limité - Compilation 2 CD - Coffret 8 CD  
Sortie le 9 septembre 2013



LA FNAC  
AIME



2CD/3LP



8LP Box Set



Les éditions FNAC vous proposent cette collection de disques à un prix exceptionnel.



Music On Vinyl





# Sziget, bien plus qu'un festival...

Le festival hongrois a passé l'an dernier le cap de la vingtaine. Mais pour continuer d'affirmer sa différence et son état d'esprit, les organisateurs

C'est un festival qui a grandi, qui a évolué, qui a changé. Sziget, ce festival hongrois, a passé l'an dernier le cap de la vingtaine. Mais pour continuer d'affirmer sa différence et son état d'esprit, les organisateurs ont décidé de proposer une édition 2014 à la fois plus simple et plus complexe. Plus simple, car ils ont choisi de présenter le festival sous un autre angle, qui plus est à un moment où lui-même vit un instant charnière de son existence. Et ainsi, tout faire pour qu'il ne soit pas perçu comme un "simple" festival de musique. Plus complexe, car ils ont choisi de présenter le festival sous un autre angle, qui plus est à un moment où lui-même vit un instant charnière de son existence. Et ainsi, tout faire pour qu'il ne soit pas perçu comme un "simple" festival de musique.



SOUS LE SOLEIL EXACTEMENT.



ances de la fin dont l'gramme de l'édition 2014 a beau voir belle allure. Nick Cave, Blur, Franz Ferdinand, Mika, Skunk Anansie, Regina Spektor et, hum David Guetta, pour ne p... de gondole, pour... ont été choisis sur une s... regrettés sur une soixan... (1) de scènes), les organisateurs nous ont aussi volé un... de proposer année après... d'attention qui... grand... groupes et artistes

D'où l'idée (la nécessité ?) de présenter le Sziget sous un autre angle, qui plus est à un moment où lui-même vit un instant charnière de son existence. Et ainsi, tout faire pour qu'il ne soit pas perçu comme un "simple" festival de musique. Pas pour rien qu'a été choisi le "Island of freedom", quitte à s'attirer quelques grincements de dents de la part des autorités de l'Etat, qui semblent avoir vu dans ce choix une attaque directe à leur encontre, naturellement démentie par tout ce que le Sziget réunit de têtes pensantes. L'antenne française a, quant à elle, opté pour un moins risqué mais tout aussi parlant : Festivalaciers.

L'intention est en tout cas très claire : proposer au festivalier, dès

qu'il aura planté sa tente où bon lui semblera (enfin, pour peu qu'il n'arrive pas le dernier !), une expérience différente, une immersion dans une atmosphère unique en son genre, et qui commence par une idée si évidente que l'on se demande pourquoi aucun festival concurrent ne l'a encore adoptée : une carte de paiement unique pour tout le site, rechargeable à différentes bornes quand nécessaire. Ateliers et stands artistiques divers et variés, ateliers musicaux, animations en tout genre (spectaculaire "color party" l'avant-dernier soir), grande roue vraiment très... grande, on ne sait plus où donner de la tête, des yeux et des oreilles. Bref, pour un peu, on pourrait vivre la semaine sans se soucier de

ce qu'il se passe sur les scènes et les chapiteaux principaux. Il aurait toutefois été dommage de passer à côté des fous furieux de !!! (et de l'improbable tenue de leur chanteur : mocassins, T-shirt noir et caleçon ballant aux motifs de la pochette du *Some Girls* des Stones), de la jolie gestion d'une panne d'électricité par Emir Kusturica et son No Smoking Orchestra pendant son set tous jours aussi entraînant, du bon ol de très belle facture de Blur faisant bien mieux que tenir son rang de tête d'affiche (à se demander pour quoi la reformation a été si compliquée à entretenir), de la prestance et de la constance de Bad Religion.

Une réussite sur tous les plans. On n'aurait pas dit mieux. **10**

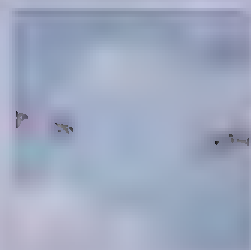


# Jonathan Wilson



## NOUVEL ALBUM

Sortie le 10 octobre



« Jonathan Wilson est un musicien qui a su trouver sa voix. Il nous ont habitués à l'entendre. » LES INROCKS

Disponible en CD et en vinyle

En vente à

[PIAS]  
COOPERATION



# NIRVANA

IN UTERO

Edition 30<sup>ème</sup> anniversaire

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

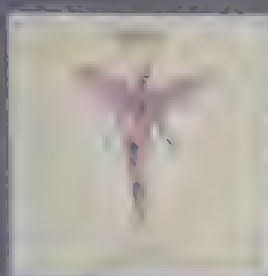
avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus

avec un CD bonus

avec un DVD bonus



GITAR

PIAS

PIAS

PIAS





# Jack Johnson surfe toujours sur la bonne vague

**Dans son nouvel album, le singer-songwriter folk hawaïen chante l'amour et la famille. Par Julien Gaisne**

**B**IZARREMENT, C'EST DANS un palace parisien de la rue Saint-Honoré que Jack Johnson reçoit *Rolling Stone* pour la sortie de son nouvel album. Lui, le surfeur d'Oahu, écologiste convaincu devenu une folkstar, détonne quelque peu avec le lieu. "Je sais. C'est la rue, concède-t-il, en T-shirt, jeans et tongs sous la verrière d'un salon boisé. Mais tu ne sais jamais où ton label va te loger."

Voilà deux mois qu'il a terminé l'enregistrement de *From Here to Now to You* à Mango Tree, son studio personnel alimenté à l'énergie solaire. De la France, Johnson a d'abord connu les plages, bien avant les salles de concerts et les hôtels de luxe. "Ma future femme et moi, on est venus pour la première fois en 1997. On est descendus en van jusqu'à Hossegor, où on a fait du camping avant de rouler vers l'Italie", se souvient Johnson, dont la relation avec Kim, qui remonte à une vingtaine d'années, inspire en partie ses nouvelles chansons, à commencer par le

single "I Got You" et son picking délicieux. "Quand j'ai eu cette chanson, j'ai su que je pouvais baser l'album dessus, parce qu'elle est simple et forte comme une déclaration. Mais il y a aussi 'Never Fade', une autre love song, que j'avais déjà en stock."

De cette longue love story sont nés trois beaux enfants, mais aussi deux fondations dédiées à la protection de l'environnement. "J'y investis tout l'argent que je gagne en tournée, car la vente de mes albums nous permet de vivre confortablement." En bon écolo, Johnson regrette l'omniprésence de la technologie dans le

cercle familial, sentiment qu'il retranscrit dans la chanson "Ones and Zeroes": "Quand je vois, au restaurant, des parents envoyer des textos sous la table pendant que leurs enfants regardent des films sur un iPad, je me dis qu'ils ne font plus rien ensemble."

**"Chaque fois que Crosby me montre un nouvel open tuning, il me jure que je vais pouvoir composer cinq nouvelles chansons."**

Aujourd'hui âgé de 38 ans, Johnson ne regrette en rien d'avoir renoncé à son rêve de gosse: devenir surfeur pro, comme son père. "Je m'amusais bien en compétition mais je n'avais pas le niveau de gars comme Kelly Slater. J'ai alors pensé à faire des documentaires sur cette passion. La musique n'était encore qu'un hobby pour

moi et je ne jouais généralement de la guitare que quand les vagues étaient mauvaises. Ça me permettait de m'occuper le week-end et de me faire des amis."

On connaît la suite. Au milieu des années 90, le couple poursuit ses études à Santa Barbara, où Kim commence à enseigner avant de retourner à Hawaï, tandis que Jack s'envole à nouveau pour la France accompagné de Slater pour tourner *Thicker Than Water*, un film dont il enregistre lui-même la bande originale que remarquera un certain Ben

**SLIPPERY WHEN WET**

Depuis ses débuts, Jack Johnson n'a jamais connu le creux de la vague

Harper. "Ben aimait le monde du surf, et moi celui de la musique, alors nous sommes devenus amis. Mais je me considérais comme un outsider quand j'ai assuré ses premières parties", dit-il. Dès lors, ce sont autant les magazines de surf que de musique qui vont s'intéresser au cas. Je n'étais pas à l'aise avec ça car je ne me suis jamais vraiment considéré comme un musicien, plutôt comme un songwriter. À présent, je sais que les gens viennent m'écouter et que mes chansons ont le pouvoir de leur plaire."

L'un de ses premiers admirateurs, devenu son ami et son professeur de guitare, n'est autre que David Crosby: "Un jour, j'ai reçu un coup de téléphone et c'était lui. Je croyais qu'un copain me faisait une blague, mais il voulait me dire qu'il aimait bien Brushfire Fairytales. Sa femme et lui m'ont invité à dîner avec la mienne, à Santa Barbara."

Ce n'est cependant pas à Crosby que ce nouvel album doit l'accordage particulier de la guitare de Johnson. "En fait, il me montre sans arrêt différents open tunings et me garantit à chaque fois que je vais composer au moins cinq nouvelles chansons avec, mais cette fois, je l'ai trouvé par accident: un de mes enfants a fait tomber ma guitare, si bien que je ne pouvais plus l'accorder autrement qu'en si bémol. J'ai donc commencé à composer dans cette tonalité." Pour finaliser son projet, Johnson a fait appel aux services de Mario Caldato, déjà aux manettes sur *On and On* et *In Between Dreams*. "J'ai pensé que le travail de Mario collerait bien aux morceaux", dit-il. Et comme il vient du Brésil, j'ai pensé qu'il ferait aussi du bon boulot sur les percussions."

A-t-il conscience d'être, du moins dans l'imaginaire du public, le seul musicien réellement associé à la culture surf depuis les Beach Boys? "C'est vrai. Mais eux, c'était à cause de leur nom, et aussi parce que Bruce Brown, qui réalisait des films de surf, a utilisé leur musique. Moi, je viens du surf. J'ai grandi avec, même si mes chansons n'y font pas forcément référence. Mais elles naissent toutes près de l'océan, créées par quelqu'un qui, quand il était gosse, écoutait toutes les vingt secondes le ressac des vagues sur la côte... Ça m'a façonné."





NOBODY KNOWS.

## WILLIS EARL BEAL Nobody Knows.

La nouvelle perle du chanteur de blues de Chicago  
Inclus «Coming Through» en duo avec Cat Power

EN CONCERT À PARIS  
LE 7 OCTOBRE / LE POINT ÉPHÉMÈRE

XL ALBUM DISPONIBLE EN CD / LP / DL

## LEE RANALDO & THE DUST Last Night On Earth

Nouvel album du guitariste de Sonic Youth

EN TOURNÉE FRANÇAISE EN NOVEMBRE

14 : METZ / LE MUSÉE DE LA COUR D'OR  
15 : METZ / CAVEAU DES TRINITAIRES  
18 : FEYZIN / ÉPICERIE MODERNE  
20 : VILLENEUVE D'ASCOQ / FESTIVAL TOUR DE CHAUFFE  
23 : BOULOGNE BILLANCOURT / BB MIX FESTIVAL  
25 : POITIERS / CONFORT MODERNE  
26 : TOURS / TEMPS MACHINE

ALBUM DISPONIBLE EN CD / LP / DL



## BODY/HEAD Coming Apart

Dernier projet expérimental de Kim Gordon  
avec le guitariste Bill Nace

EN TOURNÉE FRANÇAISE

29 OCTOBRE : REIMS / LA CARTONNERIE  
30 OCTOBRE : BELFORT / LA POUDRIÈRE  
1<sup>ER</sup> NOVEMBRE : LYON / LE KAO  
2 NOVEMBRE : PARIS / CENTRE POMPIDOU

ALBUM DISPONIBLE EN CD / LP / DL





AR

P

deux, les deux ont le plus  
militaire de ce... de l'ère"  
N... de l'ère de l'ère

C'est assez incroyable  
mais Placebo a fait un album  
de chansons d'amour ! (Rire.)



## Brian Molko

**"Le fait que tu puisses déclencher  
une tempête d'un simple clic de souris  
est assez effrayant..."**

C'est marrant, je pense que des  
chansons comme "I don't like  
you" et "I'm with you" de  
Placebo. Ce sont  
des moments qui transcendent  
le temps et l'espace. Comme je  
disais à Stefan, c'est un thème  
qui semble s'être imposé à nous  
pendant la création. C'est lui qui  
s'est choisi.  
**Vous y évoquez l'amour  
sous ses différents aspects,  
à la fois physique et émotionnel.**  
Oui. "Exit Wounds" est  
sur la petite mort. "Dumb"

"Too Many Friends" évoque notre  
nouvel ami à tous, Internet...

Je n'utilise pas les réseaux  
sociaux. Quand je dis ça, je me sens  
vieux, d'un coup ! (Rire.) L'idée de  
la chanson est partie d'une conver-  
sation entre deux amis. L'un disait  
à l'autre : "Tu n'as pas peur, aussi,  
de la voir trop d'amis ?" La phrase  
m'a sauté à l'oreille, je me suis  
demandé : "Mais c'est  
qu'on peut avoir trop d'amis ?"  
(Rire.) Je me demande vraiment si  
Internet nous amène ce suppose  
rapprochement... qu'en nous a pro-  
posé. Tel que je le vois, il me semble  
être une source d'encore plus  
de problèmes et que les gens  
finiront par ne plus pouvoir  
respirer dans le monde phy-  
sique. Il y a un côté flippant, aussi.  
Le fait que tu puisses déclencher  
une tempête d'un simple clic de  
souris est assez effrayant.  
**Il y a aussi la question de  
l'authenticité de l'information**

qui est soulevée dans  
la phrase "Mon ordinateur  
pense que je suis gay".

Absolument. C'est une réflexion  
sur le fait que n'importe qui peut  
passer. Absolument n'importe qui  
sur n'importe qui, et qui  
fait confondre une sorte d'authenti-  
cité à la chose. Et ça, c'est vraiment  
flippant. (Rire.) C'est vrai qu'il  
peut que je regardais mes e-mails  
par vu des pubs se mettre à défile-  
sur le côté, et je me suis dit :  
"Mardi..."

gay. Je suis gay." Cette impression  
qu'Internet presume la personne  
que tu es ou essaye de la cerner.

**La plus belle chanson  
de l'album, voire l'une des plus  
belles de Placebo, est, à mon  
humble avis, la dernière, "Rosco".**

Merci, très certainement que c'est  
une chanson qui transcende tout  
ce qu'est Placebo. C'est une de  
chansons qui définit une carrière.  
"Rosco" est une "en l'air". On  
nous en dit beaucoup de bien et je  
crois que nous avons atteint la ma-  
xime degré de "profondeur".  
Cela signifie "forêt" en italien et  
catalan. Je trouve que cela donne à  
la chanson une charmante ambi-  
guïté, parce qu'on ne sait pas si  
s'adresse à un homme ou à une  
femme. C'est une chanson sur l'ac-  
tuel et les inévitables consé-  
quences de la compulsion... comme  
cela peut déchirer une relation.

**Quelle part d'autobiographie  
comporte-t-elle ?**

Oh, je vois ce que tu veux dire.  
(Rire.) J'ai lutté pendant pas  
d'années avec mes démons. "I  
Rosco" est en partie inspiré  
des événements et des émotions  
réels. Mais je n'ai pas pioché  
mon journal intime pour l'écrire.

**Dernière question : pourquoi  
cet antagonisme entre vous  
et Marilyn Manson par médias  
interposés depuis tant d'années ?**

Ha ha, tu veux dire le fait que  
le vanne de façon complètement  
bitchy de temps en temps dans les  
interviews ? Oh, c'est une blague.  
En fait, on se connaît bien et  
s'apprécie vraiment. Mais c'est  
notre trêve à nous de se balancer  
des horreurs à la face comme ça.  
C'est une forme d'humour britan-  
nique que j'adore, et qui consiste  
à se reconnaître en se foutant de  
la gueule l'un de l'autre. Et tu le  
connaissais, il ne se gêne pas pour  
dire autant et il a un sens de  
l'humour assez redoutable !  
Mais c'est de bonne guerre.  
Si je puis dire.



RETROUVEZ  
l'actualité rock  
sur votre  
iPad



La lecture révolutionnée  
Rendez-vous sur



zinio



JEU-CONCOURS

METALLICA

THROUGH THE NEVER

EN SALLES LE 9 OCTOBRE



PREVENTES

EXCEPTIONNEL !  
2 PLACES À GAGNER

pour l'avant-première au Grand Rex  
en présence de membres du groupe

Envoyez nous un mail avant le 30/09/2013 à :  
MEDIAOBS / Rolling Stone - THROUGH THE NEVER  
[boleio@sirs@mediaobs.com](mailto:boleio@sirs@mediaobs.com)

Plus d'infos sur [www.rollingstone.fr](http://www.rollingstone.fr)

# À l'automne, les séries se ramassent à la pelle...



**PREVIEW** **Déjà accro à House of Cards? Bonne nouvelle :** la rentrée des séries est synonyme d'inspiration et d'addiction. Programme des réjouissances. Par Mathilde Lorit

**A**VEC LA DIFFUSION DE la brillantissime série pilotée par David Fincher, Canal + a lancé la saison en fanfare. On ne peut déjà plus se passer des apartés cyniques de Frank Underwood (Kevin Spacey, vénérable à souhait), master de la politique politicienne, qui doit autant à Machiavel qu'à Richard III. Ambition esthétique, personnages magnétiques, casting luxueux et construction diabolique : *House of Cards* donne le ton d'une rentrée captivante côté séries, confirmant l'incroyable richesse d'un format qui ne cesse d'attirer à lui les talents venus du cinéma. Analyse de David Fincher : "Aujourd'hui, les personnages de cinéma sont souvent pensés hors de toute nécessité narrative. Au contraire de cette tendance, un héros de série comme Tony Soprano est devenu une icône culturelle majeure grâce à sa complexité. La télé nous

montre des êtres humains dans leur splendeur et leur misère."

Constat largement confirmé à la vision de *Top of the Lake* - à découvrir en novembre sur Arte - qui voit Jane Campion sublimer la série policière à coup de fascinants personnages féminins. En plongeant Elisabeth Moss (la Peggy de *Mad Men*), Peter Mullan et Holly Hunter dans les paysages quasi fantastiques du sud de la Nouvelle-Galles du Sud, la réalisatrice signe une série envoûtante, dont l'atmosphère n'a rien à envier à *Twin Peaks*.

C'est aussi un acteur venu du cinéma que l'on retrouvera dans *Hannibal* sur Canal +.

Séries, une chaîne entièrement consacrée au genre lancée par Canal + le 21 septembre 2013. Créée par Bryan Fuller (*Dead Like Me*), la série renoue avec la figure cannibale de la star des serial killers, Hannibal Lecter, dont on explore le passé de psychiatre. La bonne idée ? Confier le rôle à

Mads Mikkelsen, ambigu à souhait, qui excelle à incarner ce sociopathe manipulateur, doublé d'un esthète raffiné et d'un cuisinier hors pair.

À propos de dégustation, on se réglera au mois d'octobre sur OCS avec la troisième saison de *Game of Thrones* (qui a réuni plus de 13 millions de spectateurs aux États-Unis !) avant de découvrir une nouveauté : *Masters of Sex*, ou les aventures professionnelles et amoureuses de deux chercheurs des fifties spécialisés dans la sexologie.

Un programme made in USA qui ne saurait faire oublier la vitalité de la création européenne : cap sur la Scandinavie pour Arte avec la diffusion de la saison 3 de *Borgen* à partir du 3 octobre (charisme décuplé pour Birgitte Nyborg, qui crée son propre parti) et fiction britannique inédite sur Canal + Séries : *Utopia*, un thriller en six épisodes stylisé, anxiogène et particulièrement original. Bref, vous n'êtes pas près de décrocher de votre (petit) écran !

ART

## ÉCRAN TOTAL

### SWEET BLACK ANGEL



Par les temps qui courent, une petite leçon d'histoire récente ne peut pas faire de mal celle d'Angela Davis se confond à jamais avec le fameux slogan "Black is beautiful". Féministe communiste, emprisonnée et condamnée à mort après avoir été traquée par le FBI Davis devint, en 1970, l'incarnation du mouvement des droits civiques aux États-Unis. Passionnant *Free Angela and All Political Prisoners*, Shola Lynch, Jour2fête

### EMBARQUEMENT IMMÉDIAT



Suite à une panne, les passagers (déjantés) du vol 2549 à destination de Mexico crolent leur dernière heure arrivée. La promiscuité et l'angoisse les poussent à se dévoiler leurs secrets les plus inavouables. Pedro Almodovar prend les commandes d'une comédie débridée et transgressive. Jubilatrice. *Les Amants passagers*, Pedro Almodovar, Pathe

### GATSBY TOC



L'adaptation ratée du chef-d'œuvre de Fitzgerald par le réalisateur de *Moulin Rouge* a déjà fait couler beaucoup d'encre. Clinquant, pompière, démesuré, son film manque surtout cruellement de profondeur, comme étouffé par les millions de dollars qui dégoûtaient de l'écran : on n'y retrouve ni la noirceur, ni la mélancolie du vrai *Gatsby* le magnifique, Baz Luhrmann, Warner Home Video

### ZOMBIE JAMBOREE



Changement de décor pour Rick et sa bande, qui continuent leurs aventures post-apocalyptiques dans une prison peuplée de zombies. Avec toujours la même obsession : survivre. On ne peut que s'incliner devant la nouvelle équation géniale imaginée par les créateurs. Une saison 3 indubitablement addictive. *The Walking Dead*, l'intégrale de la saison 3, Frank Darabont et Robert Kirkman, Wild Side.

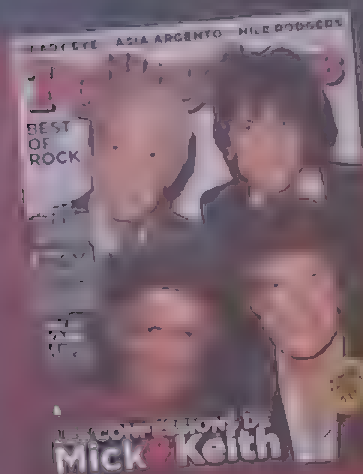
NADEGE MONDADERT



OFFRE SPÉCIALE

**Rolling Stone**

**ABONNEZ-VOUS AU PLUS GRAND MAGAZINE  
DE LA CULTURE ROCK !**



**6 MOIS - 6 NUMÉROS**

**29 € SEULEMENT**

AU LIEU DE 35,70 €

**SOIT 1 NUMERO GRATUIT**

**+ EN CADEAU  
LE T-SHIRT  
ROLLING STONE**

**OUI**

je souhaite bénéficier de votre offre spéciale d'abonnement à **ROLLING STONE**  
pour 29 € (jeux de mots TVA 2,10) par trimestre net et en cadeau mon T-Shirt Ro  
Pour les Dom-Tom et l'étranger : 35 € (jeux de mots TVA 2,10) par trimestre net et en cadeau mon T-Shirt Ro

Je désire m'abonner de droit de propriété à **ROLLING STONE**

☐ par chèque bancaire ou postal

☐ par carte bancaire Visa

☐ par carte bancaire MasterCard

N°  /  /  /

Expire fin :

N° de contrôl

IMPORTANT : Inscrivez dans les trois cases « N° de contrôle » les trois derniers chiffres du n° qui apparaît sur le bloc signature

Je sélectionne la taille de mon T-Shirt : M ☐ L ☐

**ÉCRIRE EN MAJUSCULES**

☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle Nom

Prénom

Adresse

Code postal  Ville

Pays

Tél.

E-mail

Date

En application de l'article 27 de la loi n°78 17 du 06 01 78 les informations qui vous sont demandées sont nécessaires au traitement de votre abonnement.  
Vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des données qui vous concernent. Photo non contractuelle. Vous pouvez également, séparément, acheter chaque n° de Rolling Stone au prix de la  
revue en kiosque (plus 1,5 € de frais de port) en écrivant à Rolling Stone.  
Tel. service abonnements : 03 88 66 11 20/rollingstone@abopress.fr.

Offre valable jusqu'au 30 novembre 2013

Signature (obligatoire)

# Les adieux de Little Richard

Moins de musique et plus de vêtements : le premier maître du rock'n'roll s'éclipse lentement.

Par Neil Strauss – Photographie par Mark Seliger

**J**F REMERCIE JUSTE DIEU D'ÊTRE ENCORE VIVANT", CONFIE LITTLE RICHARD. "Jamais je n'aurais pensé vivre jusqu'à 80 ans. Je suis le seul de ma famille à avoir atteint cet âge." Il y a un an, personne n'aurait cru que l'un des premiers et plus importants (si ce n'est le plus important) songwriters-chanteurs-pianistes de l'histoire du rock'n'roll fêterait un jour ses 80 printemps. Nous étions au Howard Theatre de Washington D.C., où il donnait l'un de ses rares concerts de ces dernières années.

Porté sur scène sur un fauteuil étrange, croisement entre un trône, un banc de piano et une décoration de patio, il fut déposé face au piano. Son costume bleu à paillettes ne lui allait plus aussi bien qu'auparavant. "All right, ladies and gentlemen", commença-t-il,

déclamant le début de baratin qui ouvre ses shows depuis maintenant plus d'un demi-siècle : "I am the beautiful Little Richard from Macon, Georgia." ("Je suis le magnifique Little Richard de Macon, Géorgie.") Mais cette fois, sa glorieuse introduction se transforma en un monologue plutôt morbide lorsqu'il raconta son arthroplastie de la hanche en 2009, et comment les chirurgiens étaient dans l'incapacité totale de retirer l'os cassé. "Je souffre vingt-quatre heures par jour", conclut-il avant de se lancer aussitôt dans "Blueberry Hill", rendu célèbre par un ami qu'il voit encore, Fats Domino. Chaque morceau qu'il interpréta ensuite

était d'une simplicité enfantine, mais physique. Jusqu'à ce que, finalement, au milieu de "Tutti Frutti", juste après le premier "aw-rooty", il gémissse : "Jésus, aide-moi. Je peux à peine respirer." Il poursuivit cependant, déterminé à offrir à l'audience ce pour quoi elle était venue, luttant sur "Long Tall Sally". Pendant un moment, le magnifique Little Richard semblait parti pour jouer jusqu'à ce qu'il en meure. Heureusement, on finit par l'évacuer de la scène.

Quinze minutes plus tard, il était assis, seul, sur son fauteuil roulant. "Je suis malade",

s'excusa-t-il, semblant terriblement déçu que son corps ne puisse plus suivre son esprit. "Il faut rester près de Jésus", conseilla-t-il, tapotant avec un mouchoir le sang qui coulait de sa bouche et de son nez. "Le monde va bientôt toucher à sa fin. J'ai besoin d'un récipient." Alors qu'il crachait du sang dans une tasse, deux fans entrèrent, espérant prendre une photo avec lui. Malgré son état, il s'exécuta. Puis il regarda l'image et objecta : "J'ai une trop grosse tête, prenons-en une autre."

**"Le rock a vraiment commencé avec moi, mais les gens d'aujourd'hui ne le savent pas."**

en se faisant passer pour un médium guérisseur, Penniman vit dans sa propre réalité. Sa flamboyante personnalité, prégnante dès son plus jeune âge, a toujours été déterminante. Il s'autoproclame désormais comme le "géniteur et l'architecte du rock'n'roll", même s'il n'est que l'un de ses nombreux pères parmi tant d'autres... Lorsqu'on l'interroge sur cette définition quelque peu prétentieuse, il répond qu'il est également "le quasar du rock'n'roll"

et ajoute : "Il y avait un autre type à Atlanta, Billy Wright, qui pouvait prétendre à ce statut, mais j'ai commencé avant lui."

Un an après ce concert, Little Richard nous appelle à l'improviste afin de poursuivre cette conversation. Avec une énergie et un optimisme revenus au beau fixe, il annonce son objectif pour l'avenir : "Rester en vie aussi longtemps que je le peux et m'assurer ainsi que mon héritage soit respecté. À mes débuts dans la musique, le rock'n'roll n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, poursuit-il. C'était balancer et swinguer avec Sammy Kaye. C'était John Lee Hooker, Elmore James et, un peu plus tard, Chuck Berry. Quand j'ai commencé avec 'Tutti Frutti', c'est au moment où le rock s'est lancé pour de bon, avec 'wop-bop-a-loo-bop-a-lop-bam-boom', vous voyez ?" Richard chante alors de manière hachée en modifiant légèrement l'original. "Et je vois que les gens, aujourd'hui, ne connaissent pas ça."

Quand on lui demande si sa musique vient d'une frustration ou d'une joie qu'il aurait eu besoin d'exprimer, il répond simplement : "Les deux à la fois." D'après lui, la joie vient de Dieu, au même titre que la souffrance : "Mon père fut tué lorsqu'il avait 40 ans (abattu lors d'une rixe, ndlr), par mon meilleur ami. Avec douze enfants à nourrir, ma mère avait besoin d'aide. C'était beaucoup de douleur, mais aussi beaucoup d'amour qu'on avait à lui donner."

Il réfléchit un instant. "Ainsi, la souffrance n'en était pas vraiment une. C'était celle de l'amour." Il mastique ces mots à nouveau, puis s'exclame : "Cela pourrait faire une chanson, elle s'appellerait 'The Pain of Love'. Ce serait très beau."

Cependant, l'enregistrement de ce morceau semble peu probable. Little Richard passe son temps à dessiner des vêtements, prier Dieu afin qu'il protège sa famille et ses employés de longue date d'une apocalypse divine qu'il sent imminente, et envoie ses vieux vêtements à la Smithsonian (une institution muséale américaine, ndlr). Quant à la musique, il déclare sans détour : "Dans un sens, j'en ai terminé, parce que je ne ressens plus aujourd'hui le besoin de faire quelque chose."

TRADUCTION SOPHIE ROSEMONT






© 2011  
All rights reserved.  
Printed in the United States of America







# The Glorious Bastard

Alors que le label Universal ressort le sublime coffret *Unearthed*, issu des sessions des *American Recordings*, *Rolling Stone* rend hommage au Man in Black, à l'occasion du dixième anniversaire de sa disparition.

**Par Denis Soula**

PHOTOGRAPHIE PAR MICHAEL OCHS

**I**L Y A DIX ANS, DISPARAÎSSAIT JOHNNY CASH. IL Y presque vingt ans, nous saisissait le disque *American Recordings*, qui permit à l'homme qui s'habillait de noir d'ôter sa défroque de has-been country et de réaliser in extremis en héros définitif. Dans la plus belle tradition du come-back à l'américaine, il était venu, il avait vaincu, avait chuté puis ressurgi d'entre les disparus. En sauvant sa peau d'artiste, Cash même mort, resta vivant. Aujourd'hui, ses chansons, surtout les premières, celles gravées chez Sun Records, et les dernières, arrachées par Rick Rubin, appartiennent au Great American Folkbook, comme celles de Cole Porter, George Gershwin, Duke Ellington, Woody Guthrie, Muddy Waters, Chuck Berry ou Bob Dylan

**L**

ES PREMIÈRES NOTES DE la chanson se dispersent dans le studio. Alain Bashung s'empare du casque pose sur la table et le met sur ses oreilles.

Avant de fermer les yeux, il ectase sa cigarette à l'intérieur d'un bobino en laiton, l'un de ceux que l'on utilisait autrefois à la radio pour caler des bandes magnétiques et qu'on trouve encore, fantômes délaissés, prenant la poussière dans les studios. Il écoute "Thirteen", ses mains encastrant les écouteurs, tête haute. Lorsque la chanson se termine, il lève son pouce. Interrogé par l'animatrice, il allume d'abord une autre cigarette. A l'antenne, on entend le "ploc" du briquet qui s'ouvre et se referme, puis Bashung lance, lapidaire : "Cash. Johnny Cash. Rien que son nom, t'as compris. C'est un peu John Wayne, sauf qu'il ne jouait pas la comédie. Il est cash. Voilà, pas de cache-cache avec Cash."

Soyons honnêtes, les premières fois que l'on aperçoit Johnny Cash, c'est à la télévision, en guest star, dans un épisode de Colombo, au Muppet Show ou dans la série sur la guerre de Secession, Nord et Sud. C'est au tournant 1970-80, années noires pour lui, même si Jimmy Carter, un parent, est à la Maison-Blanche. Son show diffuse sur ABC, où il a pourtant reçu Louis Armstrong, Dylan, Merle Haggard, Joni Mitchell, Bill Monroe, Neil Young, Roy Orbison, Marty Robbins, Ray Charles, J. J. Cale ou Stevie Wonder, s'est arrêté.

Il est devenu un notable de la musique, croulant sous les hommages, citoyen d'honneur du Tennessee, parrain de la country. Il donne beaucoup d'argent aux œuvres de charité : en 1987, en tournée en Pologne, il écrit une lettre à Lech Walesa pour soutenir Solidarnosc ! Bref, ça sent le sapin, la retraite. Prestigieux mais démodé, il est logiquement jeté par sa maison de disques en raison de la faiblesse des ventes d'albums pas terribles.

Lucide, il s'autoparodie avec le savoureux "Chicken in Black", dont l'ironie reste en travers du gosier des pontes de Columbia. "Allez, ouste, dehors !" Le chanteur country Dwight Yoakam, dont on adore "Guitars, Cadillac, Etc., Etc.", monte au créneau : "C'est Johnny qui a payé le bureau dans lequel le trou du cul qui l'a viré passe ses journées !"

Vexé mais indifférent, Cash hausse les épaules et reprend la route avec ses copains du Mont Rushmore de l'outlaw country, Waylon Jennings, Kris Kristofferson et Willie Nelson, The Highwaymen.

A cet instant précis, les radios ont cessé de le diffuser, ses tournées ne passent plus par la France depuis un concert donné au Théâtre des Champs-Élysées en 1976. On écoute plus volontiers la nouvelle vague, Yoakam donc, le jeune et beau Steve Earle, James McMurtry, voire Jason & The Scorchers, Lone Justice, Violent Femmes ou



WHITE SUEDE SHOES

Johnny Cash en studio en 1969. Après des années de dépendance aux amphétamines, il a, un an plus tôt, réussi à décrocher. Il possède désormais son propre show TV, le Johnny Cash Show, dans lequel il reçoit de nombreux invités, de Dylan à Clapton.

Cowboy Junkies. Le mélange des sons, des âges, des villes (Austin, Athens, Tucson) revitalise une country dont il a été l'étendard à sa voix défendant, lui, mouton noir à peine toléré puis éjecté du Grand Ole Opry un soir où, croyant entendre Jésus, il flingue une rangée de projecteurs, quitte la scène et se perd dans la nuit.

Ainsi, physique alourdi, répertoire en berne, production sirupeuse, pochettes de disques improbables, position floue, Johnny Cash, à la fin des années 80, est proche de la sortie de route.

souffle-t-elle. L'orage gronde, J. R., haut comme trois pommes, sourit, mais il est terrorisé. Par les trombes d'eau ? Par la révélation maternelle ? Par la promesse ?

La cahute des Cash, à l'arrivée à Dyes, offre boue et eau non potable. Quelques acres et une mule, des clous et de fragiles planches en guise d'abri, le même que celui du môme de Tupelo qui naît un peu plus à l'Est de l'État : c'est celle des "fermiers de la galère" de Steinbeck, celle, musique obligée, du Hinkytonk Man d'Eastwood. De la poussière. Demande à la poussière, retourne à la poussière, dust to dust.

Alors, la voix de Cash sera prise par la poussière comme jamais ne le sera celle de soie du môme de Tupelo, pourtant aussi pauvre que lui, mais assez vite urbain, assailli vite à Memphis. Johnny, enfant de la rivière et des bois, aime rêver, pêcher, écouter Jimmie Rodgers, Hank Williams, The Carter Family, Ernest Tubb, Hank Snow, Huckleberry Finn, à la radio. Et apprendre la guitare avec un voisin atteint de polio Django des marais, main droite atrophiée, main gauche diablement habile.

Ils jouent, pendant que la Cash Family ramasse le coton. J. R. n'est pas là, d'ailleurs lorsque son frère aîné, Jack, est déchiré de l'entrejambe jusqu'au torse par une scie à bois électrique. À l'agonie, le frangin décrit la porte du paradis, puis ferme les yeux. J. R. perd son préféré, son Jesse Garon. Dès lors rien n'est plus pareil, s'en fout la mort, s'en fout la vie. Partir, dériver ; hobo dès qu'assez mûr pour essayer d'oublier, y penser pourtant tous les jours, toutes les nuits. *I forgot to remember to forget.*

D'ailleurs, saut dans le temps, on a beau chercher, scruter les photographies, les bouts de films, les reportages, celui qui ne rit jamais, le Buster de la bande, c'est bien lui.

**On a beau chercher, scruter les photographies, les bouts de films, celui qui ne rit jamais, c'est bien lui.**

**N**E JAMAIS OUBLIER D'OU viennent nos préférés. C'est par un voyage en camion que ça commence. Celui qui emmène la famille Cash des collines du sud de l'Arkansas au delta du Mississippi, deux cent miles plus au nord, en 1935. Roosevelt à la manœuvre à Washington, Carrie Cash, comme sur une photo de Dorothea Lange, calme les pleurs des enfants en chantant. Et J. R. - il ne devint John qu'en s'engageant dans l'armée - harmonise avec elle. "Mon fils, tu as le don",

Nous sommes en 1955, il est souvent le plus vieux de l'équipée sauvage, le seul en tout cas à déjà avoir femme et enfant. Cash garde ses sentiments pour lui, pour plus tard. Il ne dit jamais grand-chose, il écoute, orgueilleux mais modeste, ouvre ses magnifiques oreilles qui, lors de ses trois ans dans l'US Air Force, lui ont permis d'être le premier Américain à apprendre que Staline était mort.

L'une des seules fois où il se départit de sa timidité, c'est pour lancer à June Carter qu'un jour, ils se marieront. Bref, ils sont là, en noir et blanc, jeunes, beaux, arrogants,





mettant le feu aux gorges des teenagers, faisant s'étrangler les honnêtes gens, semant la révolte dans l'Amérique bien-pensante. Elvis, Scotty Moore, Bill Black, Carl Perkins, Buddy Holly, Wanda Jackson, Johnny Cash et ses musiciens, Marshall Grant et Luther Perkins, qui inventent le son de Cash, un roulis de train étouffé et implacable. Johnny est l'un de ceux auxquels Sam Phillips a donné sa chance dans l'écume laissée par le King. Pour Sun Records, il grave "Get Rhythm", "Big River", "Train of Love" ou "I Walk the Line", l'une de ses chansons fétiches.

## 25 MINUTES TO GO

Johnny et June Carter Cash sortant de la prison d'État du Kansas en 1968, année où sont publiés les enregistrements de ses deux concerts donnés pour des détenus At Folsom Prison et At San Quentin. Un projet que Cash avait en tête depuis 1955

Mâchoire fermée, silhouette de corbeau, guitare Martin portée sur le flanc, Johnny Cash aligne les galas, les kilomètres et les standards, saccageant toutes les chambres de motels qu'il trouve sur son chemin. Il est ment guidé dans sa nuit par la couleur des

rouge, tel son charri

Entin, il m  
June Cart  
Elv

Cat dans le Sud, et Jerry Lee  
 my Swaggert, saintes Écritures  
 qui du double sont jumelles. L'auto-  
 biographie de Cash (belle traduction en  
 Emmanuel Dazin) raconte en  
 le talon stupéfait combat infernal. D'intro-  
 ductions de desintoxi-  
 cationnement range des voitures, the devil  
 ne autre famille, apprend à  
 tout le boulot. Tous les jours sur la  
 route avec le *Johnny Cash Show*, il multiplie  
 les cow-boys, les Indiens  
 dans les prisons, la guerre civile. Il ren-  
 contre Dylan un fin, et leur amitié scelle  
 l'union qui n'acquiesce entre Elvis et Bob  
 dans les cieux, le rock améri-  
 cain se fait pourtant, les Anglais debout à  
 l'avant, mondant le Delta avec leur pop  
 et leurs décibels. Johnny, qua-  
 rante, puis cinquante, approchant  
 le septième. Trop de bons sentiments, pas assez  
 de maux. La corde se noue autour de  
 l'amour et de ressentiment.

**U**N ANNIÉE À PARIS, 1994, LES  
 quelques jours séparés par une  
 chaleur, on écoute  
 Nick Cave le 14 juin à l'Olym-  
 pia et Johnny Cash le 29 à  
 l'âtre. À l'époque, ils ne se  
 re rencontrent, mais les fluides  
 inspirent. Men in Black évidemment, tous  
 es deux, sans que l'on sache lequel est le plus  
 moderne, le plus sanglant, le moins rouage.

À l'Élysée, Cash, entouré de sa famille, pré-  
 pose un régal presque convenu, sobre, clas-  
 que. Puis, revenant seul, il joue quelques  
 extraits de son nouveau disque : "Delta  
 Gone", "The Beast in Me" ou le fameux  
 "Hurt" de Gilem Danzig. Il sourit, clown  
 sourdant, heureux comme un bohémien  
 fibre sans les violons et la pedal steel.  
 L'ovation qui suit chaque extrait de  
*American recordings* de Rick Rubin, frais de  
 quelques semaines, pas encore encensés par  
 la critique ou l'établissement de Nashville,  
 aussi prompt au retour nement de veste qu'à  
 l'oubliement, est à la mesure de l'attente.

En cette fin de siècle, Cash devient le  
 Rembrandt de la country, peignant de crus  
 autoportraits plus noirs que la cendre.  
 clair, obscur de sa vie, d'un docteur  
 uran, le producteur de L.L. Cool J, de  
 les Red Hot Chili Pepper. Rick  
 Rubin est son Alan Lomax. L'ultima



#### THE MERCY SEAT

En 1994, la rencontre de Cash avec  
 le producteur de rap et de métal Rick Rubin  
 va s'avérer décisive. La magnifique série  
 des *American Recordings*, puis le coffret  
*Unearthed*, vont lui ouvrir un nouveau public.

Le chuchoteur de ses peurs, chasseur de spectres,  
 révélateur d'ombres. Pendant près de dix ans,  
 ils chevauchent ensemble, revisitant le reper-  
 toire, esquissant des mémoires américaines.  
 Et l'homme, se penchant sur son passé,  
 retrouve sa dignité musicale. Mal perçue à ses  
 débuts par l'entourage de Cash, la rencontre  
 entre un Gargantua trash - cheveux longs,  
 pieds nus, barbe fleurie - et dixit Rubin, "un  
 homme qui ne faisait plus de  
 disques", est une improbable alchimie,  
 une recette que d'autres essaient de repro-  
 duire avec plus ou moins de bonheur, le vieux  
 et le jeune, Wanda Jackson ou Loretta Lynn et  
 Jack White, Dr. John et Dan Auerbach, etc.

Avec Rick Rubin, Cash retrouve la vérité de  
 studio Sun, à Memphis, lorsque Sam Phillips  
 lui disait : *Bien, Johnny, bien*. Mais il  
 en a bien encore une, jusqu'à ce qu'il  
 "Porter" passe la gorge du communant.

Alors, la boucle se referme, delta sur le  
 Delta, le boulot termine, des centaines d'  
 chansons collectées par Rubin, plus qu'à dis-  
 paraître. La nuit sera longue à vent.  
 Pneumonie, coma, paralysie, mort de Jim  
 Carter, le chêne s'écorche, mais écorce ap-  
 peçore. Et lorsqu'il faudra enfin s'évanouir,  
 comme Red Stovall, le musicien honky-tonk  
 d'Eastwood, Johnny mourra la guitare à la  
 main, en jetant ses dernières forces dans la  
 bataille. Besicles sur le nez, la pénombre fer-  
 tourant, guitare et voix au ceinturon. Cette  
 voix du bout de la route, cette voix, chariot pro-  
 verser dans le précipice. Une dernière char-  
 son avant de fondre au noir. Ce sera "Hurt" d'  
 Nine Inch Nails. "I hurt myself today, but  
 I still feel". Le clip, tourne par Mark Romanek,  
 confronte le Johnny érepsculaire à un Camé-  
 solaire, jeune, affamé, beauté dangereuse. On  
 y voit June, des trains, d'anciens et la mai-  
 son de l'enfance. Puis, dans la résonance de  
 l'accord du piano, Johnny referme le couvercle  
 comme celui du cercueil, non sans avoir mur-  
 muré un dernier couplet : "If I could stay  
 a million miles away, I could keep  
 myself I could find a way."

DENIS SOLLA EST L'AUTEUR DE LA DERNIÈRE BALLADE  
 ÉDITIONS AUTREMENT

**En cette fin de siècle,  
 Cash devient le Rembrandt  
 de la country, peignant  
 de crus autoportraits...**



# Du côté des rockers (1954-1958)

Lorsque Cash rappela la pop aux studios Sun fin 1955, c'était pour lui contredire ses reprises de standards country. Sam Phillips en décida autrement. **Par Éric Tandy**

**C'**EST UNE C  
fait tenir  
l'époque  
paroles qui font pl  
lorsqu'on connaît la suite

l'histoire de l'homme en noir : "Laisse tomber cette salope/Et bois plutôt de l'eau..". Mais ce qui caractérise tout d'abord "Leave That Junk Alone", morceau resté longtemps inédit et sorti des archives en 1954, c'est son interprétation assez peu habituelle. Dessus, Cash y hoquette furieusement, à la manière du Roy Orbison de "Domino", de Charlie Feathers et d'autres jeunes rebelles à guitares de l'époque. C'est peut-être là son titre le plus purement rockabilly ; un style qu'il approchera souvent, auquel il rendra hommage (parfois tardivement, comme sur le superbe *Rockabilly Blues* de 1980, l'un de ses derniers bons albums pour Columbia), mais qui ne sera jamais complètement le sien. Pourtant, Max Décharné, journaliste (et batteur de Gallon Drunk), dans son intéressant livre sur les débuts du rock, *Wild Wild Party* (paru en France chez Rivages Rouge), raconte que le chanteur était "fier de se présenter comme un Rockabilly de Memphis" et qu'"en 1956, année où les institutions country étaient effrayées et se sentaient menacées par la montée du rock, il s'était assurément rangé du côté des rock'n'rollers."

Sa signature chez Sun (après qu'il fut éconduit une première fois car il s'y était présenté comme chanteur de gospel, un genre qui, commercialement, n'intéressait pas le label) l'associait évidemment d'office à Carl Perkins, Warren Smith, Billy Lee Riley et au reste de la déferlante gominée des années 1954-58 dans le Tennessee.

Mais, en réalité, le matin où il se présenta à Sam Phillips, c'était pour lui faire entendre, lors d'un concert improvisé qui dura pas loin de deux heures, un répertoire typiquement hillbilly où se côtoyaient des morceaux de Hank Snow, de Jimmie Rodgers, de Red Foley ou de la Carter Family... Le producteur,

**Sauvage, le Cash de l'époque l'était assurément. Un peu trop en studio.**



"découvreur" d'Elvis, fut dans un premier temps attentif, posa quelques questions, puis lui demanda s'il n'avait pas quelque chose d'un peu plus personnel à lui proposer. Le jeune homme, qui composait depuis d

quelques années, entonna alors "I'm a Porter"; chanson qu'il avait écrite dans le train qui le ramenait à Memphis après un service militaire effectué en Allemagne (dans l'US Air Force, où il decryptait les messages radio). Impressionné, Monsieur Phillips comprit qu'il tenait là un nouveau "Number 1" et que, malgré l'éventuelle signature du King chez RCA, le label Sun Records allait continuer de faire parler le jeune homme. "I'm a Porter", une longue chanson, fut enregistrée.

peu de temps après. Les deux morceaux sortis en single le 21 juin 1955, grimperont presque aussitôt dans les charts country. Le 45-tours dépassa rapidement les 100 000 exemplaires vendus.

Malin, Sam Phillips refit ensuite presser le disque, en rajoutant une grosse dose de

optimisme. Les réactions, Charly Rich et d'autres, ne le déterrèrent ni d'un peu, ni d'un grand. Il était parfaitement normal d'être un peu plus en



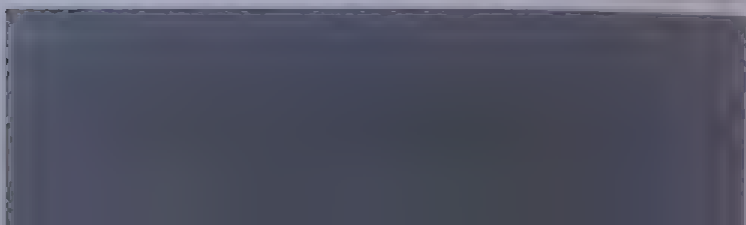
# The Redemption Songs

Comment Rick Rubin métamorphosa  
le vieux héros de la country en icône  
de la musique populaire américaine.

**Par Belkacem Bahlouli**

PHOTOGRAPHIE PAR HARRY LAY (2005)

**F**ORCE EST DE RECONNAÎTRE QUE LES PRODUCTIONS de Johnny Cash publiées entre le début des années 70 et la sortie du premier volume des *American Recordings* en 1994 n'ont jamais réellement marqué les esprits. Dans les faits, l'homme en noir est quasiment oublié depuis trente ans, ses grands succès sont très loin désormais, notamment son live historique à la prison de Folsom enregistré en 1968, tout comme celui enregistré au pénitencier de San Quentin l'année suivante. Avec son très médiatique concert à Saigon, au Viêt Nam, pour soutenir les "boys" en janvier 1969 et sa participation à l'album *Nashville Skyline* de Bob Dylan cette même année, qui le fait connaître du public folk-rock, Cash est au sommet de sa notoriété et devient même animateur de son propre show TV, *The Johnny Cash Show*, sur la chaîne ABC. Mais cela ne dure pas. Cash entame un gros passage à vide dès le début des années 70 et se fait même éjecter d'ABC en 1971. Justement, 1971 est l'année de la sortie *Man in Black*, l'album







de ses tournees, systématiquement marquée par une étape dans un pénitencier, aux États-Unis comme à l'étranger. Pire encore, il en est réduit, au tournant des années 90, à chanter dans les maisons de retraite et autres galas pour personnes du troisième âge. L'esprit outlaw qui le caractérisait – et malgré le succès de The Highwaymen, le supergroupe

Mais cela ne l'empêchera pas de proposer à Cash, en 1993, de le signer et de lui produire un album. "C'est son stoïcisme, sa quête de justice, le sens et de grâce qui m'avaient attiré", raconte Rubin à *Rolling Stone* en 2003. Le producteur adorait littéralement le Johnny Cash de la période Sun, des live à Folsom ou San Quentin, surtout de *Man in Black*: "Des albums qui ne se plient à aucune règle et qui prouvent que n'importe quelle biographie estime le producteur. Quoi qu'il fasse, il m'impressionne". Mais la vraie question reste de savoir ce que pourrait donner l'association d'un chanteur de country bigot sexagénaire et définitivement has-been, et d'un producteur de trente ans son cadet.

Cash bataillait fermement depuis des années afin d'avoir un son enfin épuré, loin

à jouer en ce matin de 1955 lorsqu'il a débarqué dans le bureau de Sam Phillips. Le patron de Sun Records lui avait accordé une audition qu'il a failli rater en lui chantant des spirituals, avant de se reprendre et de jouer ses propres compositions, simplement accompagné de sa guitare, secondé par Luther Perkins à la Fender Esquire – et le légendaire "boom-chicka-boom", la signature très "chemin de fer" de Cash –, et par le contrebassiste Marshall Grant, qui composera les futurs Tennessee Two, base de la formation qui accompagnera Cash pendant plus de vingt ans. Le strict minimum de l'époque en quelque sorte, mais diablement efficace. Une voix, un son, des chansons crues : minimaliste, déjà.



country qu'il forme en 1985 avec Waylon Jennings, Willie Nelson et Kris Kristofferson –, semble avoir définitivement disparu.

Rick Rubin sait bien évidemment tout cela. Le producteur assiste à son premier concert de Johnny Cash au début des années 1990 à Orange County, où le chanteur est la principale attraction d'un diner-spectacle. Rick Rubin ? On connaissait le fondateur du label Def Jam Records pour son travail avec des groupes de rap et de metal, et qui s'est fait un nom en tant que producteur d'AC/DC, Slayer, Danzig, Public Enemy ou les Red Hot Chili Peppers.

## JACKSON

Cash sur scène avec sa femme June Carter. Depuis qu'elle l'a rejoint sur une tournée, le 11 février 1962 sur la route de Des Moines (Iowa), ils ne se sont plus jamais quittés. Cash ne survivra que quatre mois à la mort de l'amour de sa vie.

des habillages sonores à base de violons dégoulinants et de chœurs roucoulements, ces arrangements qu'il ne voulait plus entendre et à l'aise desquels il voulait mettre un terme à sa carrière discographique. Il voulait revenir à l'origine même de sa musique, celle qu'il

**L** ENREGISTREMENT *AMERICAN Recordings 1* – le 49<sup>e</sup> album studio du chanteur, qui aura vendu plus de 90 millions de disques en près de cinquante ans de carrière –, se déroule en 1994 dans la maison du producteur, à Los Angeles. L'annonce de cette collaboration avait alors suscité une certaine appréhension et cause un certain émoi, car quoi de plus dissemblable que l'étrange et improbable couple composé de l'homme en noir et du petit frère d'un ZZ Top ? Rick Rubin a fait installer dans son living-room une console et tout son matériel de captation. Seul à la guitare, Cash joue inlassablement des reprises des chansons qu'il aimait, et ayant aussi de nouveaux titres, enregistrant tout ce qui lui passe par la tête sur le magnétophone mis à sa disposition par Rubin ; au total, plus d'une centaine de chansons.

Puis c'est le dédic : "Vous savez, on entend souvent les gens dire que les démos sont meilleures que l'album", racontera Cash à *Rolling Stone* lors de la sortie de du premier volet des *American Recordings*. Mon truc, c'est que si les démos sont meilleures, alors on met les démos sur l'album." Rubin, en réduisant au strict minimum les arrangements – voix/guitare, et c'est tout – place en avant l'atout majeur de Cash : son timbre de baryton sobrement appuyé par quelques accords de guitare acoustique. Au final, sont mises en boîte une dizaine de chansons. "Ça m'a rappelé mes débuts chez Sun Records, confia le chanteur. Sam Phillips m'avait mis devant un micro avant de me dire : 'Voyons voir ce que tu as dans le ventre.' Avec Rick, j'ai eu la même liberté, mais en plus détendu : allongé sur le sol de son living-room avec ses chiens !

Pour souligner le dépouillement de l'album, une pochette sobre présentant une photo en noir et blanc signée Anton Corbijn montre le chanteur accompagné de deux chiens. Rien de plus. Mais tout y est : le répertoire, le son, la présence d'une voix hantée, puissante. Et *American Recordings 1* de s'imposer comme l'événement de l'année. S'ensuit une promotion marketing inédite pour le chanteur, avec

**En signant le come-back de la décennie, Cash réussit un tour de force qui sera récompensé par un Grammy Award.**





*Solitaire*. Mais est également un "all star album" avec une pléiade d'invités : cette fois, June Carter, Bob Dylan, Jerry Garcia, Merle Haggard, Will Oldham, Sheryl Crow ou Tom Petty et ses Heartbreakers. Si les sessions avec les guests se sont déroulées pour le plus part en studio, les parties de Cash ont principalement été captées à Hendersonville, où le quartet est le troisième en studio par son chiffre d'affaires, derrière du son David Lee Rosen. Ce nouveau volume sera à égalité avec le précédent avec le trophée d'or.

Les séances d'*American IV: The Man Comes Around* sortent en 2002, sont éponymiques à plus d'un titre. C'est, fatigué, ne qu'il que l'ancien musicien d'Hendersonville. *Un rancher* : Johnny jouait de la guitare tous les jours ou presque, se souvient Rubin. Le tracklisting du quatrième volume est marqué par deux reprises considérables, celle du "Personal Jesus" de Depeche Mode, revu et remastérisé à la demande de Rick Rubin par John Bruscia des Red Hot Chili Peppers, et sa réécriture du "Hurt" de Trent Reznor, dont le climax reste l'un des plus puissants jamais enregistrés. Ce titre signifiera son plus grand succès et, en quelque sorte, son épitaphe. Si l'équipe réunie sur ce volume ressemble à la précédente, les participations de Ron Henley, Fiona Apple ou Nick Cave apportent une reconnaissance encore plus large à l'œuvre et de l'homme en noir. Mieux, il obtient avec *The Man Comes Around* son premier disque d'or en trente ans, avec plus de 500 000 copies vendues aux États-Unis.

Si il est vrai que Cash a toujours chanté des standards, des chants folkloriques et des standards de la country, la série des *American Recordings* prouve, s'il en est besoin, qu'à l'instar d'artistes comme Ray

Charles ou Willie Nelson, Cash peut chanter et transporter quelle chanson en lui apportant de la profondeur, de la gravité et de l'intensité. Mais cette série est surtout marquée par des ouvertures originales de Cash, des chansons racontant par le menu les profondes méditations d'un homme à la fin de sa vie. Dans une interview de 2004 à *Rolling Stone*, Rubin reconnaît : "On ressentait beaucoup dans son écriture ce côté très spirituel et religieux, mais aussi son côté sombre, rempli de faiblesses et de désirs".

**D**ANS LE COURANT DE L'ANÉE 2003, RUBIN sort en novembre 2003, présentant les outtakes des sessions des quatre premiers volumes, et dont les notes de livret sont signées par sa biographe Sylvie Simmons. Rick Rubin raconte que plus d'une cinquantaine de chansons ont été enregistrées entre la sortie d'*American Recordings IV: The Man Comes Around* en 2002 et la mort de Cash, le 12 septembre 2003. "Pour Johnny, enregistrer était sa principale raison de continuer d'exister, assure Rubin. Johnny pensait qu'*American IV* risquait d'être son dernier disque, et a donc immédiatement commencé à écrire et enregistrer de nouveaux titres".

Afin de lui faciliter la tâche, Rubin met à la disposition de Cash un ingénieur du son et un guitariste toujours prêts à enregistrer. "Chaque matin, quand il se réveillait, il appelait l'ingénieur pour lui dire s'il était physiquement en état de travailler ce jour-là, se souvient Rubin. Cependant, son jeu n'était plus aussi précis et il sentait que ses tremblements pourraient être audibles sur l'enregistrement".

De même, chanter lui demande des efforts considérables. "Il redoutait toutes les bandes une par une, avait dans son foutu tronc, après le producteur. Et s'il trouvait la voix trop impuissante, il essayait de faire une nouvelle prise".

Les séances sont très pénibles, aussi bien physiquement pour Cash que mentalement pour Rubin, et les enregistrements vivent à l'épreuve, l'état de santé de Cash allant en s'aggravant. "On devait souvent s'arrêter puis s'y remettre, puis s'arrêter à nouveau afin que Johnny reprenne son souffle, se souvient Rubin. Mais il voulait toujours travailler. Son médecin me donnait des conseils du style : 'Il ne va pas s'arrêter, il faut donc faire en sorte qu'il ne travaille pas trop et le ménager'".

Le 15 mai 2003, June Carter meurt à l'hôpital de Nashville de complications liées à une opération du cœur. Dévasté par la disparition de sa femme, Cash se réfugie dans la bière et la musique. *Je ne crois ni au repos, ni à la retraite*, racontera-t-il à Sylvie Simmons lors de sa dernière interview. *Je crois au travail. Il faut que je travaille. Quand June est morte, j'ai dit à Rick : 'Les gens voudraient que je prenne de la distance, maintenant, que je me repose, que je porte le deuil.' Et lui m'a dit : 'C'est terrible épreuve me demandera du travail. C'est ce que je fais.' Et il n'y tien- dra. Il donnera même une poignée de concerts avec la Carter Family, dont un en hommage à son épouse disparue.*

Johnny Cash s'est éteint quatre mois à peine après June Carter, le 12 septembre 2003. Si le coffret *Unearthed* est publié quelques semaines après la disparition du chanteur, Rick Rubin attendra trois ans avant de publier, en 2006, *American V: A Hundred Highways*, le premier album posthume tiré de ces dernières sessions captées à partir de 2002. Une douzaine de titres poignants – servis par une voix enrouée mais jamais plaintive, accompagnée d'un line-up revu et réduit aux fidèles Heartbreakers, et Marty Stuart pour les guitares. Entre-temps, *the Line*, dont le rôle-titre est magistralement interprété par un Joaquin Phoenix littéralement habité. Grâce au film, c'est toute une génération qui n'avait jamais entendu parler de lui qui découvre Johnny Cash.

*American VI: Ain't No Grave*, le dernier volume des enregistrements supervisés par Rubin, est publié le 23 février 2010, trois jours avant le 78<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Johnny Cash, et clôt magistralement une carrière discographique sans commune mesure. *Ain't No Grave*, 55<sup>e</sup> album studio de Cash, sera le dernier volet de cette saga unique, manière de testament définitif où Cash parle crânement de la mort. "Johnny Cash était rock'n'roll par son attitude rebelle. Il a vécu une vie de dingue, totalement à la marge et à fond la caisse, conclut Tom Petty. Il était même plus dangereux et plus imprévisible que Keith Richards."

## Les albums live enregistrés à Folsom et à San Quentin ont largement contribué au mythe Johnny Cash.

**D**ANS SON AUTOBIOGRAPHIE DE 1997, CASH, JOHNNY CASH ÉVOQUE CE qu'il appelle les "disques de prison". "En 1960, il y avait déjà plus d'une décennie que je faisais des concerts de ce genre, en fait depuis que 'Folsom Prison Blues' avait attiré l'attention des détenus de Huntsville, Texas, en 1958", écrit-il. Avant de poursuivre un peu plus loin : "Je n'ai pensé que si je devais un jour enregistrer un disque live, la prison serait l'endroit idéal, spécialement en choisissant le genre de chansons auxquelles les prisonniers pouvaient s'identifier." C'est à peu près "aussi décontracté qu'un cafard pris au piège" – et de surcroît totalement clean – que Cash enregistrera d'abord le fameux live *At Folsom Prison*, avant de récidiver un an plus tard : succès oblige, à la prison d'État de San Quentin. À ses côtés, Carl Perkins (l'homme de "Blue Suede Shoes") et Bob Wootton (qui a succédé à Luther Perkins, décédé en août 1968) aux guitares, June Carter, plus les Slater Brothers et la Carter Family complètent une section rythmique (Marshall Grant/W.S. Holland) à l'assise de tout soupçon. Concert sous haute tension, comme son prédécesseur, *At Folsom Prison* verra Cash délivrer quelques incontournables – "I Walk the Line", "Ring of Fire", "Folsom Prison Blues" –, balade de l'inédit – "A Boy Named Sue" de Shel Silverstein – et surtout "San Quentin", ballade de prison, où le chanteur envoie les murs qui l'entourent brûler en enfer. Filmé par TV Granada, ce set du 4 juin 1969 montre un Cash impressionnant de virilité, qui règne, fraternel et bienveillant, sur une salle au bord de l'émotion. VINCENT GUILLOT & THOMAS GRIMAUD

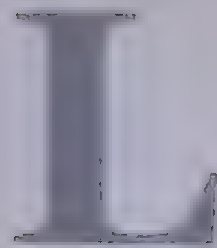


# L'âge de raison

Arctic Monkeys, le gang de Sheffield, nous explique comment ils vont faire danser le monde entier avec *AM*, leur cinquième album.







LE MOT "SHEFFIELD" EST TATOUÉ SUR LE BRAS GAUCHE d'Alex Turner. Matt Helders, batteur de son état, a quant à lui choisi d'inscrire "Mum" sur son bras droit. L'un à côté de l'autre sur le canapé étroit, leurs tatouages font un drôle d'effet, mais qui leur

va plutôt bien au teint. Nous sommes dans un restaurant parisien réputé pour ses burgers. L'endroit est fréquenté par les hipsters de la capitale, mais Alex et Matt, chargés de parler à *Rolling Stone*

du nouvel Arctic Monkeys, ne le réalisent pas vraiment, puisque l'étagère a été privatisée pour eux seuls. Bonne idée, au vu du bruit environnant et de leur fatigue. La veille, ils ont fait la tournée avec Josh Homme, de passage à Paris pour le concert des Queens Of The Stone Age. Et le jetlag qui les poursuit sur cette promotion européenne n'arrange rien à leur mal de tête.

Aujourd'hui, le groupe anglais vit aux États-Unis, et n'a jamais été aussi éloigné géographiquement de sa ville natale et de son foyer. Sans renier ses racines exhibées à même la peau, il signe un di-que ou le rock'n'roll british s'habille de R'n'B américain. À propos de look, celui d'Alex Turner saute aux yeux. Coiffure à la John Lennon millesime 1962, lunettes vintage posées sur le bout du nez, veste de cuir cintrée... Il a bien changé depuis la coupe au couteau et les sweat-shirts informels de ses débuts. Cependant, il n'arrive pas à faire plus que son âge, 27 ans, et n'a pas complètement perdu sa bouille de teenager.

Commençons par la question que tout le monde a dû vous poser : AM est-il l'album de la maturité ?

Alex Turner : Ce serait plutôt le contraire ! (Il réfléchit.) En réalité, je ne sais pas... AM n'est pas non plus un truc d'ado. Je ne nous considère pas encore comme un groupe mûr, installé, sûr de lui. Nous sommes encore très branleurs. Mais je dois avouer que j'ai gagné de la confiance en moi. C'est peut-être cela, grandir.

Pourriez-vous nous raconter la genèse d'AM ?

Matt Helders : Après la tournée de *Suck It and See*, nous avons enregistré "R U Mine?" comme un single entre deux albums, histoire de jouer un nouveau titre sur scène. C'était comme une récréation : nous n'étions pas obsédés par tel ou tel effet, et nous nous sommes amusés à faire du R'n'B accompagné par des riffs plutôt heavy. En jouant le morceau en concert, nous avons réalisé que les gens étaient vraiment à fond ! Il y avait là quelque chose à creuser...

A. T. : AM est un nouveau mode d'expression de ce que nous adorons faire : l'explosion sous contrôle. C'est aussi notre album le plus authentique. Juste quatre gars dans une

pièce, avec la texture en plus. C'est sauvage, mais pas n'importe comment. Ce juste équilibre, il fallait le trouver si nous ne voulions pas qu'AM ressasse en moins bien tout ce que nous avions pu faire auparavant.

Il semble que vous ayez décidé de faire de votre musique un melting pot qui va des années 60 à aujourd'hui, un peu rétro, un peu moderne, un peu futuriste...

A. T. : C'était exactement l'idée ! Nous nous sentions sur une autre planète, comme des "space cowboys". Les mélodies sont cosmiques, avec une batterie de dingue. Et des couleurs très seventies, une ambiance à la Alice Cooper, un esprit à la Black Sabbath... Tout ne marche pas à chaque fois, il y a également des voies sans issue, mais l'ensemble me semble cohérent. N'est-ce pas ?

Le titre. AM, c'est histoire de dire que cet ensemble se suffit à lui-même ?

**"AM est l'album pour lequel on a passé le plus de temps en studio, au moins trois mois, sans compter l'écriture." Alex Turner**

A. T. : Cela semblait juste de simplement paraphraser cet album, qui part dans tous les sens, de nos seules initiales. C'était également l'occasion de rendre hommage au Velvet Underground qui a intitulé l'un de ses disques *VU* (il s'agit d'une compilation sortie en 1985, ndr), même si ce n'est pas la référence qui saute aux oreilles quand on écoute AM !

En effet. Vous avez donc décidé d'assumer pour de bon votre amour pour le rap ?

A. T. : Oui, mais je n'allais pas me mettre à rapper pour autant ! The Notorious B.I.G., OutKast ou Dr. Dre font partie des artistes hip-hop que nous apprécions tout particulièrement. On peut retrouver un peu d'eux sur

l'album. Le R'n'B, c'était un clin d'œil à ce que j'appelle la musique de copines, des sons très cools qu'écoutaient en boucle les filles de l'école dont nous étions secrètement amoureux.

La cible d'AM, ce sont les filles ?

A. T. : À fond ! (Rire.) Nous, nous pensons toujours aux filles, si elles vont aimer, danser, chanter... Il faut savoir faire plaisir aux filles.

Pourtant, votre public est majoritairement masculin...

M. H. : Au début, oui, nos concerts étaient bourrés de très jeunes mecs. Mais aujourd'hui est-ce encore le cas ? Je ne suis pas le mieux placé pour juger, je suis trop loin sur la scène caché derrière ma batterie...

A. T. : Les salles bondées de groupies hystériques, ce n'est pas pour nous. Moi, ce que j'aime le plus quand je regarde notre public, c'est qu'il y en a une bonne partie plus âgée, ou qui a vieilli avec nous, mais il y a aussi des petits jeunes qui se pointent. J'espère que cela continuera ainsi.

En un peu plus de dix ans, vous avez fait le tour du monde et enregistré cinq albums, aussi réussis les uns que les autres. Vous placez la barre de plus en plus haut...

M. H. : Nous avons peur du vide, il faut le reconnaître. Comme si nous craignions de nous ennuyer. Car avec l'ennui vient le début des problèmes.

A. T. : Il ne faut pas perdre le mouvement, l'énergie. C'est pour ça que nous tournons énormément. Y compris aux États-Unis, pour nous endurcir. Nous sommes faits pour la scène avant tout. C'est bien joli de s'amuser en studio, mais ce n'est pas l'ADN des Arctic Monkeys. Chacune de nos chansons est le cinquième membre du groupe. Pour toutes, il a fallu se battre. Il faut jouer, jouer et jouer.

Vous êtes réputés pour ne pas avoir pris la grosse tête et vous vous dites encore "branleurs" dans l'âme...

Mais lorsque vous regardez en arrière le chemin parcouru, vous dev

vous en rendre compte.

M. H. : Quand je pense qu'il y a dix ans, nous avions encore des petits boulots alimentaires, que nous jonglions avec nos plannings respectifs pour à la fois assurer nos concerts et ne pas être en retard au travail... Oui, je trouve que nous ne nous en sommes pas trop mal sortis !

A. T. : Jamais nous aurions imaginé jouer aux jeux Olympiques de Londres, l'année dernière. À cet instant précis, nous étions vraiment très fiers. La sortie de *Whatever People Say I Am, That's What I'm Not*, notre premier album, a aussi été un moment très fort du point de vue émotionnel.

Avez-vous de mauvais souvenirs ?

A. T. : Quand Andy Nicholson, notre ancien bassiste, est parti. C'était dur. Il était mal, nous étions mal. Il a fallu un peu de temps pour que nous nous en remettions.

Si vous n'aviez pas été musicien, qu'auriez-vous pu faire ?

M. H. : Astronaute ! Non, plus sérieusement, pompier à Sheffield. Ou alors mixolo-



Même s'il proclame "faire de la musique pour les filles", Turner n'a pas sa sœur, les trois sœurs du groupe Haim qui ont décliné son invitation à chanter sur l'album

giste, expert en cocktails. Ça arrangerait bien tout le monde... (Rire.)

A.T. : J'ai récemment compris que je n'aurais pas été capable d'exercer un autre métier. Je ne suis bon à rien d'autre que la musique. Cela a quelque chose d'angoissant, d'ailleurs. Je ne cours pas après la célébrité, mais j'apprécie son côté pratique : elle permet de se nourrir, de se vêtir, de voyager grâce à son art. Contrairement à d'autres mecs qui font du rock'n'roll, je ne la méprise pas, je lui suis reconnaissant.

*Vous êtes tous installés à Los Angeles.*

*Comment des petits gars de Sheffield s'habituent-ils à la Californie ?*

M.H. : En portant nuit et jour leurs lunettes de soleil ! (Rire.)

A.T. : Pour nous, ce sont tous les jours les vacances. Imaginez un peu, un temps paradisiaque, des piscines partout, de l'espace, l'américain dream à portée de main, des producteurs géniaux... C'est d'un confort ! Et sans mal de pays puisque, évidemment, tous nos proches sont ravis de venir nous voir à Los Angeles

*... Dont votre ami Miles Kane, même s'il a récemment confié à Rolling Stone qu'il ne voulait pas habiter à Los Angeles par peur de perdre son inspiration. Cela n'a jamais été votre cas ?*

A.T. : Fort heureusement, non. Ce qui est étrange, c'est que notre côté anglais est exacerbé à L.A., et que "I Want It All", considérée

par beaucoup comme la chanson la plus américaine de l'album, a été enregistrée à Londres, dans une vieille maison victorienne. Vivre ici nous aide-t-il à conserver notre intégrité ? Sans doute, car personne ne nous reconnaît, nous ne sommes rien. Seules les stars de cinéma comptent, pas des mecs comme nous. Nous avons une paix royale, nos chiennes ne sont pas encore trop enflées... et notre accent de Sheffield ne s'accentue pas. Plutôt une bonne nouvelle !

*C'est de là que vient cette tradition d'enregistrer vos disques à L.A. ?*

A.T. : C'est notre côté pantouflard ! (Rire.) En effet, quasiment tout a été fait ici, et dans le désert de Mojave, à Joshua Tree, avec James (Ford, leur producteur depuis 2007, ndr) et Ross Orton, qui vient lui aussi de Sheffield. Côte organisation, je vais citer James : "J'ai produit, mais Ross a condensé tout ce bordel".

*Vous êtes du genre fidèle, n'est-ce pas ?*

M.H. : James est devenu notre chaperon, c'est difficile de s'en passer, surtout que nos parents sont loin !

A.T. : Avec James, nous sommes arrivés à un point où il y a une sorte de connexion tacite entre nous. Ce lien nous permet de transformer n'importe quelle idée, aussi saugrenue soit-elle, en réalité. Je ne dis pas que je ne ferai pas un disque avec Rick Rubin un de ces jours, mais pour le moment, c'est James. Il y a deux jours, je

L'as appelé pour l'  
tambourin... et  
l'album pour  
n'importe  
lecture  
tout dans une pièce  
faire

Je  
à comprendre

dallu

Parti

l'Homme

Costello Pet... H

à... ind

oult... l'air

à... en me

I Wanna Be Yo

M.H.

South

Laver po

donc inviter Bu

Et P

not

de Sheeth

1-2

vennent

C'est lui qui m'a don  
chanson  
plus dans le rock  
Que pense

Li

le ne dit pas

à tellement dallu

la mort... jeter H

Queen Of The St

ma part, je po

dont il n'y

Pas m

nous nu

Lambian

trier pa

est pa

ne mlu

M.H.

Rien de ph

Pour p

100-110



# Dylan, perdu et retrouvé...



Le grand retour  
de Bob Dylan  
à la scène  
internationale  
de la musique  
populaire  
et de la  
culture  
américaine





LORSQUE, C'EST QUAND JE SUIS RIVENU A Woodstock, déclarera Bob Dylan un jour de 1966. Un peu après l'accident. L'une nuit de *Self Portrait*, Dylan se confie : "J'ai couru vers la forêt sombre et me suis dit : Quelque chose va changer."

Tout ce que Dylan a fait jusque-là lui a permis d'accéder à un statut d'artiste influent et de mythe. Derivées du folk, ses chansons du début des années 60 - en particulier "Blowin' in the Wind" et "Times They Are a-Changin'" - se sont faites porte-voix face à des droits civiques tardant à s'imposer et à une guerre imminente. Son passage à l'électrique - qu'il va laisser rugir sur scène en 1965 avec "Like a Rolling Stone" - a traduit à la fois colère et nouvelles opportunités. Le critique Greil Marcus écrira ainsi : "Le monde le suivait à la trace."

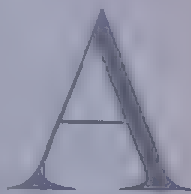
La musique que Dylan va proposer après 1966 s'avèrera très différente. Certains de ses projets - le légendaire *Basement Tapes* ainsi que John Wesley Harding, enregistrements tous deux en 1967 - vont être perçus comme les meilleurs du lot, les plus ingénieux aussi. En revanche, l'album qu'il réalise en juin 1970, *Self Portrait*, assemblage un peu foutraque de chansons folk et de musique country, avec quelques titres live balancés un peu au hasard, s'affirmera comme le plus surprenant et le plus controversé qu'il ait jamais fait. Le même Greil Marcus énoncera en préambule de l'une des plus célèbres chroniques de disque jamais parues dans *Rolling Stone* : "Qu'est-ce que cette merde ?"

"Self Portrait vous donne-t-il envie de rencontrer Dylan ?", poursuit plus loin l'adite chronique. Non ? Peut-être cherche-t-il à vous tenir à l'écart ?" Dylan ne dira pas autre chose plus tard, expliquant qu'il avait fait cet album pour décourager ceux qui le voyaient comme un prophète, qui envahissaient sa vie et lui demandaient de revenir à ses obligations, politiques comme publiques.

Aujourd'hui, quarante-trois ans plus tard, une nouvelle présentation, *Another Self Portrait 1969-1971: The Bootleg Series Vol. 10*, offre une manière différente d'écouter

cette musique. Quand Dylan chante, c'est avec une recherche permanente et risquée d'une nouvelle identité, une nouvelle voix. Il semble avoir renoncé aux idéaux de fracas et de rébellion au profit d'autres vérités : le bonheur du quotidien à domicile et la tradition folk. Pourtant, tout au long, c'est un autre tumulte qui filtre, à savoir les conflits de Dylan avec le monde qui l'entoure quant à la nature de son art et de ses responsabilités. "J'avais tendance à penser que je ne faisais qu'un avec mes chansons", déclarera-t-il en 1968. "Je n'y crois plus, désormais. Il y a moi et il y a mes chansons."

Les années *Self Portrait* de Dylan vont coïncider avec la période la plus incomprise de sa vie et de son œuvre. "On ne lui a jamais pardonné tout a fait", admettra plus tard l'un de ses biographes. Pourtant, une grande partie des temps forts de sa carrière dans les années qui suivront va naître de cet échec. Qui, peut-être, n'en était donc pas un, au bout du compte. Peut-être cet album était-il bien meilleur que tout un chacun ne l'avait imaginé à l'époque, Dylan compris.



APRÈS UN PETIT MATIN DU 29 JUILLET 1966, après une éreintante tournée mondiale, Bob Dylan est victime d'un accident de moto sur la route menant à sa maison de Woodstock, dans l'État de New York. "J'ai été aveuglé par le soleil l'espace d'une seconde", racontera-t-il plus tard. "J'ai juste levé les yeux au ciel et ça m'a aussitôt aveuglé. J'ai paniqué et j'ai pilé sur les freins. La roue arrière s'est bloquée et j'ai fait un vol plané."

Sara Lownds, sa femme à l'époque, le suit alors en voiture et l'emmènera au bureau de leur docteur. On raconte alors que Dylan souffre de vertèbres fracturées ; il passe des semaines en convalescence, puis des mois à se cacher.

La trajectoire frénétique de sa carrière connaît là un brutal coup d'arrêt. Il n'y aura pas de grande tournée américaine, comme prévu initialement, et le projet d'émission TV spéciale (*Eat the Document*) ainsi qu'un

roman (*Tarantula*) seront reportés à plus tard. La rumeur annonce qu'il est défiguré, ou si gravement blessé qu'il pourrait ne plus jamais refaire de musique.

Au printemps 1967, Michael Jachetta, un reporter du *New York Daily News*, piste le chanteur jusqu'à sa maison de Woodstock, et est soulagé d'y découvrir un Dylan rétabli, bien que très vague quant à son avenir artistique. "Ce que je fais principalement, c'est voir des amis proches, sans lire grand chose sur ce qu'il se passe dans le monde", déclare alors Dylan, à en croire Jachetta. "Je me plonge dans des livres signés de gens dont vous n'avez jamais entendu parler. Je réfléchis à où je veux aller... Mais j'ai des chansons en tête, comme j'en ai toujours eu."

L'accident de moto a toujours été perçu comme un événement transformateur, la démarcation entre le poète rock'n'roll révolutionnaire et l'homme qui semblera bientôt se contenter d'une certaine insouciance, comme désireux de se mettre en retrait des événements du quotidien. "J'étais plutôt rincé avant l'accident", dira-t-il plus tard, faisant peut-être référence à une surconsommation de drogues, des amphétamines notamment.

"On a tous pris du speed dans les années 60", reconnaît Roger McGuinn des Byrds. Particulièrement dans l'univers du folk et des débuts du rock. Nous étions tous sous Dexamyl et un truc appelé Eskatrol, des amphétamines. Il y avait aussi du Compazine, un tranquillisant psychiatrique.

Deux mois avant l'accident, alors qu'il est en tournée avec The Hawks, Dylan confie nonchalamment à un journaliste suédois qu'il a été "perché toute la nuit" via quelques pilules.

"Je serais probablement mort si j'avais continué sur ce rythme", reconnaîtra-t-il. En revanche, la façon dont l'accident le remodelera restera un mystère jusqu'en 2012, où il racontera à *Rolling Stone* qu'il a été "transformé" après cet épisode. Clinton Heylin, qui a écrit plusieurs livres sur le songwriter, décrira l'artiste comme sujet à un "changement de personnalité" à cette époque.

Une mutation qui ne l'empêche pas d'être particulièrement prolifique - et d'une inventivité renouvelée - dans les mots qui vont

Le critique Greil Marcus énoncera en préambule de l'une des plus célèbres chroniques de disque jamais parues dans *Rolling Stone* : "Qu'est-ce que c'est que cette merde ?"



BOB DYLAN

suivre. Au début 1967, il convie à Woodstock le groupe qui l'a accompagné sur scène l'année précédente, The Hawks - Robbie Robertson à la guitare, Rick Danko à la basse, Richard Manuel et Garth Hudson aux claviers, Levon Helm à la batterie. Pendant plusieurs mois, Dylan et The Hawks (qui se rebaptiseront The Band en 1968) enregistrent plus de cent chansons. Bon nombre d'entre elles semblent sortir de l'esprit et de la bouche de Dylan au moment même où elles sont improvisées. Cette somme de travail sera connue plus tard sous la dénomination *The Basement Tapes*. Dylan adore ce nouveau régime musical. "C'est vraiment comme ça que doit se dérouler un enregistrement, confie-t-il à Jann Wenner, le fondateur et rédacteur en chef de *Rolling Stone*, lors d'une interview en 1969. Dans un cadre paisible et relaxant, dans l'appartement de quelqu'un, avec les fenêtres ouvertes et un chien couché sur le sol."

À cette époque, Dylan se lève très tôt, fait du café et s'installe à sa machine à écrire, allant parfois jusqu'à compléter les paroles de quinze chansons par jour.

"Il était très relax, se souviendra le photographe Elliott Landy, qui lui rend alors visite à Woodstock. Il sortait les poubelles, histoire de me montrer qu'il vivait comme tout le

## REVELATIONS

Dylan lors des sessions de *Self Portrait*. "Il a débarqué au studio avec des vieux livres et des bibles", dira Bob Johnston.

monde. C'était une popstar immense à l'époque, mais il était du genre à dire: 'Voilà ce que je fais de mes journées.' Toujours à Woodstock, Dylan commence à étudier la peinture avec Bruce Dorfman, un artiste et ami qu'il a rencontré dans la région. "Il adorait parler de ses enfants", racontera ce dernier.

Pour son premier album après l'accident, Dylan se rend à Nashville en octobre 1967, composant douze chansons et les interprétant à la guitare acoustique avec des musiciens locaux. Les sessions se déroulent rapidement. "Dylan et moi étions connus pour privilégier les premières prises", se souvient le producteur Bob Johnston, qui avait commencé à travailler avec Dylan sur *Highway 61 Revisited* en 1965 et était expert dans la création de conditions permettant à des artistes de jouer et de chanter sans être pris au piège de la pression de la performance. Il savait aussi trouver des musiciens qui favorisaient les bonnes atmosphères. "Personne n'a

amais calculé pour [gagner], racontera Johnston à son interviewer Richard Younger. Il commençait par taper du pied et tout le monde le suivait, sans avoir la moindre notion d'idée d'où il allait. J'ai dit à tous ceux avec qui j'ai pu être en contact: 'Continuez juste à jouer. Ne l'arrêtez pas.'

Le résultat de ces séances, *John Wesley Harding*, sera un jeu finement ciselé de paraboles à propos de personnages sournois et voués au malheur, certains d'entre eux essayant d'échapper à leur destin. Dylan insistera auprès de Columbia Records pour que *John Wesley Harding* sorte dans la discrétion. L'album est dans les bacs deux jours

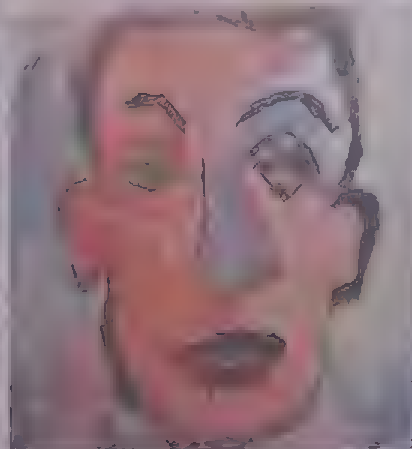
après Noël 1967, sans la moindre promotion. Mais, Dylan étant resté silencieux depuis dix-huit mois - le public a peine au fait des enregistrements de *The Basement Tapes* -, *Harding* devient la meilleure vente d'albums de Dylan à cette date. Il marque tout aussi vite de son empreinte le rock'n'roll et sa culture. En quelques mois, les structures de base de l'album, ainsi que ses arrangements, ont raison du mouvement psychédélique. Les Beatles et les Stones - qui viennent tout juste d'enregistrer deux sommets du psychédéisme avec *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* et *Their Satanic Majesties Request* - sont profondément affectés par le son ascétique de l'album, et vont vite renouer avec un certain minimalisme dans leur propre musique. Malgré un tel impact, Dylan va souvent se montrer dédaigneux à propos de *John Wesley Harding*. En juin 1968, il explique au magazine *Sing Out!*: "Si je n'avais pas un contrat d'enregistrement et que je dois fournir un certain nombre de disques, je ne sais vraiment pas si j'écrirais une autre chanson de toute mon existence. Je ne voulais pas enregistrer ce dernier album. J'étais sur le point de faire un album avec des chansons d'autres personnes, mais on n'en a pas trouvée assez."

MALGRÉ UN RYTHME de vie moins soutenu, et cette volonté de créer un mur autour de sa vie privée, c'est une peine profonde et une grande perplexité qui l'accompagnent au quotidien. Au printemps 1968, son père Abe Zimmerman meurt d'une crise cardiaque à Hibbing, dans le Minnesota, à 56 ans. Dylan avait pris ses distances avec ses parents, ne les informant pas, dans un premier temps, de son mariage avec le mannequin Sara Lownds en 1965, et pas davantage de son accident de moto. "Je n'ai pu [voir] ma famille, va-t-il jusqu'à déclarer, en 1965. Ce n'est pas que je les déteste, quoi que ce soit. Juste que je ne suis pas en contact avec eux. Il est plus facile d'être déconnecté que connecté."

## NASHVILLE MAFIA

À gauche : Dylan, Johnny Cash et le producteur Bob Johnston en 1969, l'année où Dylan participe au *Johnny Cash Show* et où le duo va enregistrer une douzaine de chansons à Nashville, dont "Girl From the North Country". Les deux hommes sont amis depuis que Cash a adressé une lettre ouverte au magazine *Broadside* pour soutenir *Self Portrait*.

Ci-dessous : "J'ai peint la pochette en quelque chose comme cinq minutes, devait déclarer Dylan à propos du visuel de l'album. Et j'ai dit : 'Je crois que je vais l'appeler *Self Portrait*.'"



Crosby. Nous avons dû nous séparer. Il m'en a voulu de l'avoir emmené là-bas."

Au printemps 1969, toute la famille Zimmerman déménage à l'autre bout du village dans une maison "arts et métiers" de douze pièces donnant sur un terrain de presque seize hectares. Il achète également les trente-trois hectares de forêt autour de la priorité, pour gagner encore en intimité. "Ce qui comptait à mes yeux, c'était de donner de l'air à ma famille, écrira-t-il à propos de cette époque. Tous les intrus pouvaient bien aller se faire foutre."

Au milieu de tout ça, il y a chez lui le sentiment que le monde entier n'aura de cesse d'exiger de lui qu'il réponde à toutes les attentes. Or, Dylan ne veut pas être catalogué. Ni réclamé. Il s'exprimera sur le sujet à l'été 1968, dans une interview menée par ses amis Happy Traum et John Cohen pour *Sing Out!* : "Nous étions en 1968, presque au pinacle de la guerre au Vietnam, se souvient Traum. J'étais bien conscient de sa volonté d'être en retrait de la politique, mais j'ai senti qu'il était de mon devoir de le pousser sur le sujet de la guerre et de son attitude vis-à-vis de la musique engagée."

Au cours de l'interview, Traum se lance : "Le truc le plus pressant aujourd'hui, en matière de politique, est probablement cette guerre. Sans aller jusqu'à dire qu'un artiste ou une communauté d'artistes peut changer le cours d'un conflit armé, ils doivent

Mais le jeune iconoclaste rock qui rejetait sa famille en a désormais une à lui (Jesse, le premier de ses quatre enfants avec Sara, est né en 1966) et la perte de son père va beaucoup l'ébranler. Il va d'ailleurs s'effondrer aux funérailles de ce dernier. "Il n'y avait désormais plus aucun moyen de lui dire que j'étais incapable de lui dire avant",

son autobiographie  
L. en 2004

Dylan est inquiet de son bien-être de sa nouvelle famille. En 1968, sa notoriété va le rattraper dans sa maison bucolique de Woodstock. "Des abrutis entraient par effraction de la nuit", écrit-il encore dans *Chroniques*. Une fois, Dylan découvre dans la chambre commu-

un couple qui vient tout juste de faire l'amour. "Que faites-vous là ?", leur demande-t-il. "Nous partons", s'entend-il répondre. Une autre fois, à en croire le biographe Howard Sounes, Dylan et Sara vont se réveiller pour découvrir un homme dans leur chambre à coucher, les fixant du regard. Dylan achète alors un revolver, ne supportant plus les intrusions de tous ceux qui s'identifient à lui d'une façon ou d'une autre. Quelle qu'elle ait été la contre-culture, j'en avais assez vu", écrira-t-il plus tard. David Crosby ne pouvait avoir emmené Dylan dans un studio à Hollywood, pensant qu'ils passeraient inaperçus et pourraient "mater les filles et se taper". Échec cuisant. "Les gens étaient





## NEW MORNING

"Ce qui était important, c'était de trouver un espace pour que ma famille puisse respirer" dira Dylan, ci-dessus avec sa femme Sara Lownds, qu'il a épousée en 1965

sentir qu'il est de leur responsabilité de dire quelque chose."

"Je connais de très bons artistes qui sont en faveur de la guerre, répond alors Dylan. Il évoque alors le cas de son ami peintre. Lui est pour la guerre. Il est même prêt à y aller lui-même et je le comprends.

"Pourquoi ne peux-tu pas en discuter avec lui ?", poursuit Traum.

"Je vois ce qu'il se passe à travers ses peintures, rétorque Dylan. Et pourquoi le ferai-je ? Et puis, comment sais-tu que je ne suis pas, comme tu le dis, pour la guerre ?" Venant de l'homme qui avait écrit "Masters of War", et vu son influence sur la musique engagée des années 60, c'est là une remarque quasi inimaginable. Vers la même époque, Dylan va jusqu'à dire à Elliott Landy qu'il est sur le point de voter pour l'agitateur antidroits civiques George Wallace aux élections présidentielles de 1968. "C'était un blagueur, assure Landy. Je l'avais dit aux gars du Band et ils me disaient ne jamais savoir quand Bob plaisantait ou pas." Crosby, qui connaît Dylan depuis ses débuts sur la scène folk de Greenwich Village, met les choses au clair : "Il était très concerné par les droits civiques. Et il ne supportait pas la guerre non plus".

L'album suivant, *Nashville Skyline*, en 1969, semble devoir anéantir les derniers espoirs de voir les aspects les plus radicaux de la contre-culture avoir prise sur Dylan. C'est un album de country & western, rempli

de dobro et de pedal steel, avec un Dylan chantant plus bas que d'habitude, avec un timbre proche de celui d'un Bing Crosby, jamais entendu sur aucun de ses enregistrements (interrogé sur ce chant, Dylan répondra : "Il est temps que je chante relaxé, c'est ma voix normale."). Sur la célèbre pochette de l'album, il sourit et soulève légèrement son chapeau, dans un geste de bienvenue tout en courtoisie. "C'est le genre de chansons que j'ai toujours aimé écrire quand j'étais seul pour le faire, expliquera-t-il. Elles reflètent plus ce que je suis que, disons, celles de John Wesley Harding. À l'époque, j'avais le sentiment que l'on attendait de moi d'être un poète, et c'est ce que j'essayais de faire. Mais la plus petite ligne de ce nouvel album a plus de sens à mes yeux que certaines des chansons poétiques de tous mes albums précédents".

Alors qu'il enregistre un passage dans l'émission télévisée de Johnny Cash à Nashville le 7 juin 1969, Dylan fournit une réponse écrite à la demande d'interview d'un journaliste, réponse que ce dernier va décrire comme le "credo" de Dylan à l'époque : "J'aime les enfants. J'aime les animaux. Je suis loyal avec mes amis. J'ai le sens de l'humour. Je vois généralement les choses du bon côté. Je m'efforce d'être à l'heure à mes rendez-vous. Je suis en bons termes avec ma femme. J'accepte bien les critiques. Je m'efforce de faire du bon travail... Je m'efforce de trouver du bon en chacun."

**S** I NASHVILLE SKYLINE ÉTAIT un stratagème pour deloger Dylan de sa position parmi les fans de rock'n'roll ou au sein de la contre-culture, c'est un échec. Les artistes de rock dont ses amis du groupe The Byrds parmi les premiers avec leur *Sweetheart of the Rodeo* en 1968, avaient déjà commencé à impregner leur musique de country & western. Et, parce que Dylan conservé toute son aura mythique Nashville, il ne fera que corroborer considérablement cette tendance.

L'album, qui va s'avérer un hit, attise les demandes d'apparition de Dylan sur scène. En août 1969, il bat froid le festival de Woodstock ("une parade d'aquarium") qui avait été organisé à dessein près de son village adoptif, vidant les lieux au moment les festivités démarrent pour s'envoler direction l'Angleterre, où il a accepté l'invitation de participer, avec The Band, au festival de l'île de Wight, devant 200 000 personnes. Interrogé en conférence de presse sur la raison de sa venue à Wight, il rétorque : "Je voulais voir la maison de Lord Alfred Tennyson. Pourquoi ?" Simp.

C'est là son premier concert important depuis la fin de sa tournée mondiale de 1966. Sans surprise, il va se montrer réticent à assumer son statut de star, refusant tout contact publicitaire insistant sur sa préférence

gende, et, sur scène, fait preuve de nervosité, voire de mauvaise humeur. Tori, la femme de son vieil ami Dave Van Ronk, se souvient l'avoir croisé à ce moment-là : *"Il disait ne pas aimer se produire devant des foules importantes, mais qu'il le faisait parce qu'il n'avait rien d'autre à faire."*

En avril 1959, deux semaines après la sortie de *Nashville Skunk*, Dylan retourne en studio à Nashville pour les premières sessions de *Self Portrait*, emmenant avec lui des partitions et plusieurs songbooks. *"Que dirais-tu de faire un album de chansons d'autres artistes ?"*, demande-t-il à Bob Johnston. Le même Johnston se souviendra plus tard : *"Il arrivait au studio avec des vieux livres et des Bibles et il commençait à enregistrer."*

Dylan va reprendre des chansons country, ou des chansons dans un style country, dont le hit de 1953 des Davis Sisters, *"I Forgot More Than You'll Ever Know"*, le *"Take Me as I Am (Or Let Me Go)"* de Boudleaux Bryant, *"Take a Message to Mary"* et *"Let It Be Me"* (qui avaient été des hits pour les Everly Brothers), *"A Fool Such as I"* immortalisé par Hank Snow et Elvis Presley, *"Blue Moon"* (un hit big band pour Tommy Dorsey, composé par Richard Rodgers et Lorenz Hart).

Dylan va ensuite mettre de côté *Self Portrait* (qui devait à l'origine s'intituler *Blue Moon*) jusqu'en mars 1970. Quand il s'y attelle à nouveau, dans un studio de New York, ses centres d'intérêt et son style ont changé. Il chante désormais de manière moins affectée et a à l'esprit toute une palette de musique folk, à commencer par des œuvres de ses contemporains : *"Thirsty Boots"*, une chanson d'Eric Andersen sur les droits civiques ; *"Annie's Going To Sing Her Song"* de Tom Paxton ; *"Early Morning Rain"* de Gordon Lightfoot. Parmi les autres choix de Dylan, bon nombre remontent plus loin dans les patrimoines british et américains : *"Pretty Saro"*, jolie chanson triste qui, selon le chercheur Derek Barker, aurait été introduite en Amérique dans les années 1700 par des colons irlando-écossais, *"Railroad Bill"*, ou l'histoire d'un pilleur de trains noir dans les années 1890, tirée de la collection *American Songbook* de Carl Sandburg ; *"Tell Old Bill"*, autre chanson traditionnelle collectée par Sandburg ; *"Days of '49"*, un conte sur la ruée vers l'or ; *"Little Brown Dog"* (devenue *"Tattle O' Day"* sur *Another Self Portrait*) et *"House Carpenter"*, issue d'une collection de ballades de Francis James Child datant de la fin des

années 1880 et que Dylan joue depuis le début des années 60. Il enregistre en outre *"Copper Kettle"*, une rêverie de trafiquant d'alcool.

L'accompagnement, sur la plupart de ces morceaux tels qu'ils sont dévoilés sur *Another Self Portrait*, est brut et sec : la guitare acoustique de Dylan, rejointe par le guitariste acoustique David Bromberg ou les claviers d'Al Kooper, voire les deux. Le même Kooper se souvient de sessions plutôt curieuses : *"Je n'avais pas joué avec Bob sur disque depuis Blonde on Blonde, j'étais donc heureux qu'on m'appelle. Quand je suis entré dans le studio, c'était vraiment bizarre. Il avait une pile de Sing Out! et picorait dedans, s'arrêtant sur des chansons avant de les enregistrer. C'était très étrange. Carrément dingue, à dire vrai. Pourquoi ce Shakespeare de l'écriture faisait-il les chansons des autres ? Et pourquoi toutes ces chansons folk ? Que se passe-t-il ?"*

Bromberg, qui commence alors à se faire un petit nom en tant que chanteur, compositeur et guitariste versatile, voit les choses différemment. *"Dylan avait toutes sortes de magazines, mais il ne les regardait que pour certaines paroles. Les chansons, il les connaissait, toutes des chansons qu'il aimait. Il n'y avait rien d'expérimental dans tout ça. Il est bien plus qu'un songwriter, c'est aussi un interprète brillant, et, à mon avis, ça lui avait manqué."*

Les enregistrements sous cette forme épurée, tels qu'ils apparaissent sur *Another Self Portrait*, sont inspirés, passionnés, et montrent un chanteur au sommet de son art. Mais Dylan va choisir de ne pas les sortir tels quels. Les bandes sont envoyées à Bob Johnston, à Nashville, avant d'être surchargées d'overdubs de cordes ou modifiées par l'intervention d'un groupe rythmique. Dylan n'assiste pas à ces sessions, pas plus qu'il ne travaille aux arrangements. Ceux-ci sont confiés à Billy Walker, un arrangeur de Nashville habitué à "symphoniser" le son "uptown country" d'Eddy Arnold. Autant d'orchestrations qui vont avoir un effet désastreux sur un public qui avait jusqu'ici accepté, bon gré mal gré, les caprices de Dylan. Pour certains, les cordes évoquent un peu trop les sonorités du compositeur de musique de film Dimitri Tiomkin, quand ce n'est pas Mantovani, chef d'orchestre spécialisé dans les arrangements orchestraux de musique populaire ou semi-classique, cascades de cordes à l'appui.

À l'arrivée, c'est *Self Portrait* dans son intégralité qui va décourager son monde : ce

mélange de chant tour à tour lisse et rêche, le peu de compositions originales de Dylan - cinq seulement (dont deux instrumentaux) et quatre extraits du concert à l'île de Wight captés à la va-vite -, sans compter cette décision malheureuse de créditer Dylan pour les chansons traditionnelles qu'il reprend ici. Le biographe David Dalton écrira à propos de ce dernier : *"Il s'est égaré, dans un sidérant moment d'inattention... Il était celui dont on attendait qu'il porte l'arche des années 60 vers le nouveau régime. Et que l'on vilipenderait s'il ne voulait pas, ou ne pouvait pas, être notre sauveur."*

Malgré le fait qu'il y avait là un album remarquable qui ne s'était pas dévoilé à l'époque, Dylan lui-même désavoua souvent *Self Portrait*. En 1984, il va confier à Kurt Loder : *"Je me suis dit : 'Allez, on s'en branle. J'espère juste que tous ces gens vont m'oublier'. Je veux faire quelque chose qu'ils n'aimeront peut-être pas, qui ne leur parlera pas. Ils vont voir ça, écouter et se dire : 'Allez, passons au suivant. Il n'a plus rien à dire. Il ne nous donne plus ce que l'on veut.' Et ils seraient passés à autre chose."*

Dans *Chroniques*, Dylan écrira : *"J'ai juste balancé tout ce que j'avais en tête contre le mur, et tout ce qui s'y accrochait, je l'ai joué. Puis je suis revenu, j'ai ramassé tout ce qui n'avait pas accroché et je l'ai joué aussi." Il dira également, plus tard, avoir simplement oublié comment écrire des chansons comme il le faisait auparavant, appelant ça sa "période d'amnésie". "Les premières années, tout avait été comme sur un tapis volant, expliquera-t-il en 2004. Puis, d'un seul coup, tout avait disparu. Voilà le truc que j'avais envie de faire toute ma vie, et tout à coup, c'était comme si je n'en étais plus capable."*

**F**IN 69, DYLAN ET SA FAMILLE s'installent à Greenwich Village, dans une maison de ville dont l'entrée principale donne sur MacDougal Street. Woodstock est devenu insupportable. *"Tous ces pique-assiettes, zombies, intrus et démagogues perturbaient ma vie de famille,"* écrira Dylan. *"Nous avons déménagé à New York un temps, dans l'espoir de détruire mon identité, mais ce ne fut pas mieux."*

Quand il érige un mur pour masquer une partie de sa terrasse donnant sur MacDougal, certains de ses voisins profitent de son absence pour détruire le mur en question.

Il a désormais en sa possession une poignée de chansons - *"Time Passes Slowly"*, *"Father of Night"*, *"New Morning"* - qu'il envisage de donner au dramaturge Archibald MacLeish pour les besoins de sa dernière tragédie, *Scratch*. Finalement, il les intégrera sur son album suivant, *New Morning*, qu'il commence à enregistrer peu de temps après que *Self Portrait* ne fut mené à bien. *"Ça se passait naturellement,"* explique Al Kooper,

*"Les premières années, tout avait été comme sur un tapis volant. Puis, d'un seul coup, tout avait disparu."*





qui en viendra à produire l'album. Le début quads avec les arrangements de bone. Tout était très calme. On bossait essentiellement de nuit, après quoi il rentrait chez lui retrouver sa famille."

Dylan n'enregistre alors que des chansons originales et, au lieu de travailler rapidement comme à son habitude, il s'axe différemment sur certains titres. "Il n'arrêtait pas de changer d'idées, explique Kooper. Ça en est arrivé à un point où tout était fait, mais il voulait encore décider du répertoire et de quelle version de telle chanson il allait utiliser. Je lui ai dit : 'Moi, j'ai fait mon boulot. Fais ce que tu veux, mais je ne pense pas que tu aies encore besoin de moi.'"

Quatre mois et demi plus tard, le 31 octobre 1970, *New Morning* sort dans les bacs. Dans un premier temps, l'album est accueilli comme un retour en force triomphal. Un gros titre de *Rolling Stone* annonce alors que "Dylan nous est revenu !". Lui-même semble penser que ce disque a été pour lui comme de marcher sur l'eau. "Certains critiques vont trouver l'album terne et sentimental, ramolli du bulbe, avouera-t-il. Eh bien, soit. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet album ne se veut pas vraiment un écho aux chutes et aux terroirs qui sanglaient le pays. Rien pour venir bouger les lignes."

"J'essayais de saisir quelque chose qui devait me conduire là où je pensais devoir être, mais cela ne m'a mené nulle part."

Il y a pourtant un malaise qui perce en lisant le titre "Sign on the Window" : l'affirmation de Dylan volant qu'amour et famille "valent plus que tout" ne vient qu'à la fin de la chanson, à la fois consolation et douleur d'un homme qui a compris que les rêves les plus doux peuvent facilement partir en fumée. Si son accident lui a fait apprécier davantage la vie de famille, il lui a aussi fait prendre conscience que le bonheur d'en jouir était fugace. Le toujours très engagé Joe McDonald, de Country Joe And The Fish, déclarera : "[Dylan] a arrêté d'être un rebelle pour devenir un chic type, un père de famille. Il ne me fascine plus, pour sûr."

En vérité, la volonté de Dylan de se réfugier dans ce rêve se heurtera vite aux rigueurs du quotidien : si sa relation avec Sara Lownds est vue comme l'une des plus grandes romances des sixties, le couple va se déchirer et divorcer quelques années plus tard. Se confiant à Jonathan Cotti à la fin des années 60, Dylan dira : "J'essayais de saisir quelque chose qui devait me conduire là où

je pensais devoir être, mais cela ne m'a mené nulle part." Autrement dit, si Dylan a cherché à croire dans l'idéal de la vie de famille, la dissolution de cette dernière a pu faire le nid d'une plus grande longévité artistique chez lui.

**V**ERS LA FIN 1971, LES INTERROGATIONS SUR CE QUE Dylan devait être et de quoi faire sont encore d'actualité. Même David Bowie s'est rendu d'un appel en chanson pour qu'il reprenne son rôle de paradigme moral et politique. Un nouveau genre d'obsessionnels s'autoproclamant "dylanologistes" commencent à sonder son travail et les moindres détails de sa vie, ainsi que ses déclarations, en quête d'indices pour percer le mystère de ses propos. L'un de ces "militants" va jusqu'à fouiller dans ses poubelles et organiser des manifestations devant chez lui, accompagné de marcheurs hissant des pancartes reprochant à Dylan son apparente indifférence pour les causes radicales.

Le 1<sup>er</sup> août, il apparaît en invité surprise au Concert for Bangladesh organisé par George Harrison, sur les deux représentations (après-midi et soir) au Madison Square

plus tard. C'est à ce moment-là que s'ajoute pour de bon qu'il allait le faire."

Propos de cette soirée, Jonathan Cotti écrit dans *Rolling Stone* en septembre 1971 : "Les gens ont applaudi, mais ils n'y croyaient pas, répondant comme on le fait après avoir obtenu quelque chose que l'on avait espéré très fort, avec une sorte d'incrédulité, sans passion."

Tout dans l'apparition de Dylan ce jour-là tient de la surprise. Comme s'il s'agissait pour tout le monde de s'adapter à lui et aux nouvelles conditions qu'il pose - celles d'un homme au passé glorieux, hésitant quant à son présent et à l'avenir incertain -, Dylan apparaît comme un fantôme prêt à revenir à la vie. Aux côtés de Harrison à la guitare, Leon Russell à la basse et Ringo Starr au tambourin - groupe réduit à sa plus simple expression - tandis qu'il se plante devant le micro, Dylan va chanter "Just Like a Woman", "Love Minus Zero/No Limit", et surtout des versions plus épuisées de ses premiers chefs-d'œuvre : "A Hard Rain's a-Gonna Fall" et "Blowin' in the Wind". Greil Marcus écrira à propos de la prestation : "Dès les premières notes de 'Just Like a Woman', il est clair que quelque chose est en train de se passer. Qu'il se lance dans l'une des grandes performances de sa carrière. Il chante cette chanson comme Hank Williams l'aurait fait s'il était toujours en vie, avec le froid glacial de 'Lost Highway'. Il n'est pas loin d'égaliser tout ce qu'il a fait, et s'il lui a fallu cinq ans pour renouer avec la force qui était la sienne, ce n'est pas le temps dont il a eu besoin pour ce faire qui compte, mais bien qu'il l'a recouvré."

Cette même année, Dylan enregistre "When I Paint My Masterpiece", une chanson à propos d'une réponse à un appel et de la recherche des implications sur l'esprit et le talent. Une version inédite, datant de mars 1971, conclut *Another Self Portrait*. Dylan s'y accompagnant seul au piano. "Oh, toutes ces heures passées au Colosseum", entonne-t-il d'une voix râpeuse, tandis que sa main gauche délivre des accords graves, à la manière d'un Bill Evans tournant autour d'un groove lourd. "À échapper aux lions et à perdre mon temps/Oh, puissants rois de la jungle, je peux à peine les supporter/Ça a dû être une longue et pénible ascension." Il y a de l'attente et de l'espoir au fil de la chanson ("Un jour, tout sera aussi doux qu'une rhapsodie/Quand je dessinerai mon chef-d'œuvre") mais c'est peut-être aussi une feinte, quelque chose que le chanteur se dit à lui-même plutôt que d'admettre une triste vérité. Il semble déjà lassé par les mots qui traduisent cette attente, sachant très bien que de douce rhapsodie, il n'y aura point.

Entre la fin de 1971 et le début de 1974, Dylan est plus une rumeur qu'autre chose. Il fait quelques apparitions vocales sur les albums d'untel ou untel, comme sur le premier album solo de Doug Sahm. On le voit aussi

Garden de New York. C'est la première apparition publique de Harrison en tant qu'artiste solo, après la désintégration des Beatles. Dylan et lui entretiennent une amitié et se vouent un respect mutuel, et Harrison a compris que Dylan, en venant chanter à un événement de charité, offrait à celui-ci une énorme crédibilité. Il a pourtant bien du mal à s'assurer d'un engagement ferme de la part de son ami, inquiet qu'un public aussi nombreux puisse le voir et de la façon dont celui-ci pourrait interpréter sa participation. Lors des répétitions, alors qu'ils se lancent dans le "If Not for You" de Dylan qu'ils ont tous deux enregistré, Harrison, dans la plus pure tradition rock, demande à Dylan de jouer "Blowin' in the Wind" - qu'il n'a pas chanté depuis sept ans - au concert. Apparemment irrité, Dylan lui rétorque : "Parce que tu vas jouer 'I Want to Hold Your Hand', toi ?"

Même après que le concert a commencé, Harrison ne sait pas si Dylan va se montrer. "Je l'ai regardé et il semblait si nerveux, avec sa guitare et ses lunettes, confiait Harrison



tenir le rôle énigmatique de l'acolyte de Billy the Kid dans *Pat Garrett and Billy the Kid*, le western de Sam Peckinpah, dont il compose également la bande-son. Il va pondre un hit inattendu, "Knockin' on Heaven's Door" qui demeure aujourd'hui encore l'un de ses titres les plus évocateurs. Mais il n'y aura pas de véritable album avant *Planet Waves*, début 1974, nouveau disque semblant affirmer un attachement à la vie de famille, même s'il annonce que son mariage commence à battre de l'aile.

Dylan va toutefois retrouver les sommets. Quand il revient au milieu des seventies – avec une tournée américaine avec The Band en 1974, et la Rolling Thunder Revue en 1975, unanimement saluées, et deux nouveaux albums audacieux et révélateurs, *Blood on the Tracks* et *Desire* –, c'est avec une conscience renouvelée en lui-même et en ses perspectives. Des années plus tard, au début des années 90, sur *Good as I Been to You* et *World Gone Wrong*, il enregistrera à nouveau des

## IT HURTS ME TOO

L'accident de moto de 1966 permit à Dylan de passer des jours tranquilles à Woodstock et d'échapper à son statut de "prophète"

versions de chansons folk aussi anciennes qu'énigmatiques, et le fera sous une forme assez proche de celle choisie pour *Self Portrait* : voix solitaire, essayant de renouer avec des inspirations, des leçons de l'histoire et des artefacts qui avaient jadis fait sa force et sa singularité. "Ces vieilles chansons sont mon lexique et mon livre de prières", dira-t-il à Jon Parales du *New York Times* en 1997. C'est d'elles que viennent toutes mes croyances."

Les chansons que Dylan proposera par la suite – sur *Time Out of Mind* (1997), *Love and Theft* (2001) et *Tempest* (2012), entre autres albums – seront autant de quêtes personnelles de la transcendance au-delà de l'inexorabilité du déclin, à l'instar du monde dans lequel il évolue

Il en avait fait autant sur *Shadow Kingdom* : un regard plus jeune, un regard plus jeune, un regard plus jeune semblait à empoigner par le bout du doigt pour lui que pour l'époque. Chaque instant comptait, même si c'était pour les premiers moments. Le monde était de bonheur, puis les épreuves avaient eues à subir entre elles. En 1966 et les dernières années avaient ôté ses dernières certitudes, éventuel poids à porter. L'encontre de ce que c'était de lui. De la même manière se persuader – et se persuader – que tout était un jeu, un jeu qui faisait tourner le monde sur lesquels il ne reviendrait plus. Celles d'elles à venir. Celles d'elles à venir. Celles d'elles à venir.

TRANSLATION

# COVERS *en* STOCK

LES GRANDS ALBUMS DE REPRIS ET LEURS HISTOIRES

Entre deuil et chaos intime,  
Eric Clapton s'en retourne  
au berceau du blues.

**A**vec ses dents blanches et sa voix rauque, Eric Clapton avait quitté les Bluesbreakers en 1966". Ce disque de reprises de blues, les vieux fans en rêvaient depuis des années. Mais ce n'était certainement pas là le plus important. Il n'était pas non plus question de résurrection (le live du MTV Unplugged, que son label ne voulait même pas sortir, avait connu un énorme succès, lui valant une flopée de Grammy Awards), encore moins d'une quelconque rédemption (en vérité, le blues avait toujours constitué le fil rouge de sa carrière,





ris dans une t  
ouleurs où se mêlaient la mort  
lant, l'instabilité de ses relations amou  
ises et la quête de son propre perc  
lon, reste miraculeusement sobre, se  
de remonter  
usique, jusqu'au

terait-il plus tard dans son

Muddy Waters  
Robert J.

sessions d'enregistre-  
blues de sa disco  
lerouler dans une

se souviendra-t-il, et l'ai  
enregistrer co  
puis toujours

ainsi qu'on l'avait "défié"  
iti au temps des Yardbirds

née de fidèles disciples. Et  
pour seule règle, enregistrer live et studio,  
sans overdubs. Au final, les musiciens vont  
es magnifiques au fil des-

Clapton se pose définitivement en  
rituel de B. B. King, de Johnson, de  
autres, télescopant sa  
Five Long Years" d'Ed-  
loyd, qu'il jouait déjà avec les Yardbirds)

dans un déluge de  
lescents, à tous ces géants du  
rago ou d'ailleurs, qui ont  
nt de bouleverser la nôtre.  
los déchirés, son roots en  
diable, *From the Cradle* allait nous arriver,

ous forme de pré-cassette - au cœur de  
nous donnant l'illusion que  
on n'avait jamais rien enregistré  
t depuis la grande époque

ream, de Layla and  
Il faut vraiment

pirate *Nuthin' But the Blues*,  
u Fillmore de Frisco (et filmé  
pour un film resté dans les  
novembre 1994, pour réali-

r combien Clapton est littéralement  
habité par cette musique ("Groaning the  
Blues", pigé ?) à laquelle il ne reviendrait  
qu'une dizaine d'années plus tard avec *Me*  
*and Mr. Johnson* et *Sessions for Robert J.*

Entre-temps, l'homme du Crossroads  
Festival aurait à sa façon "payé sa dette" en  
retrouvant quelques-uns de ses héros (B. B.  
King, le regrette J. J. Cale) ou de vieux com-  
de route (Mavall Cream, Steve

Winwood), le temps d'un disque ou d'une  
erie de concerts. Au fond, à y regarder de  
plus près, peut-être était-il un peu question  
redemption...

ALAIN GOUVRION

## 20 ans après "Back in the USSR", McCartney met-il à la guerre froide... à sa façon ?

COMME LES AUTRES BEATLES, Paul McCartney a toujours gardé la nostalgie du temps où il jouait du pur rock fifties dans les clubs de Hambourg. Durant l'été 1987, échaudé par l'accueil réservé à l'album *Press to Play*, il éprouve le besoin de renouer avec ses racines, comme son alter ego Lennon l'avait fait quelque treize ans plus tôt avec *Rock'n'Roll*. Entouré d'une poignée de session men, il met en boîte en deux jours (les 20 et 21 juillet) une vingtaine de bons vieux classiques ("That's All Right, Mama", "Twenty Flight Rock" et autres "Lawdy, Miss Clawdy") dont une partie constituera, l'année suivante, le tracklisting de *Choba b CCCP*, communément appelé "album russe" puisqu'il ne sortira qu'en

URSS - pays où abondent les légendes urbaines sur les Fab Four - via le label d'État Melodiya. Faute d'avoir pu se produire de l'autre côté du rideau de fer (il se rattrapera), Paul entend envoyer un message significatif (the cold war is over ?) à tous ceux qui longtemps écoutèrent clandestinement les disques des Beatles en URSS - ce qui est somme toute assez logique de la part d'un type ayant écrit "Back in the USSR". En 1994, après le décès de sa femme Linda, Macca reviendra une fois encore vers la musique qu'il écoutait adolescent avec *Run Devil Run*, autre album de covers rock'n'roll, enregistré avec, entre autres, David Gilmour à la guitare, et qui donnera lieu à un showcase à la Cavern de Liverpool le 14 décembre de la même année

LÉON DESPREZ



Paul et  
McC  
à l'



Aerosmith  
ouvrent la  
cérémonie  
Super Bowl  
en 2002

# Aerosmith retrouve son Mojo là où il l'avait laissé...

**E**N 2004, LE GANG DE STEVEN Tyler ne se contente pas de faire le show au Super Bowl, il renoue aussi avec l'esprit et le son qui ont forgé sa réputation dans les années 70. Ce sera *Honkin' on Bobo*, album de reprises incendiaires d'obédience blues servies frappées : en témoigne une version particulièrement abrasive de "Baby, Please Don't Go" de Big Joe Williams, classique pourtant moults fois

revisité mais qu'Aerosmith atomise de façon définitive. Steven Tyler a ressorti son harmonica (il n'oubliera pas de le glisser dans le jean d'une fille en repartant - voir le verso de la pochette) et sa plus belle voix de chat de gouttière, les guitares de Joe Perry suintent la luxure et les bastringues du Delta sur "Back Back Train". Tandis que le "Stop Messin Around" de Fleetwood Mac période Peter Green balaye d'un coup les dernières productions passablement commerciales du groupe

Dans *Rolling Stone* David Byrne a fait un parallèle avec le *Me and Mr. Jones* de Eric Clapton sorti la même année selon lui, pour thématique je ne sais pas leur quand *Honkin' on Bobo* est de la haute qualité. Le final, "Jesus Christ, I'm a Fool" repris dans l'arrangement donné par Freddie McDowell Dobro et chœurs gospel, a la voix de Ry Cooder

## Little Stevie Wonder se découvre un oncle

**E**N PUBLIANT LE PREMIER ALBUM DU TOUT JEUNE STEVIE WONDER, BERRY GORDY, LE BOSS de la Motown, avait eu du flair. Mais Gordy était aussi un malin. Noir, non-voyant, sûr de lui... l'analogie s'imposait d'elle-même : il décida de faire enregistrer à son poulain huit chansons extraites du répertoire de Ray Charles, lui créant ainsi une filiation avec le Genius. Little Stevie s'acquitta de la tâche avec enthousiasme, chantant et jouant de tous les instruments qui lui passaient sous la main. Le résultat, anecdotique, ne mit pas le feu aux charts mais prépara le terrain au disque suivant, *Recorded Live: The 12 Years Old Genius*. Malin, oui.

Stevie Wonder  
à ses débuts  
en 1960





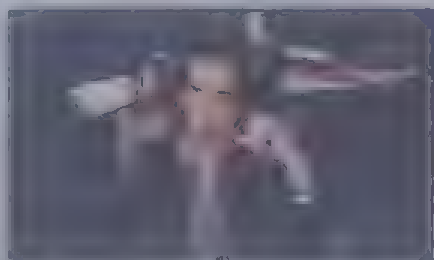
# Bryan Ferry, Juke-box Dandy

**G**ILBERT BOWIE SUR LA LIGNE l'année, Bryan Ferry publie le 1 octobre 1973 deux semaines avant *Pin Ups* ! *These Foolish Things*, sa collec' de reprises favorites. Tout au long de sa carrière, le séducteur en smoking blanc obsédé par *Gatsby* aura flirté avec les adaptations des chansons d'autrefois. Plus un hasard, donc, si la reprise jazzy du "Crazy in Love" de Beyoncé par son Bryan Ferry Orchestra figure au générique de la récente et cinquante adaptation du roman de Fitzgerald par Baz Luhrmann...

Trente ans auparavant, c'est une reprise monocorde du "A Hard Rain's a-Gonna Fall" de Dylan (son héros) qui ouvrait l'album dans lequel le séducteur glam chantait les artistes qui l'avaient inspiré : Beatles, Stones, Smokey Robinson, etc. Un an plus tard, il récidive avec *Another Time, Another Place* où Dylan est à nouveau sanctifié ("It Ain't Me Babe"), puis en 1976 avec *Let's Stick Together* où il reprend "You Go to My Head" (Bing Crosby, Holiday) "The Price of Love" (Everly Brothers) entre deux covers de... Roxy Music !

En 1949, *As Time Goes By* (comme la chanson du film *Casablanca* avec Bogart et Bergman), le voit s'attaquer pour de bon aux standards du jazz, entre Cole Porter ("You Do Something to Me") et Rodgers and Hart ("Where or When"). Suivra *Dylanesque* en 2007, hommage aux classiques du Zim' de "Knockin' on Heaven's Door" à "All Along the Watchtower". Enfin, en 2012, jouant les chefs d'orchestre, il réinvente en mode swing instrumental ses hits de Roxy avec le Bryan Ferry Orchestra.

GÉRARD BAR-DAVID



## L'ÉVANGILE SELON NICK CAVE ? PAS TRÈS CATHOLIQUE !

1986 Pour la troisième fois de leur carrière, Nick Cave et ses Mauvaises Graines repartent en croisade. Avec, dans leur Bible trafiquée, façon Mitchum planquant un dorringer dans la sienne dans *La Nuit du chasseur*, un chapelet de prêches qui en dit long sur les racines de l'Australien : John Lee Hooker, Johnny Cash,

The Velvet Underground ("All Tomorrow's Parties"), Mickey Newbury ou The Sensational Alex Harvey Band, Roy Orbison, Leadbelly ou encore Jimmy Webb. *Kicking Against The Pricks* ? De quoi convertir les plus réticents au chaos sonique savamment orchestré des Bad Seeds.

BUNNY MONROE

# Springsteen fait revivre le folk de Pete Seeger

**A**LORS QU'IL S'ENLAIT DANS des productions de plus en plus rudes, voire bruyantes par moments, Bruce Springsteen décide de faire un break et de se pencher sur l'histoire de la musique américaine, celle-là même qu'il revendique à longueur d'albums et de concerts avec force reprises. Si les précédentes ruptures (*Nebraska* en 1982 et *The Ghost of Tom Joad* en 1995) étaient marquées par la volonté du Boss d'épurer sa musique, pour *We Shall Overcome: The Seeger Sessions*, l'exercice est différent : rendre un hommage appuyé à Pete Seeger et aux chansons qu'il a enregistrées depuis le début des années 40.

Au regard du contexte dans lequel cet album est sorti – en pleine crise paranoïaque de l'après 11-Septembre, juste après la réélection de George W. Bush à la présidence – et en

quant moins l'exhumation que la célébration, Bruce Springsteen a actualisé sans jamais en rajouter ces chansons populaires plus pertinentes que jamais. Idem pour les arrangements : pour ne pas sombrer dans un revival folk et transformer la tournée qui s'ensuivit en hootenanny, Springsteen et son nouveau band de dix-neuf musiciens folk-bastard, recrutés au hasard des rues et des studios new-yorkais, ont opté pour un kaleidoscope acoustique de styles musicaux allant du country au gospel, en passant par la gigue et le R'n'B. Fortis de touches mariachi, jazzy ou cajuns. Et le fils prodigue de l'Amérique des cols-bleus de redonner force et vigueur à ces chansons qui ont accompagné les grands combats sociaux de l'Amérique du siècle passé, où l'on lit, en filigrane, une réponse par reprises interposées à son sublime *The Ghost of Tom Joad*.

BELKACEM BAHLOULI



## Même la prêtresse

PAITI SMITH s'invite dans le monde de la musique.

**E**N MARS 2007, PAITI SMITH s'invite dans le monde de la musique. Elle y est intronisée au Rock & Roll Hall of Fame. Elle y livrera

version inédite de *Gimme Shelter* des

Stones, qui font l'objet d'un clip

sur sa nouvelle production

qui la voit reprendre avec

de Nirvana (*Smell Like Teen*)

Jim Hendrix (*Are You Ready*)

Jefferson Airplane (*White Rabbit*)

Doors (*Soul Kitchen*) et de

Doors (*Within You Without You*)

(*Changing of the Guards*)

entre autres. Flea

à la guitare. Son

même une apparition

manque pas de p.

de la scène.

de la scène.

de la scène.

de la scène.

de la scène.

de la scène.

de la scène.

## CHANTER HANK ET MOURIR ?

Avant de trepa-

circonstances as-

de 29 ans. H.

de cesse que de m-

dans des chansons

dont l'écho nous re-

aujourd'hui. Le

tout un aréopag-

moins légitimes

2001 rendre homma-

country dans un "meles"

Williams Tribute

peut entendre Beck

Lucinda Williams

Keith Richards

Emmylou Harris

Johnny Cash

Sheryl Crow ou

encore Tom

Petty





et May Pang  
à Los Angeles,  
en 1974.

# John Lennon, "You should have been there..."

**V**OUS AURIEZ DÛ ÊTRE LÀ, c'est ce qui était écrit au verso de la pochette du 33-tour avec la photo en noir et blanc de Lennon prise par Vollmer à Hambourg en 1960. Blouson en cuir, T-shirt à la Brando, soupçon de banane dessinée, John le rocker, c'était ça le concept. L'histoire avait débuté presque deux ans plus tôt, à l'automne 1973 quand Lennon avait fait venir à New York le réalisateur de *John* qui venait de débiter l'enregistrement d'un disque uniquement constitué de reprises de classiques du rock'n'roll tels que les Beatles et qui jouaient, justement, à Hambourg. Et pas avec n'importe qui, non. Sous la houlette du grandiose Phil Spector, l'homme du wall of sound, des Ronettes de "Be My Baby", du River Deep, Mountain High de Ike & Tina Turner, mais aussi de la version chantilly de *Let It Be* qui avait ulcéré McCartney. "Je veux être ta Ronette", lançait un Lennon énamouré à Phil

au début des séances de ce qui promettait d'être l'album du siècle – enfin, avant de virer au chaos total : Lennon n'avait-il pas déclaré, après tout, que "la meilleure musique qu'avaient jamais produite les Beatles", c'était dans les clubs de la Reeperbahn, mais qu'elle n'avait "jamais été enregistrée".

Et notre ex-Beatle de se métamorphoser docilement en Ronnie, l'épouse que Spector avait trop longtemps retenue prisonnière dans son vrai faux château en carton-pâte de Bel Air, chantant cette version sublime de "Be My Baby" qui resterait longtemps dans les tiroirs.

Lennon venait donc d'entamer son légendaire "lost week-end", cette parenthèse désenchantée de dix-huit mois durant lesquels il s'adonna à tous ses vices – avec la bénédiction de Yoko, qui n'avait rien trouvé de mieux que de l'expédier à L.A., officiellement pour faire la promo de *Mind Games*, en compagnie de sa charmante assistante sino-américaine May Pang, future

Mrs. Tony Visconti. Laquelle souligne assez justement, dans le livre de souvenirs qu'elle a consacré à toute cette affaire, qu'au-delà de la vision officielle qu'Ono en donna par la suite, cette période s'avéra plutôt créative pour John pendant ce "week-end perdu", outre les sessions dantesques avec Spector, il devait aussi produire le *Pussy Cats* de son pote de beuverie Harry Nilsson ; jammer un soir avec Paul et Linda McCartney ; produire un single solo de Mick Jagger ("Too Many Cooks") ; enregistrer *Walls and Bridges* (qui sortirait finalement avant *Rock'n'Roll*) ; fourguer à Keith Moon (pour *Two Sides of the Moon*) un "Move Over Mrs. L" teigneux dédié à Yoko ; offrir "Goodnight Vienna" à Ringo ; et même cosigner le hit "Fame" avec David Bowie. Pas mal pour une rockstar à la dérive... Il est vrai qu'en débarquant à L.A., Lennon n'avait pas tardé à retrouver quelques bambochards de première, notamment Keith Moon, Nilsson, Ringo et Mal



Evans, l'ex-road manager des Fab Four. En dehors de son obsession de téléphoner quotidiennement à Yoko, il avait également quelques soucis avec un escroc notoire du music business yankee : Morris Levy, dit "La Pieuvre", qui détenait les droits d'édition de nombreux classiques du rock'n'roll, notamment ceux du "You Can't Catch Me" de Chuck Berry auquel Lennon avait "emprunté" sans autorisation le premier vers de son "Come Together" à l'époque d'*Abbey Road*.

Menacé d'un procès qu'il était certain de perdre (cf. Harrison et "My Sweet Lord") Lennon avait arraché à Levy un accord à l'amiable : enregistrer trois chansons appartenant à son catalogue, dont "You Can't Catch Me". De là était née l'idée de consacrer un album entier à ce qui restait sa musique préférée et d'embaucher Spector, qu'il pratiquait depuis "Instant Karma", pour superviser le projet.

Au départ, Spector était plutôt enthousiaste, d'autant que Lennon lui avait donné carte blanche. Il avait booké les studios A&M sur La Brea Boulevard et recruté la crème des musiciens du coin. Une crème un peu lourde quand même, puisqu'ils ne sont pas moins de vingt-huit, parmi lesquels Leon Russell, les batteurs Hal Blaine et Jim Keltner et les guitaristes Steve Cropper et Jesse Ed Davis...

Psychologiquement, Spector, alors en plein divorce, n'est pas au mieux de sa forme. Il lui arrive de débarquer au studio déguisé en professeur de karaté, en médecin ou en cowboy d'opérette. Sauf que son flingue à lui est vraiment chargé. Un soir, il finit même par le dégainer et par tirer dans le plafond pour bien faire

comprendre qu'il ne tolère pas la moindre contestation. De son côté, son célèbre client n'est guère en meilleur état. Libéré de toute contrainte, Lennon s'est remis à picoler comme quand il avait 20 ans. Il carbure au cognac, à la vodka et à la cocaïne, ce qui lui vaut quelques sorties de route assez peu glamour en ville, où il traîne, passablement imbibé, en compagnie de Nilsson et de quelques autres en cherchant souvent la baston.

Même combat en studio : rapidement, les sessions sévèrement alcoolisées commencent à dégénérer et il apparaît, comme l'écrit Philip Norman dans *John Lennon, une vie*, que "le contrôle artistique total de Phil Spector" a tendance "à devenir de plus en plus incontrôlable".

*L'écho des nuits de fête au studio A&M avait fait le tour de la ville, écrit encore Norman, si bien que des célébrités comme Tori Mitchell, Warren Beatty ou Jack Nicholson se pointaient régulièrement*

Lassé des frasques des invités du gang Lennon, le propriétaire du studio finit par éjecter tout le monde, obligeant Spector à se replier au Record Plant West... où le même cirque recommence.

Alors, forcément, le résultat s'en ressent. Spector a beau s'évertuer à empiler des couches et des couches d'instruments comme à la grande époque du wall of sound, la magie n'est pas au rendez-vous. Et les musiciens sont désappointés à l'écoute des bandes. "Il y avait bien quelques fulgurances - avec Phil et John travaillant ensemble, il ne pouvait en être autrement, racontera Keltner. Mais la plupart du temps, la musique était un désastre." D'autant qu'à présent, les tensions entre Spector et sa Ronette par intérim sont palpables : "When in doubt... fuck it!", lance Lennon au producteur au détour d'une prise, avant d'avaler une grande rasade de la bouteille de Smirnoff posée à ses pieds.

Les sessions du projet *Oldies but Mouldies* ont déjà viré au désastre absolu quand Spector disparaît du jour au lendemain, en emportant les masters avec lui, paranoïa oblige. Il faudra quatre mois, 90 000 dollars d'avance et 3 % des royalties pour que le producteur consente à restituer les bandes, qui, au final, ne contiennent guère plus de quatre chansons exploitables.

Rentré à New York, Lennon commence à travailler sur *Walls and Bridges*, puis, sous la pression de Morris Levy, entre en studio avec Klaus Voormann, Jim Keltner, Jesse Ed Davies et quelques autres pour mettre en boîte - en cinq jours - les

meilleurs titres de *Rock'n'Roll* : "Rip It Up", "Stand by Me", "Ready Teddy", "Slippin' and Slidin'" et "Peggy Sue". De toutes les chansons répétées ("That'll Be the Day", "Thirty Days", etc.) ou enregistrées avec Spector ("Angel Baby", "Since My Baby Left Me"), seules quatre - "You Can't Catch Me", "Sweet Little Sixteen", "Bony Moronie" et "Just Because" - figureront au tracklisting de l'album qui finit par sortir en février 1975, sans grand retentissement d'ailleurs.

Entre-temps, Lennon a retrouvé le Dakota. Yoko (enceinte de Sean) et a annoncé qu'il se retirait du métier. *Rock'n'Roll* sonne alors comme un étrange testament, une façon de boucler la boucle, un rien décalé par rapport à son temps mais si agréable à écouter. Il prendra, bien sûr, une tout autre résonnance au soir d'un certain 10 décembre 1980, lorsque les télé diffuseront en boucle les vidéos de "Stand by Me" et de "Slippin' and Slidin'".

ALAIN GOUVRION ET MANUEL RABASSE

## Le gang des crooners : rétro, c'est trop ?

### Ringo Starr

La faute à Ringo, tout ça ? En tout cas, c'est lui qui lance la mode des albums de vieux standards avec *Sentimental Journey* en 1970



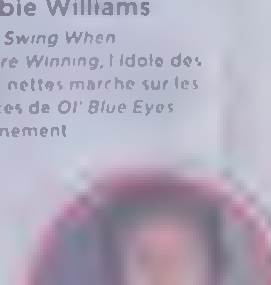
### Harry Nilsson

Pour *A Little Touch of Schmilsson in the Night* (1973), Nilsson débauche même l'arrangeur de Sinatra



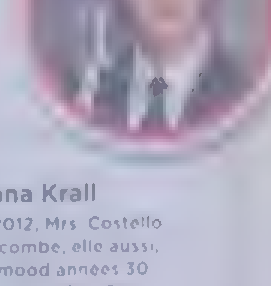
### Rod Stewart

Rod the Mod use et abuse du trip crooner avec les cinq volumes de son *Great American Songbook*. Mais gagne beaucoup d'argent



### Robbie Williams

Avec *Swing When You're Winning*, l'idole des mid nettes marche sur les traces de Ol' Blue Eyes Dignement



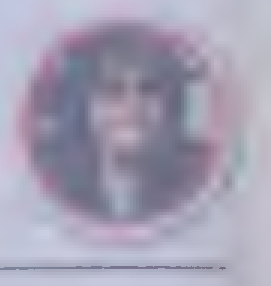
### Paul McCartney

L'ex-Beatle signe avec *Kisses on the Bottom* un bel hommage à la musique jazz de son enfance



### Diana Krall

En 2012, Mrs. Costello succombe, elle aussi, au mood années 30 avec *Glad Rag Dog*



### Jeff Lynne

Dans *Long Wave*, l'ex-ELO a regroupé les chansons qu'il écoutait à la radio, enfant, à Birmingham





## Peter Gabriel adepte de l'éclectisme musical

**E**N 2010, PETER GABRIEL LUI a encore eu une de ces idées bizarres dont il a le secret : enregistrer un album de reprises d'un certain nombre d'artistes contemporains qu'il admire... en misant sur le fait que ceux-ci lui retourneraient la faveur. Projet en deux parties, *Scratch My Back* voyait donc le Gab revisiter, avec pour mot d'ordre "ni guitare, ni batterie" et en mode symphonique s'il vous plaît, des chansons signées David Bowie ("Heroes"), Randy Newman ("I Think It's Going to Rain Today"), Paul Simon ("The Boy in the Bubble"), Talking Heads ("Listening Wind"), Lou Reed ("The Power of Heart"), Arcade Fire ("My Body Is a Cage") ou encore Radiohead - dont la reprise de "Street Spirit" allait déplaire à Thom Yorke... Trois ans plus tard (Gabriel a entre-temps revisité ses propres classiques sur l'album *New Blood*), le ben nommé *And I'll Scratch Yours* affichera quasiment complet au niveau des participants (à deux notables exceptions près) puisqu'on y retrouvera Arcade Fire (sur "Games Without Frontiers"), Elbow, Bon Iver, David Byrne, Regina Spektor, Randy Newman, Brian Eno (pour une relecture dite "futuriste" de "Mother of Violence"), Lou Reed (sur un "Solsbury Hill" revu et corrigé à sa sauce) et Paul Simon (pour une reprise logique de "Biko"). De leur côté, Feist et Joseph Arthur pallieront l'absence de Neil Young et de David Bowie, qui ont décliné l'invitation. Dans le sillage de la sortie de l'album le 25 septembre, Gabriel débarquera en Europe avec son groupe de 1987 pour une série de concerts - dont un Bercy le 15 octobre - célébrant le 25<sup>e</sup> anniversaire de la sortie de *So*.

BUNNY MONROE

# L'album perdu de Mick Jagger...

**L** BLUES, VOILÀ CE QUI AVAIT fait vibrer le tout jeune Mick Jagger, avant même qu'il ne rencontre son petit camarade Keith Richards à la gare de Dartford, un beau jour de 1962.

Longtemps, la musique des Stones n'avait pas été autre chose que ça : du blues, devoyé, transcendé, sublimé. Et, quelque trente ans après, la superstar Jagger semblait éprouver le besoin de s'y ressourcer. Rick Rubin, avec lequel il était en train d'enregistrer son troisième album solo à L.A., venait de lui faire découvrir un combo du coin qui jouait dans le plus pur style chicagoo. The Red Devils n'étaient rien d'autre que "le groupe du lundi" au King King Club, là où Rubin leur avait fait enregistrer leur premier album pour Def American Recordings. Little Walter, Sonny Boy Williamson, Howlin' Wolf, Willie Dixon, autant de fantômes qui hantaient le blues puisieux de ces diables rouges.

L'affaire prit évidemment une tout autre dimension, un soir d'avril 1992, quand Jagger rejoignit les Red Devils sur la scène du King King pour reprendre avec eux le "Who Do You Love" de Bo Diddley ainsi que la version Little Walter de "Blues With a Feeling". Un mois plus tard, les Red Devils se retrouvaient en studio à l'invitation de Jagger lui-même pour une session de treize heures, durant laquelle furent gravés autant de mémorables standards du genre, allant de "Talk to Me Baby" à "Mean Old World", en passant par "Shake 'Em on Down". De l'avis de tous les participants présents, Jagger n'avait jamais été aussi bon. Rubin était

certain de tenir là quelque chose d'unique : l'album qui aurait enfin assis la carrière solo dont rêvait Jagger depuis des années.

Et puis, la légende stonienne s'en mêla. Selon certains, ce sont les pontes de son nouveau label, Atlantic, qui rejetèrent ce disque résolument à contre-courant de ce qui se faisait à l'époque. D'autres prétendent que Jagger se contenta juste de retourner à son business habituel, terminant ce qui deviendrait l'album *Wandering Spirit* en compagnie de musiciens qui correspondaient plus à son standing, comme Lenny Kravitz ou le bassiste des Red Hot Chili Peppers, Flea. Le Red Devils, eux, retournèrent à l'anonymat et seul un titre de leur collaboration avec Jagger ("Checking Up on My Baby") devait émerger sur le *Very Best of Mick Jagger* publié



Mick Jagger, dans une nouvelle version de "You Gotta Move".

en 2007. Toutefois, en fouinant un peu, il est possible dénicher la version bootleg (par exemple, *The Famous Blues Session*) qui regroupe l'intégralité de cette session fantôme.

ALAIN GOUVRION



## REPRISES TATOUÉES POUR MARK LANEGAN

Dernier en date à succomber à la tradition de l'album de reprises, le ténébreux Lanegan revient avec un album composé de chansons de Nancy Sinatra ("You Only Live Twice"), Bobby Darin ("Mack the Knife"), Nick Cave ("Brompton Oratory"), John Cale ("I'm Not the Loving Kind") et même Hall & Oates ("She's Gone"). Lanegan dit avoir voulu faire ce disque, inspiré par la musique qu'écoutaient ses "parents et leurs amis", depuis longtemps. B M

Robert et Alison  
premier du  
le et  
rend  
une mandale



# Robert préfère Alison Krauss à Jimmy Page

**L**E PLUS FRAPPANT DANS CETTE rencontre improbable entre l'ancien chanteur de Led Zeppelin et la superstar du bluegrass Alison Krauss, ce sont ces harmonies vocales rarement atteintes, et l'extrême modernité d'un répertoire plus que cinquantenaire - dont l'interprétation est admirablement servie par une production hors-norme signée T-Bone Burnett. Quelques minutes d'écoute de *Raising Sand* suffisent à l'auditeur pour comprendre que Robert Plant a réussi à s'échapper de l'ombre du Zeppelin de manière plus définitive qu'avec toutes les formations rock auxquelles il a participé depuis la séparation de son groupe culte.

Ce duo unique donne à *Raising Sand* une profondeur rare, aux belles teintes d'américana bon ton, mais parfois sombre. Plus que tout, cet album sorti en 2007 est un patchwork

cousu main proposant un subtil mélange de country, de blues et de R'n'B : "C'est la musique que j'ai toujours aimée", s'exclamera Plant lors de la sortie du disque.

L'idée de *Raising Sand* découle directement de la passion qu'éprouve l'Anglais pour la musique américaine traditionnelle : quelques années auparavant, Plant cherchait déjà à convaincre Alison Krauss d'enregistrer un hommage à Leadbelly pour l'intronisation du bluesman au Rock'n'Roll Hall of Fame. En revanche, c'est la chanteuse violoniste qui a proposé le producteur T-Bone Burnett pour piloter le projet (l'homme qui avait signé, à l'époque, le carton de l'année avec la BO du film *O'Brother*, des frères Coen, à laquelle la chanteuse participait). Burnett qui, justement, s'est chargé de choisir le tracklisting en piochant ça et là dans le répertoire classique américain (Townes Van Zandt, Doc Watson, Dorothy LaBostrie - l'auteur du "Tutti

Frutti" de Little Richard, Sam Phillips Brothers - et de réunir l

Ainsi se sont musiciens haut Bellerose, le ce les guitari même. L tout a pedal steel Krauss violon de simplicité, n chanson

La tournée se de manière clai non ons diffèr savour us se prolong tuelles et de di mis de renouvel





Pour l'album *Pin Ups*,  
David Bowie mène  
la vie de (Donky)  
Château...

Z

re d  
p )  
- n  
de  
"Pin Ups,  
c'était  
vraiment  
pour  
donner

# Un second souffle...

Après *One Breath*, la troublante Londonienne sublime ses souffrances personnelles.

Par Sophie Rosemont - Photographie par Roger Deckker

**E**N RENCONTRANT ANNA CALVI POUR LA PREMIÈRE FOIS, IL Y A trois ans, on avait été saisi par son extrême timidité. D'autant plus quelle s'attachait bravement sur scène dans le rôle d'une femme sans peur et sans reproche, guitare électrique en bandoulière et chignon de maîtresse dominatrice. Aujourd'hui, l'Anglaise avoue se livrer un peu plus, surtout lorsqu'un visage lui est familier. Attablée dans le petit salon de son label, elle laisse planer de longs silences. Rien de gênant, cependant. Elle a juste le don s'économiser tout en affirmant sa différence dans le petit monde du rock. *"Le rock est plutôt dominé par les hommes, c'est un fait, constate-t-elle. Être une femme dans ce milieu peut encore surprendre !*

*non, ce n'est pas ce qui me permet de m'imposer."*

Le sourire qui accompagne ces paroles, lui, n'a pas changé : c'est encore celui d'une petite fille très sage. Et pourtant, avec *One Breath*, Anna confirme son caractère bien trempé et si son rock aux mélodies incandescentes à la Jeff Buckley met, cette fois, un peu plus de temps à s'imposer, c'est bien parce que son premier album avait constitué pour beaucoup une authentique révolution.

Enregistré en France dans les studios Black Box et produit au Texas par John Congleton (Joanna Newsom, The Roots, Bill Callahan), le disque est d'après son auteure, l'un

*des rares disques qui me permet de m'imposer."*

Lorsqu'on évoque la mélancolie amoureuse qui se dégage de *One Breath*, cette colère rentrée qui perce au détour d'un couplet ou d'une respiration, elle baisse les yeux, pudique. *"Dans mon premier disque, je racontais ma vie, sous*

**"En dire le moins possible, alors que le bavardage est censé être un défaut féminin, voilà ce qui me permet de m'imposer."**

*couvert de jolies histoires tristes. One Breath, lui, a davantage été un exutoire. Pour moi, c'est inhabituel. Atrange, voire effrayant, de me lâcher autant, même si personne ne pourra réaliser l'ampleur de ma confession."* Une confession aux allures de catharsis : juste après la tournée qui a suivi la sortie du premier album, la chanteuse a affronté une "période très difficile". On devine un chagrin d'amour, mais

elle ne semble pas vouloir en dire plus : *"Je n'ai connu que le chaos. La pire, c'est que j'aurais dû être si heureuse : mon disque fonctionnait bien, mon label me soutenait, mon public m'apportait de l'amour à chaque concert. Le problème, c'est que j'oubliais tout sur scène et en sortant de là, mes soucis me sautaient dessus. J'ai alors compris les artistes qui affirment que peindre une toile ou écrire une chanson les aide à remonter la pente. Si je me sens heureuse aujourd'hui, c'est que j'ai extorqué*

*ma souffrance du plus profond de moi-même et je m'en suis servie comme matériau pour ce disque. Le chat est devenu tigre..."*

Étonnamment, *One Breath* est moins soumis à la mélancolie pregnante dans ses premières chansons. Car Anna Calvi va mieux, affirme-t-elle avec son sourire de Joconde. Elle a su insuffler à son disque l'énergie retrouvée au fil d'un enregistrement aux allures de thérapie.

Elle est toujours sur le fil, entre rire et larmes, violence et douceur, sensuelle et froideur. En témoigne le choix du titre, *One Breath* : *"Ce souffle, c'est juste avant que les choses ne changent, juste le moment avant de perdre contrôle, que le monde ne bascule. Avant que le pire puisse arriver. Ma musique raconte une histoire, la mienne, mais les auditeurs ne sauront jamais exactement ce dont je parle. Je me sens protégée, et eux peuvent interpréter à leur guise mes morceaux."* Côté influences, elle reste discrète, sauf lorsqu'il s'agit d'opéra. *"Sur l'album, le morceau 'Tristan' s'inspire de Tristan et Isolde de Wagner. As-t-on trouvé mieux depuis pour raconter les passions ultimes ? L'amour impossible, jusqu'à la mort, me fascine. Si j'aime autant l'opéra, ce n'est pas pour y trouver ce que je ne trouve pas dans mon quotidien, mais au contraire parce que nos existences peuvent être bien plus romanesques qu'il n'y paraît."*

Sa vie, elle la mène dans son "cocon", à Londres, qu'elle ne quitte que pour ses tournées ou pour des vacances en Italie, pays d'origine de son père. Rien n'a changé depuis le succès du premier album. Dans son appartement, elle lit, regarde *My Own Private Idaho* de Gus Van Sant en boucle et se distrait avec la série américaine *The Good Wife*. On lui fait remarquer la notion de déguisement présente dans ces deux fictions. Un silence, puis elle approuve : *"J'aime les artistes qui changent d'apparence. J'aurais adoré être David Bowie ! Sex différents, personnalités me fascinent car on a réellement l'impression qu'il n'est plus le même. Alors que moi, même si je change de coiffure, je reste la même !"* Tentera-t-elle la transformation pour le troisième disque ? Rien n'est certain, même si elle y pense déjà. *"Je n'avance que de cette manière : par étapes. Après avoir atteint un objectif, j'en fixe un autre. Je n'ai jamais rué dans les brancards, je suis trop cérébrale pour cela... Ce que j'ai de violent et de spontané, je le place uniquement dans ma musique."*

chant plus personnel par ailleurs. Elle rougit un peu, mais sourit d'un air content. *"C'est amusant que ceux du rock, cela parait aujourd'hui, ne me voient vraiment ni chanteuse ET guitariste. Pendant longtemps, j'ai cru que je devais choisir. J'aimais*





L'INTERVIEW

# KURT COBAIN

## « J'AVAIS UN PROBLÈME »

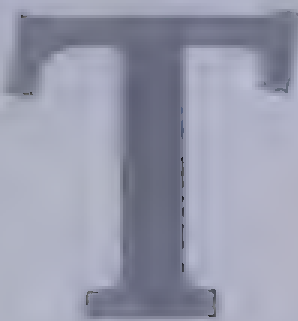
À l'occasion de la réédition augmentée de l'album *In Utero*, Rolling Stone exhume le roman à l'effigie d'Edgar Poe écrit en accord par Kurt Cobain à notre magazine, publiée moins de trois mois avant son suicide.

**Le 11 septembre 1992, j'ai écrit à Ed Stelmach et j'ai fait froid dans le dos.**

DAVID FRICKE

FRANK MICELOTTA





ORSE NU, LES CHEVEUX MAL PEIGNÉS, KURT Cobain s'arrête sur l'escalier qui mène à la loge de Nirvana à l'Aragon Ballroom de Chicago, m'offre une gorgée de son thé d'après-concert, et annonce d'une voix glaciale : *"Je suis vraiment content que tu aies pu venir assister au concert le plus pourri de la tournée."* Il a raison. Le concert de ce soir, une semaine seulement

après le début de la première tournée américaine du groupe en deux ans, était vraiment nul. L'acoustique cavernueuse de la salle a transformé même des titres corrosifs comme "Breed" et "Territorial Pissings" en bouillie, et Cobain a eu des problèmes de moniteurs toute la soirée. Il y a eu quelques moments

sublimes, lorsque le rugissement de Cobain a retenti pour porter le refrain explosif de "Heart-Shaped Box", ou lorsque le guitariste Pat Smear (ex-Germs), invité sur la tournée, a asséné un "Sliver" torride sur son instrument. Mais il n'y a pas eu de "Smells Like Teen Spirit", et quand la salle s'est rallumée, le groupe s'est fait huer.

Selon le mythe, forge par la presse, qui décrit le chanteur de 26 ans comme un râleur schizophrène complètement barré, Cobain aurait du vivre l'ingénieur du son et annuler notre interview avant de partir boudier à son hôtel. Au lieu de ça, le voilà en coulisses, à s'occuper de sa fille Frances Bean, âgée d'un an, une jolie petite fille blonde au sourire craquant. Plus tard, à l'hôtel, arme d'un paquet de cigarettes et de deux bouteilles d'eau minérale, Cobain essaye de m'expliquer que le succès, ça n'est pas si horrible que ça, qu'il a une vie plutôt agréable, et que ça s'améliore de jour en jour.

*"Tout est allé si vite, commente-t-il d'une voix endormie un peu rauque au sujet du succès de Nevermind. Je ne savais pas comment gérer. S'il existait un cours accéléré pour devenir rockstar, j'aurais aimé le suivre. Ça m'aide sans doute un peu. Dans certains magazines, je vois encore des articles qui me décrivent comme un râleur névrosé qui déteste tout, qui déteste être une rockstar, qui déteste sa vie. Pourtant, je n'ai jamais été aussi heureux."*

L'année passée a cependant été longue pour Cobain. L'enregistrement d'*In Utero*, album si attendu après le succès de *Nevermind*, a été houleux, en particulier à cause d'un désaccord entre le groupe, son label et le producteur Steve Albini au sujet du potentiel commercial du disque. Le mariage de Cobain avec la chanteuse punk Courtney Love, du groupe Hole (le couple est marié depuis le 11er 1992), a de nouveau fait les gros titres après l'arrestation de Cobain pour violences conjugales en juin dernier. La police a trouvé des armes à feu au domicile du couple, mais elles n'étaient pas chargées. L'an passé, Cobain a aussi arrêté l'heroina, qu'il avait utilisée pour calmer des maux d'estomac chroniques. Aujourd'hui, grâce à un régime plus équilibré, il va mieux.

En réalité, les problèmes de santé sont plus profonds. Né à Aberdeen, dans l'état de Washington, Cobain est (comme le bassiste

Krist Novoselic et le batteur Dave Grohl) le fruit d'un foyer dysfonctionnel, fils d'un mécanicien et d'une secrétaire divorcée quand il avait 8 ans. Cobain a d'abord été attiré par les arts graphiques. Mais après le bac, il a choisi de tout plaquer pour travailler comme roadie pour le groupe punk local The Melvins, et se concentrer sur l'écriture de chansons.

Pendant longtemps, même après le succès du groupe lancé par Sub Pop et devenu divinite grunge, Cobain a eu du mal à décider si son talent était un don du ciel ou une malédiction. Aujourd'hui, il sait que c'est un peu des deux.

*"La pression est vraiment retombée au cours de l'année et demie qui vient de s'écouler, avoue Cobain avec soulagement. On a sorti ce disque, j'ai ma famille, ma fille. Je dois rencontrer William Burroughs pour enregistrer un disque avec lui... Et puis il y a toutes ces petites choses qui ne seraient jamais arrivées sans le groupe. Je suis de plus en plus optimiste au fur et à mesure que les mois passent. J'espère juste ne pas devenir heureux au point que ça me*

*J'aime toujours jouer "Teen Spirit", mais je trouve ça embarrassant.*

*Comment ça ? Est-ce la popularité de ce titre qui te dérange ?*

Oui. Tout le monde s'est focalisé sur cette chanson. Si les gens y sont si sensibles, c'est qu'ils l'ont vue sur MTV un million de fois. Mais je crois que j'ai écrit d'autres chansons aussi bonnes, voire meilleures, comme "Drain You". J'adore les paroles, et je ne me lasse pas de la jouer. Peut-être que si elle marchait autant que "Teen Spirit", je ne l'aimerais pas autant. Jouer "Teen Spirit", surtout un mauvais soir comme ce soir, est insurmontable. J'ai envie de balancer ma guitare et de me casser. Je ne peux pas faire semblant.

*Mais ça a dû être agréable de l'écrire...*

Ça faisait trois mois qu'on répétait. On attendait de signer avec DGC, et Dave (Grohl) et moi, on vivait à Tacoma. On allait en ville tous les soirs pour répéter, et j'essayais d'écrire la chanson pop ultime. En fait, j'essayais de copier les Pixies. (Il sourit.) La première fois que je les ai entendus, ça m'a tellement parlé que je me suis dit que je devrais être dans ce groupe, ou au moins un groupe de reprises des Pixies. On a utilisé leur sens de la dynamique, la douceur et le calme, puis le bruit et la violence. Le riff de "Teen Spirit" est un tel cliché... Quand j'ai trouvé la ligne de guitare, Krist m'a regardé et m'a dit : "C'est ridicule." Je l'ai fait jouer au groupe pendant une heure et demie.

*D'où vient la phrase : "Here we are now, entertain us" ?*

De quelque chose que je disais pour briser la glace à chaque fois que j'arrivais à une fête. La plupart du temps, tu es avec des gens dans une pièce et tu l'ennuies à mourir. Alors c'est : "Allez-y, amusez-vous. C'est vous qui nous avez invités."

*C'est votre première tournée américaine depuis l'automne 1991, juste avant*

**"Tout est allé si vite, commente Cobain d'une voix endormie, un peu rauque, au sujet du succès de Nevermind. S'IL EXISTAIT UN COURS ACCÉLÉRÉ POUR DEVENIR ROCKSTAR, J'AURAIS AIMÉ LE SUIVRE."**

*rende amoureux. Je pense que je serais toujours suffisamment névrosé pour faire des trucs beaux."*

*Le concert s'est relativement mal passé ce soir, et en plus, vous n'avez pas joué "Smells Like Teen Spirit". Pourquoi ?*

Ç'aurait été la cerise sur le gâteau. (Il a un sourire amer.) Tout aurait été deux fois pire. Je ne me souviens même pas du solo de guitare sur "Teen Spirit". Ça ne me prendrait que cinq minutes de me poser et de l'apprendre, mais ça ne m'intéresse plus. C'est peut-être parce que je suis paresseux, je ne sais pas...

*l'exclusion de Nevermind. Pourquoi être restés si longtemps loin de la scène ?*

J'avais besoin de temps pour faire le point. Le succès a été un énorme choc pour moi, et j'avais l'impression que nous n'avions pas vraiment besoin de partir en tournée, parce que je gagnais plein d'argent. Des millions de dollars. Dix millions de disques vendus, ça me paraissait beaucoup d'argent. Alors je me suis dit que j'allais en profiter. Je ne veux pas m'en servir d'excuse, mais mon problème d'estomac a été l'un des principaux freins à notre retour sur scène. Quand on a des douleurs chroniques depuis cinq ans, à la fin, ça rend fou. J'étais devenu complètement dingue.



**Comment l'écriture t'a-t-elle permis de canaliser cette douleur ?**

C'est sûr qu'il m'effrayait. Je n'ai jamais eu un problème, sa musique s'en fait en général l'écho et ça aide. C'est bon. Ça m'a peut-être un peu aidé. Mais je donnerais tout pour être en bonne santé. Aujourd'hui, je n'ai plus de problème d'estomac. Ça nous a permis de repartir sur la route. Mais j'avais peur de perdre ma créativité si je n'avais plus mal. Qui sait... Je n'ai plus aucune chanson en stock pour le moment. A chaque album précédent, il nous restait deux ou trois titres enregistrés pendant les sessions. En général, ils étaient plutôt bons, et on se disait qu'on pourrait toujours s'en servir. Ce nouvel album est intéressant parce qu'il ne me reste rien en stock. Je recommence de zéro pour la première fois. Je n'ai aucune idée de ce que nous allons faire ensuite.

**Un des titres que vous avez supprimé d'*In Utero* à la dernière minute s'intitule "I Hate Myself and I Want To Die".**

**Tu pensais vraiment ce que dit le titre ?**

Autant que le permet une blague. C'est un peu pour ça que nous avons décidé de ne pas l'inclure. Nous savions que les gens ne comprendraient pas, qu'ils prendraient ça trop au

#### **SERVE THE SERVANTS**

Nirvana en novembre 1993 lors de la tournée

violente. Me paraît étrange et même spécial. C'est comme ça que ça se passe.

gens me considèrent comme un schizo râleur complètement dingue, qui ne pense qu'à se suicider. Je trouvais que c'était un titre marquant. Pendant longtemps, j'ai voulu que ça soit le titre de l'album.

**As-tu déjà été désespéré ou as-tu déjà eu mal au point de vouloir te suicider ?**

Durant les cinq ans où j'ai eu mon souci d'estomac, oui, j'y ai pensé. Je voulais me tuer tous les jours. J'ai failli le faire plusieurs fois. Je suis désolé d'être si direct. C'était au point où en je m'allongeais sur le sol et je vomissais de l'air parce que je ne pouvais même pas garder de l'eau. Et il fallait être sur scène quinze minutes après. Je chantais en toussant du sang. Ça n'est pas une vie. J'adore jouer de la musique, mais il y avait quelque chose qui n'allait pas. Alors j'ai décidé de me soigner moi-même.

**Quel genre de lettres vos fans vous envoient-ils aujourd'hui ?**

(Longue pause.) Avant, je lisais le courrier des fans, je m'impliquais vraiment. Mais j'ai

été si occupé avec ce disque, le clip et la tournée, que je n'ai pas pris la peine

très coupable. Je n'ai même pas l'impression

choses que nous devions faire pour toute la mauvaise presse, pour montrer un visage plus réaliste du groupe.

C'est très difficile de retrouver obligé de faire les choses que les autres rockstars. C'est à dire voir répondre à son courrier, ne pas tenir au courant de ce qui se fait et je suis souvent en forme. Je ne m'est plus familiarisé.

Je suis conscient de ma chance quand aller voir un concert. La dernière fois, on ne savait pas où aller. On a une locale pour leur demander ce qu'il y a de mieux. Et ils ne savent pas hasard du tout. Seattle, les Treepeople, trois mois supercool en groupes. On a passé la nuit avec moi.

room service. J'en ai sans doute fait un peu trop. Mais c'était super de voir que je pouvais encore faire ça, que je pouvais encore me faire des amis. Je ne pensais pas que ça serait possible. Il y a quelques années, on jouait dans un club à Detroit devant dix personnes. Il y avait un bar à côté. Axl Rose a débarqué avec dix ou quinze gardes du corps. C'était du délire, tous les fans qui se prosternaient à ses pieds. Si j'étais arrivé seul, personne n'en aurait fait un plat. Mais il avait envie de ça. Tu le fais remarquer pour attirer l'attention.

*Que penses-tu de Pearl Jam aujourd'hui ?*

*« Ils ont un qu'eddie Vedder »*

*« Ils ont la couverture »*

*« Ils jouent Time ensemble »*

Je ne tiens pas à parler de ça. Une des choses que j'ai apprises, c'est que ça ne me vaut rien de dire du mal des gens. C'est trop facile, parce que la querelle entre Pearl Jam et Nirvana durait depuis longtemps, et qu'on avait presque réussi à s'entendre.

*« Quel est le sujet de la querelle avec Vedder ? »*

*« Ils n'aimaient pas les très chins »*

Mais il n'y en a jamais eu. J'ai dit du mal d'eux parce que je n'aimais pas leur groupe. À l'époque, je n'avais jamais rencontré Eddie. C'était de ma faute, j'aurais dû dire du mal de leur maison de disques, pas d'eux. On en a fait un produit marketing contre leur volonté, sans qu'ils réalisent qu'on les poussait à surfer sur la vague grunge.

*« Vous ne vous sentez pas des points »*

*« Vous n'avez eu ? Ils ont subi la même »*

*« pression que vous à la sortie de l'album »*

*« qui a suivi leur succès »*

Bien sûr. Sauf que je suis certain qu'ils ne se sont pas donné autant de mal que nous pour surprendre leur public avec leur album. C'est un groupe rock pépère, que tout le monde aime. (Il rit.) Mince, j'avais de meilleures citations que ça en tête.

Ça m'énervait de savoir que nous travaillions superdur pour faire tout un album de chansons aussi bonnes que possible. Je vais flatter mon ego en disant que nous sommes meilleurs que beaucoup. J'ai réalisé qu'il suffit de quelques chansons accrocheuses sur un album, et que ça ne fait rien si le reste est merdique. Si j'étais intelligent, j'aurais gardé la plupart des chansons de qui n'ont pas été utilisées à l'époque de *Nevermind*, et je les aurais refourguées au fur et à mesure des quinze années suivantes. Mais je ne peux pas faire ça. Tous les albums que j'aime sont des disques qui ne contiennent que des grandes chansons. *Rock* d'Aerosmith, *Never Mind* des Bollocks des Sex Pistols, *Led Zeppelin II*, *Buck in Black* d'AC/DC.



*Tu es aussi un grand fan des Beatles*

Oui ! John Lennon était mon Beatle préféré, sans aucun doute. Je ne sais pas qui a écrit quoi dans leurs chansons, mais Paul McCartney m'embarrasse. Lennon était clairement barré. (Rire.) Ça, je pouvais m'y reconnaître. Et, si j'en crois les livres que j'ai lus, il y a de quoi avoir de l'empathie pour lui. Être enfermé dans cet appartement... Même s'il aimait passionnément de Yoko et son fils, sa vie était une prison. Ça n'est pas juste. C'est le problème principal que j'ai eu avec la célébrité : la manière dont les gens traitent les stars. Ça doit vraiment changer.

*In Utero est sans doute l'album le plus attendu et le plus discuté de l'année 1993.*

*Vous n'avez pas trouvé que tout ça semblait un peu avec le tapage médiatique orchestré par Steve Albini autour de l'album ? Après tout, ce n'est qu'un disque.*

Bien sûr. Mais j'ai l'habitude. (Rire.) Quand on enregistre un disque, on n'a pas ce souci. On l'a fait très vite. Les principaux titres ont été faits en une semaine. Et j'ai fait 80 % des voix en une journée, en environ sept heures. J'étais lancé. C'était une bonne journée.

*Mais alors, quel était le problème ?*

Ce n'était pas les chansons. C'était la production. On n'y arrivait pas. Ça nous a pris très très longtemps avant de trouver ce qui n'allait pas. On ne comprenait pas pourquoi on ne ressentait pas la même énergie qu'avec *Nevermind*. On en a finalement conclu que la voix n'était pas assez forte, et que la basse était inaudible. On n'entendait aucune des notes jouées par



Krist. Je pense qu'il y a quelques chansons sur *In Utero* qui auraient pu être nettoyées d'avantage. Surtout "Pennyroyal Tea". Ce titre n'a pas été enregistré correctement. Ça aurait dû être fait comme pour *Nevermind*, car je sais que cette chanson est un tube potentiel. On se demande si on ne va pas la réenregistrer ou la remixer. Ce disque me perturbe, parce que je ne comprends pas où nous avons fait des faux pas, mais en même temps, je n'ai jamais été aussi satisfait de notre travail.

*Parlons de ton écriture. Tes meilleures chansons, "Teen Spirit", "Come as You Are", "Rape Me", "Pennyroyal Tea", commencent toutes par un couplet dit d'une voix basse, introspective. Puis le refrain arrive plein pot pour mieux t'assommer. Qu'est-ce que tu écris d'abord, le couplet ou le refrain tueur ?*

(Longue pause, puis il sourit.) Je ne sais pas du tout. Je crois que je commence avec le couplet, puis je continue avec le refrain. J'en ai ras le bol de cette formule. Car c'en est bien une. On ne peut pas en faire grand-chose. On la maîtrise, et on en a tous marre. C'est un style dynamique. Mais on pourrait faire bien plus. Krist, Dave et moi travaillons sur cette formule (commencer calmement avant de s'énerver) depuis si longtemps que nous n'en pouvons plus. Je me dis : "OK, j'ai un riff. Je vais le jouer doucement, sans distorsion, pendant

**"Durant les cinq ans où j'ai eu mon souci d'estomac, oui, j'ai pensé à me suicider. JE VOULAIS ME TUER TOUS LES JOURS. J'AI FAILLU LE FAIRE PLUSIEURS FOIS."**





### Tourette's

Kurt Cobain, Courtney Love et leur fille Frances aux MTV Video Awards en novembre 1993 (1). Cobain sur le plateau du MTV Unplugged (2). Toujours aux MTV Video Awards avec Dave Grohl, RuPaul et Krist Novoselic (3). Cobain live en Italie pour l'un de ses tout derniers concerts (4). Un trio devenu mythe malgré un parcours météorique (5).



que je chante le couplet. Ensuite, allumons la pédale d'effet et frappons plus fort sur la batterie." Je veux apprendre à me balader entre tout ça, à devenir psychédélique, en quelque sorte, mais avec une structure plus rigide. C'est très difficile, et je ne sais pas si nous en sommes capables en tant que musiciens.

Des chansons comme "Dumb" et "All Apologies" laissent penser que vous cherchez un moyen de toucher le public sans avoir recours à de gros effets de guitare...

Tout à fait. J'aimerais que nous ayons écrit davantage de chansons comme ça. Même de

mettre "About a Girl" sur *Bleach* représentait un risque. J'étais à fond dans la pop, j'adorais R.E.M. et des tas de vieux trucs des années 60. Mais la pression était très forte au sein de la scène underground. Inclure une chanson pop à la R.E.M. sur un disque grunge, c'était risqué. Nous n'avons pas réussi à montrer le côté plus léger, plus dynamique, de notre groupe. Ce que les jeunes veulent entendre, c'est la grosse guitare. On aime jouer ça, mais je ne sais pas si je pourrai encore très longtemps hurler comme ça tous les soirs, pendant toute une tournée. Parfois, je regrette de ne pas avoir suivi la voie de Bob Dylan, en chantant des chansons où ma voix ne me lâcherait pas tous les soirs, où je pourrais faire carrière si j'en avais envie

coup entier

ces dernier  
comprendre le mess  
faire passer, j'ai de  
vais-je aller pour m  
n'est pas une belle  
fait violer, qui es  
dit : "Ti  
seras pu... e crois en n  
enfoiré finira par être puni

controverse avec cette  
On n'a pas décidé de la sor  
parents et l  
trer tout le n  
... a une tem

Faime le

On

R: Quand on va  
tir. Ce n'est pas m  
ler dans ce co... l.  
au-dessus de l.  
done il n'y a au  
Et il n'y a personne a u

*Sans vouloir insister, tu ne trouves pas que c'est dangereux de garder ces armes à feu à la maison, surtout maintenant que tu as ta fille Frances ?*

Non, C'est pour nous protéger. Je n'ai pas de garde du corps. Il y a des gens bien moins célèbres que moi ou Courtney qui ont été harcelés ou assassinés. Ça pourrait aussi être un cambrioleur. Nous avons un système de sécurité. J'ai une arme chargée, mais je la garde à l'abri, dans un placard très haut que Frances ne peut pas atteindre. Et j'ai un M16 avec lequel j'aime tirer. C'est le seul sport que j'aime. Je ne suis pas un obsédé, et je ne cautionne pas non plus les armes. Je n'ai pas d'opinion sur le sujet.

*Et Courtney, que pense-t-elle du fait que tu gardes des armes à feu chez vous ?*

Elle n'était pas là quand je les ai apportées. Comprends-moi, je ne suis pas très costaud. Je ne serais pas capable d'arrêter un intrus qui aurait une arme à feu ou un couteau. Mais je ne vais pas rester à regarder ma famille se faire massacrer ou violer devant moi. Je ne réfléchirais pas deux fois avant d'exploser la tête de quelqu'un si ça arrivait. Je possède ces armes pour nous protéger, et parfois, c'est amusant d'aller tirer. (Pause.) Sur des cibles. Soyons clairs. (Rire.)

*En général, les gens pensent que quelqu'un qui a vendu quelques millions de disques est sur un grand pied.*

*Tu es très riche ? Te sens-tu riche ? Selon la rumeur, tu aurais voulu acheter une maison et y installer un studio, mais ton comptable aurait déclaré que tu n'en avais pas les moyens...*

Je ne les ai pas. Il n'y a pas longtemps, j'ai reçu un chèque assez conséquent de droits d'auteur pour *Nevermind*. Mais c'est bizarre. Quand on vendait beaucoup de disques à la sortie de *Nevermind*, je me suis dit que j'allais recevoir 10 ou 15 millions de dollars. Mais pas du tout. On ne vit pas sur un grand pied. Je mange toujours des nouilles, parce que j'aime ça et que j'ai l'habitude. Nous ne sommes pas des gens extravagants. Je ne reproche à personne de croire que quelqu'un qui vend 10 millions de disques est millionnaire. Mais ce n'est pas le cas. J'ai dépensé un million de dollars l'an passé, je ne sais même pas comment. Vraiment, j'ai acheté une maison à 400 000 dollars. J'ai payé 300 000 dollars d'impôts. J'ai prêté un peu d'argent à ma mère. J'ai acheté une voiture. C'est à peu près tout. L'une des raisons pour lesquelles nous ne sommes pas partis en tournée au moment du succès de *Nevermind* aux États-Unis, c'est que je me suis dit : "Putain, pourquoi devrait-on tourner ? J'ai des douleurs chroniques d'estomac, je risque de mourir en tournée, je vends beaucoup de disques, je peux vivre le restant de mes jours avec un million de dollars." Mais ça ne sert à rien d'essayer d'expliquer ça à un pauvre de 15 ans. Moi, je ne l'aurais jamais cru.

*L'inquiète-tu de l'impact que ton travail, ton mode de vie et ta relation difficile avec la célébrité ont eue sur ta fille Frances ?*

Elle avait l'air ravie de traîner dans la

loge ce soir, mais c'est un monde un peu étrange qui l'attend...

Ça m'inquiète beaucoup. Elle semble attirée par presque tout le monde. Elle aime tout le monde. Et ça me rend triste de la savoir toujours ballottée à droite et à gauche. Nous avons deux nounous, une à plein temps et une femme plus âgée qui s'occupe d'elle le week-end. Mais quand on l'emmène sur la route, elle est tout le temps avec des gens, et elle ne va pas beaucoup au parc. On essaye de faire de notre mieux, on l'emmène à des activités à la crèche. Mais elle vit dans un univers très différent.

*Dans "Serve the Servants", tu chantes :*

*"J'ai essayé d'avoir un père/mais à la place, j'ai eu un papa". En tant que père, as-tu peur de faire les mêmes erreurs qui ont peut-être été faites quand tu étais petit ?*

**"Nous sommes usés. Nous en sommes au point où tout devient répétitif. NOUS N'AVONS PLUS DE BUT À ATTEINDRE. PLUS RIEN QUI NOUS FASSE AVANCER."**

Pas du tout. Je n'ai rien à voir avec mon père. Je sais que je suis plus affectueux que mon père ne l'était. Même si Courtney et moi divorçons, je ne permettrais jamais que nous nous retrouvions dans une situation tendue devant Frances. Ça peut dégligner un gosse, mais si ces choses arrivent, c'est que les parents ne sont pas très malins. Je ne pense pas que Courtney et moi soyons si tordus. Nous avons manqué d'amour toute notre vie, et nous en avons tellement besoin que s'il y a bien une chose que nous souhaitons, c'est d'en donner autant que possible à Frances, et de toujours la soutenir. Ça, je suis sûr qu'on saura le faire.

*Quelles sont tes relations avec Nirvana depuis un an ?*

Quand je prenais de la drogue, plutôt mauvaises. Aucune communication. Krist et Dave ne comprenaient pas mon addiction. Ils n'ont jamais pris de drogue. Ils pensaient la même chose de l'héroïne que moi avant d'en prendre. C'était triste, on ne se parlait pas très souvent. Je ne peux pas leur en vouloir. Mais rien n'est jamais aussi noir qu'il y paraît. Depuis que je suis clean, les choses sont revenues à la normale. Sauf avec Dave. Il m'inquiète, parce qu'il a toujours l'impression qu'il peut être remplacé à tout moment. Je ne suis pas du genre à faire des compliments, surtout en répétition. Dave a besoin d'être rassuré. Je fais de mon mieux.

*C'est toi qui prends toutes les décisions ?*

Oui. Je leur demande leur opinion, mais c'est moi qui tranche. Ça me fait bizarre de dire ça. Mais nous ne nous sommes jamais disputés, Dave, Krist et moi.

*Aucun sujet n'a jamais été la cause d'aucune discussion agitée ?*

Si, les droits d'auteur. Les paroles me reviennent, et j'ai aussi 75 % de la musique. Ils ont le reste. Je trouve ça équitable. Mais je prenais de la drogue quand le sujet a été abordé. Ils ont cru que j'allais demander plus. Ils ont eu peur que je pète un plomb et que je les sairie. Mais même là, on ne s'est pas engueulés. Et on a partagé tout le reste équitablement.

*Tu envisages qu'un jour Nirvana puisse ne plus exister ? Tu tenterais de te lancer en solo ?*

Je ne crois pas que je puisse jamais faire un truc en solo, le Kurt Cobain Project. Mais j'aimerais travailler avec des gens qui sont aux antipodes de ce que je fais aujourd'hui.

*Ça ne laisse rien présager de bon pour l'avenir de Nirvana ou du genre de musique que vous faites ensemble...*

C'est ce que j'essaye d'expliquer depuis le début de cette interview. Nous sommes usés. Nous en sommes au point où tout devient répétitif. Nous n'avons plus de but à atteindre, plus rien qui nous fasse avancer. Le moment où nous avons été le plus heureux, c'est quand nous sommes partis en tournée à la sortie de *Nevermind* et que nous avons joué dans des petites salles. C'était toujours complet, le disque cartonnait, et on sentait une énergie incroyable dans l'air. C'était un moment vraiment unique.

Ça me fait mal de dire ça, mais je ne crois pas que le groupe continue encore plus de deux albums, sauf si nous nous lançons à fond dans de nouvelles expérimentations. Soyons réalistes : à force de faire la même chose ensemble, on piétine. J'aimerais vraiment tenter des choses différentes, et je sais que c'est aussi le cas de Krist et de Dave. Mais je ne sais pas si nous sommes capables de faire ça ensemble. Je ne veux pas sortir un nouveau disque qui sonne exactement comme les trois précédents. Je sais que nous allons sortir au moins encore un album, et je sais à quoi il ressemblera : il sera éthéré, acoustique, comme le dernier R.E.M. Si je pouvais écrire une ou deux chansons aussi bonnes que les leurs... Je ne sais pas comment ils font. Ce sont les meilleurs. Ils ont su gérer le succès comme des chefs, et ils continuent à faire de la super musique. C'est ce que j'aimerais que nous fassions. On nous a collé une étiquette. Le terme "grunge" est aussi fort que celui de "new wave". C'est impossible de s'en débarrasser. Bientôt, ça sera partie du passé. Il faut saisir sa chance et espérer qu'un public complètement différent vous accepte, ou que votre public grandisse avec vous.

*Et si les fans vous disent :*

*"Ça ne nous plaît pas, cassez-vous" ?*

Alors qu'ils aillent se faire foutre. (Rire.)

Article tiré de l'édition du 27 janvier 1994 de *Rolling Stone*.



THE  
STUDENT  
COUNCIL  
OF  
THE  
SCHOOL  
OF  
ARTS  
AND  
SCIENCES  
OF  
THE  
UNIVERSITY  
OF  
TORONTO



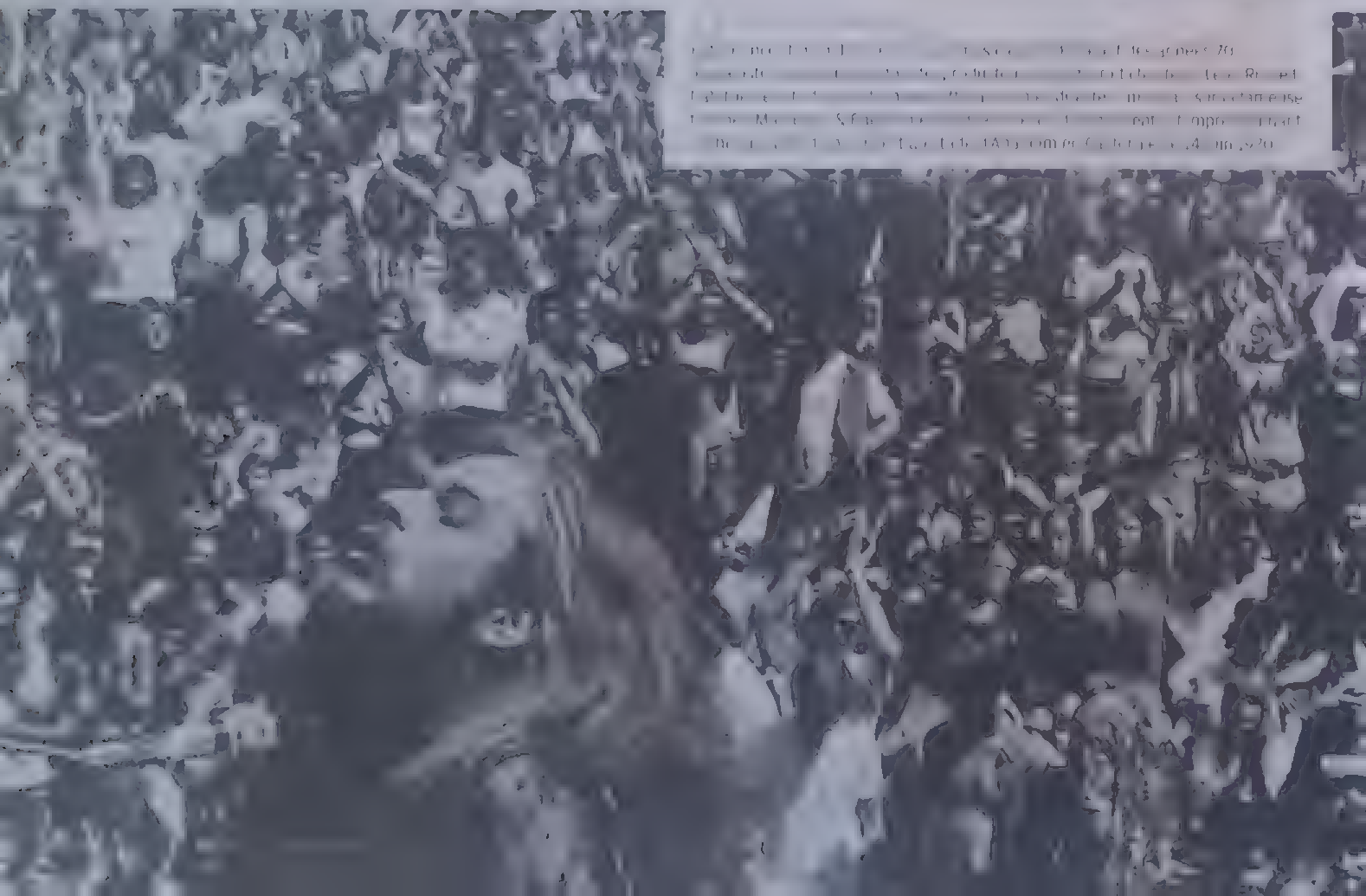


# PORTFOLIO

## Ed Caraeff, l'œil du rock

**D**ANS LE PETIT CLUB TRÈS FERMÉ DES PHOTOGRAPHES ayant œuvré au sein de l'aristocratie du rock, le nom d'Ed Caraeff n'est peut-être pas aussi connu que ceux de Jim Marshall, Henry Diltz, Annie Leibovitz, voire, en France, Claude Gheslain. Mais, pourvu qu'on aime encore prendre le temps d'éplucher les liners notes des pochettes de certains albums publiés dans les dernières années, on découvre vite que notre homme a côtoyé de près le gotha des musiciens de son temps. De Captain Beefheart et son Magic Band à Eric Clapton, en passant par quelques images rares de Jimi Hendrix, de Jim Morrison ou de Martin Denny, nombre de ses photographies sont ancrées dans la pop culture. Au milieu des années dix-sept, Caraeff aura également signé au moins une pochette culte : celle du *No Secrets* de Carly Simon, source de moult fantasmes chez les adolescents du début des années 70. Si sa biographie affirme que ses premiers feux d'armes remonteraient au festival de Monterey, en juin 1967, où il réalisa quelques images "frontales" du Voodoo Child, ce sont surtout ses photos elles-mêmes – quatre d'entre elles ont eu les honneurs de la couverture de *Rolling Stone* – qui nous racontent l'histoire du rock comme si nous, humbles fans, faisions un peu partie du club.

PAR ALAIN GOUVRION, LÉON DESPREZ ET BUNNY MONROE.



THE PHOTOGRAPH OF THE SEVEN-FOOT-TALL GIANT (TOP) WAS TAKEN BY THE NEWSPAPER PHOTOGRAPHER JOHN RICHARD LYNCH IN 1974. THE PHOTO OF THE 15-INCH-TALL STRAIGHT-LEGGED MALE (BOTTOM) WAS TAKEN BY THE PHOTOGRAPHER JOHN RICHARD LYNCH IN 1974. (TOP PHOTO: J. RICHARD LYNCH; BOTTOM PHOTO: J. RICHARD LYNCH)









The first time I saw the band was in  
 1965, when they were in the middle of  
 their first tour. I was in the audience  
 and I was sitting next to a friend who  
 told me that they were the best band  
 in the country. I was a little skeptical at  
 first, but when I saw them live, I was  
 convinced. They were a real talent.



The first time I saw the band was in  
 1965, when they were in the middle of  
 their first tour. I was in the audience  
 and I was sitting next to a friend who  
 told me that they were the best band  
 in the country. I was a little skeptical at  
 first, but when I saw them live, I was  
 convinced. They were a real talent.



2 janvier 1969. Le créateur de "Be-Bop-A-Lula" et de tant d'autres titres du rock'n'roll et du rockabilly pose devant une session pour son album *I'm Back and I'm Proud*. Come back avorté : pris dans une spirale d'addiction, il se suicide à l'âge de 27 ans.

On le sait : folk-rocker génial, Tim Buckley ne fut pas exactement un père exemplaire pour son fils Jeff qui finit par devenir plus célèbre que lui, tout en connaissant un destin tout aussi tragique. En cette année 1967, il semblait même lui préférer son vieux 33-tours des Shangri-Las, les immortelles interprètes du hit "The Leader of the Pack". Une photo prise à Malibu, dans la maison de Buckley.





... A moins que ce ne soit Jim, bien sûr : comment  
en 1970. Mr. McGuinn semble sérieusement cogiter  
y avoir une vie après les Byrds ?") cherchant à se  
à son ampli Fender et qu'il a l'air de s'amuser à  
Et pour cause : la guitare accrochée au mur



**THE ALKERS**  
 Les Alkers, groupe de rock, composé de Tim Felt, et de ses amis, prise  
 par Angus MacLennan, de la revue Rolling Stone. Le groupe est composé de six  
 membres, dont le chanteur principal, l'ancien nom (M. de la photo) est pris  
 par Angus MacLennan, de la revue Rolling Stone par Leon Russell et David Byrne.









*Historiquement, ce mirage de la terre promise, de l'éternelle jeunesse coïncide aussi avec la migration massive consécutive à la Grande Famine du XIX<sup>e</sup> siècle.*

Avant celle-ci, l'Irlande comptait neuf millions d'habitants. Après, il n'en restait que cinq millions : un million de gens sont morts de faim et trois millions ont émigré. Il faut imaginer des centaines de navires chargés de migrants à destination des États-Unis. Cette armada migratoire qui a impacté l'économie, mais aussi la vie des familles, a contribué à faire des États une patrie imaginaire pour de nombreux Irlandais. Des liens très forts se sont tissés, parfois nostalgiques, parfois sentimentaux, mais en tout cas indestructibles.

*L'idée du voyage "retour aux sources", de l'Amérique vers l'Irlande, est aussi très présente...*

Pendant longtemps, ces ponts ont été à sens unique. Aujourd'hui, il est nécessaire qu'ils aillent des deux côtés pour avoir une vue plus nuancée des États-Unis, qu'on a longtemps imaginés comme une sorte de Shangri-La. C'est beaucoup plus compliqué que ça.

*Vous pouvez aussi des ponts à travers le temps. Le lecteur saute d'époque en époque comme d'une nouvelle à une autre. 2012, 1919, 1845, 1998... Les années clé que vous choisissez se situent juste avant ou juste après les guerres. Pourquoi ?*

Le XX<sup>e</sup> siècle a atteint un point culminant dans la sauvagerie. Avec de grands progrès en même temps, dont l'un des plus notoires a été, pour les Irlandais, de réussir à faire la paix en 1998. Ça fait des années que je cherche à écrire sur la paix. C'est beaucoup plus facile de faire un roman de guerre, qui a ses objets, des balles, des armes, des cadavres étendus sur le sol. La paix, c'est beaucoup moins concret. Alors, comment la restituer ? Tout est venu avec Frederick Douglass (esclave métis évadé, écrivain et chantre de l'abolitionnisme, qui visita l'Irlande au XIX<sup>e</sup> siècle, ndlr), l'un des rares à avoir fait le voyage à contre-courant durant la Grande Famine. Puis est apparu George Mitchell (ambassadeur spécial du président des États-Unis ayant imposé la non-violence à toute négociation préalable, ndlr) qui a passé des mois en avion au-dessus de l'Atlantique afin de mener à bien les pourparlers de paix en Irlande du Nord. Et j'ai compris que ces deux grands hommes avaient en commun d'avoir sorti la Mort de la Machine. Tout comme les deux aviateurs, Alcock et Brown, juste après la Première Guerre mondiale, qui avaient remplacé les bombes par des réservoirs d'essence pour pouvoir traverser l'Atlantique.

*L'un de vos personnages parle du "grand puzzle des choses". Cela fait penser à la construction de votre roman tout entier. Cette idée de puzzle, à la fois spatial et temporel, était-elle volontaire ?*

La réponse courte à votre question, c'est que le passé est en expansion. Mes personnages sont liés les uns aux autres. Je n'arrêtais pas de me demander comment effectuer ces sauts dans le temps. Tous bougent ensemble. Nous faisons tous partie d'une belle et irréaliste tapisserie. Nous sommes très influencés par ce que d'autres ont réalisé avant. Pour moi, le passé est incroyablement plus intéressant que le futur.

*À un moment, vous écrivez que nos vies résonnent après nous. Que faut-il comprendre ?*

Que l'écho de nos vies demeure bien après notre mort. Alors tout ce que nous faisons a une sorte de résonance dans le futur. On pourrait donc penser que le personnage de Lily, qui quitte l'Irlande pour l'Amérique en 1845, est pour quelque chose dans le processus de paix qui aboutit en 1998. Je pense que nous influençons tous l'histoire de manière significative, souvent sans s'en rendre compte. Quand j'étais petit, dans les années 70, je suis allé à Londres pour voir mon grand-père pour la première (et la dernière) fois. Il était en train de mourir à l'hôpital. Après, mon père m'a emmené au Hard Rock Café manger un hamburger. C'était mon premier burger. La serveuse irlandaise m'a ébouriffé les cheveux en m'apportant une glace pour le dessert. Je n'ai jamais oublié ce geste. Encore aujourd'hui, quand je vais à Londres, je pense à cette femme. Elle doit être vieille et évidemment ne pas s'en souvenir. Mais pour moi, c'était un instant marquant. Comme quoi, même les moments infimes peuvent avoir une résonance.

*Quand on referme Transatlantic, on a le sentiment d'un roman simple, limpide, et en même temps, d'une intrigue complexe, inexorable. Comment construisez-vous votre plan - si vous en faites un ?*

J'aimerais pouvoir raconter qu'il y a quatre ans, quand j'ai commencé à écrire ce livre, je savais ce qui allait se passer. Mais ça s'est mis en place en dehors de moi. Et ça a commencé à faire sens. Il est évident que le cerveau fonctionne avec une forme de logique qui m'échappe. Je suis un animal mathématique qui doit dealer avec le langage.

*Justement, quelle est la part mathématique dans la construction littéraire ?*

J'ai tout dans ma tête. Je me fais des boîtes mentales avec les différentes époques de ma narration, et je cherche des liens entre elles.

Alors effectivement, écrire revient aussi à résoudre un problème mathématique complexe. Que faire avec ces personnages, quels rapports ont-ils les uns avec les autres ? Soudain, la solution apparaît, simple, évidente. Et on se demande pourquoi on n'y avait pas pensé plus tôt. Mais il faut bosser pour en arriver là. Tu imposes la structure a posteriori car sinon, tu t'interdis d'embrasser une part de mystère. On n'y pense pas pendant la phase de construction. On ne crée pas de cartes. Tout naît dans un endroit bizarre et mystérieux. Pour moi, il serait ennuyeux de savoir où va mon histoire. Je préfère de loin cette impression de découverte, comme dans un voyage en bateau, à l'aventure. Le plus difficile, c'est de s'éloigner des rivages pour atteindre l'eau profonde. On est ballotté, retourné, renvoyé sur le sable. Et il faut tout recommencer. Pour un jour atteindre un endroit fabuleux rempli de créatures étranges que tu n'avais jamais vues avant. Et découvrir une partie minuscule de l'âme humaine. Je crois que c'est ce que font les bons écrivains. Et qu'ils ne savent pas ce qu'ils vont découvrir.

*Les femmes servent de fil conducteur entre les époques et les personnages. Pourquoi les femmes ?*

Parce qu'elles sont belles, je les adore, et je pense que les femmes sont plus intéressantes que les hommes, plus sensibles à l'empathie, et qu'elles ont une garde-robe d'émotions plus fournie. Ce ne sont pas elles qui commettent les violences, mais elles en souffrent de toutes les manières possibles, et n'ont pas une chance de dire ce qu'elles devraient avoir le droit de dire. En plus, elles ont tendance à être plus en accord avec l'histoire. La bonne fiction devrait s'intéresser à elles et à tous les anonymes. C'est le boulot des poètes, des romanciers ou des journalistes de parler d'elles. Pour raconter leurs histoires qui, sinon, ne le seront pas.

*Vous ne ressentez pas avec les femmes un lien ancien et profond, plus personnel ?*

Je ne sais pas si j'ai envie de comprendre pourquoi j'aime écrire sur les femmes. Ni pourquoi, d'une certaine manière, j'aime devenir une femme dans ma tête. Mais il me semble que c'est l'espace mental où je me sens le plus à l'aise. Peut-être que ça a à voir avec ma sœur aînée. Elle a dix ans de plus que moi. Elle vit à Londres aujourd'hui, mais quand elle avait 16 ou 17 ans, elle me sortait, elle m'emmenait au pub, à Dublin. Je me souviens, il y avait un gros chien et je montais sur son dos. Et puis à 18 ans, elle a quitté la maison. Peut-être cette recherche continuelle d'une personne qui a pris soin de toi quand tu étais petit a-t-elle quelque chose à voir avec mon écriture. Et aussi le fait qu'en plus de partir, elle a émigré en Angleterre... Je me souviens, quand elle est revenue plus tard, elle avait pris l'accent anglais. Et ça ne m'avait pas plu. Alors je suis parti dans la direction opposée, en Amérique.

*Certains de vos personnages sont réels, d'autres totalement inventés. Comment se rencontrent-ils ?*

Ils se rencontrent si les personnages inventés semblent plus réels que les vraies personnes.

**"Quand Colin Powell s'est levé aux Nations unies pour montrer des photos en Irak et a affirmé que c'étaient des réservoirs d'armes chimiques, il a créé une fiction."**





#### ENTRE REALITÉ ET FICTION

Beaucoup de ce qui arrive dans le monde réel n'est pas seulement inventé, mais aussi mensonger. Tant de systèmes politiques sont basés sur des mensonges.

J'adore ce clash. Ces questions d'existence, d'honnêteté, de vérité, de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas, sont très importantes pour savoir qui nous sommes. Et on ne peut pas oublier que beaucoup de ce qui arrive dans le monde réel n'est pas seulement inventé, mais aussi mensonger. Spécialement ce qui nous vient d'en haut. Tellement de systèmes politiques et commerciaux sont basés sur des mensonges. Quand Colin Powell, en 2002, s'est levé aux Nations unies pour montrer des photos satellites en Irak et a affirmé que c'étaient des réservoirs d'armes chimiques, il a créé une fiction. À partir de faits, des photos de réservoirs, il a imposé un mensonge qui a conduit en guerre des centaines de milliers de jeunes Américains et Irakiens. Nous devons nous méfier de ce qui semble réel ou inventé. Le réel peut être inventé, mais la fiction n'est pas réelle pour autant. Et il faut être assez intelligent pour les dissocier.

*Comment faire un personnage d'une personne réelle ? George Mitchell, par exemple, qui est toujours vivant.*

La première fois que je l'ai approché, je lui ai raconté ce que je voulais écrire. Lui et sa femme avaient lu mon roman *Dans leur*, inspiré de la vie de Nouriev, et ils m'ont dit : "Tu peux y aller." Ils m'ont demandé quand je voulais venir les voir, et je leur ai dit que je ne voulais pas les rencontrer tout de suite, mais passer six mois à imaginer comment les choses avaient pu se passer. Et qu'après ils me disent ce qui était exact ou faux.

*Et le verdict de cette confrontation entre fiction et réalité ?*

Ça me faisait un peu peur, parce que j'avais déjà écrit sur des personnages historiques, mais, le plus souvent, ils étaient morts. Il s'est trouvé que le roman était plutôt conforme à ce qui s'est passé en 1998. Ça a aidé que ce soit une belle personne. Avec George Bush, ça aurait été

Il avait  
de très bon

qui s'appellent  
Mitchell ou el  
Bachir. J  
ce

morale pour sa  
à l'avance d  
un Mitchell au  
ne crois que non  
propos sup  
la paix et à la gra

La fait un cré  
travaillent la d  
question politiq

un moyen de la

effectivement m  
chaque fois qu

un "Dans leur  
bien. C'est la c  
train de repous  
gus à penser dan

les personnes

les femmes. C

important

cette lettre m

de me demand

et ce que j'allais f  
Si j'osais

disais trop j  
tension a été d  
jour ou la lett  
Tout le tem  
me trait

ça était, pour la  
vol entre l'Ar  
197 lettres. Cél  
avant d'autres, l  
terrifiant pour  
dedans. J

s'est  
rien à l  
contient de vien  
interactions. J  
C'est ma réson  
compte, ça n  
mais ce qu  
pas ouverte, ell  
toires du m

# ABONNEMENT - OFFRE SPECIALE

**1 AN**



**11 NUMÉROS  
DE ROLLING STONE**



**2 NUMÉROS  
HORS-SERIE**



**POUR 49 € SEULEMENT\***

**AU LIEU DE 78,45 € SOIT 37% DE REMISE  
ET 29,45 € ÉCONOMISÉS !**

**À REMPLIR**

GRUPE 1633 SAS - ADO PRESS - LIBRE REPONSE 31714 - 67409 ILLKIRCH CEDEX.

1633 10000 SAS - ADO PRESS - BP 50050 - 19 RUE DE L'INDUSTRIE - 67402 ILLKIRCH CEDEX - FRANCE

**OUI**

prochains Hors-Serie de Rolling Stone pour **49 €** au lieu de 78,45 € (\*prix de vente au numéro) **Pour les Dom-Tom**  
Union européenne • DOM : 55 € • Reste du monde • TOM : 65 €

le choisir mon mode de règlement à l'ordre de **ROLLING STONE** ☐ par Mandat-Compte (CCP La Source. N° 40.285 05 A 033)  
☐ par chèque bancaire ou postal ☐ par carte bancaire Visa ☐ par carte bancaire MasterCard  
N°                 Expire fin :     N° de contrôle

IMPORTANT : insérer dans les trois cases "N° de contrôle" les trois derniers chiffres du n° qui apparaît sur le bloc signature au verso de votre carte bancaire. Cette opération est indispensable

**ÉCRIRE EN MAJUSCULES**

☐ M. ☐ M. ☐ M<sup>me</sup> Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_  
Maison \_\_\_\_\_  
N° \_\_\_\_\_ ☐ ☐ Ville \_\_\_\_\_  
E-mail \_\_\_\_\_ Date

\* 78,45 € est le prix de vente au numéro des Hors-Series de Rolling Stone. \* Le prix de vente au numéro des numéros de Rolling Stone est de 7,00 €.  
\* Livraison gratuite en France métropolitaine. Hors-série hors contrat. Vous pouvez également vous procurer les Hors-Series de Rolling Stone au prix de la  
revue.  
**Offre valable jusqu'au 30 novembre 2013**

**Signature (obligatoire)**

## Dylan, miroir déformant...



**Bob Dylan**

*The Bootleg Series*

PAR DAVID FRICKE

COMPOSÉ DE 11  
premières  
mis de côté des  
rante ans  
des plus riel  
rents que Dylan  
l'un des plus im  
perli  
uner  
sont reme  
saluant à merv

(s'écroule) aussi pu qu'étrange. A la fin de ses dix premières années de carrière, devenue tourbillonnante qui le laisse épuisé et met en question son avenir, rien ne le démontre plus que le mantra d'ouverture de *Self Portrait*.

à sa place par un groupe d'anges country-gospel. *Il the tired horses on the sun. How'n I supposed to get any rid'n' done.*

"Tous ces chevaux épuisés sous le soleil. Comment suis-je censé les faire aller ?"

Suivi de la confirmation country-folk de *New Morning*, sorti à la fin des années 70, *Self Portrait* fait en réalité partie d'un long processus de remise en question. Et d'une renaissance à venir. Mouti titres d'*Another Self Portrait* proviennent de ces sessions, soulignant la pertinence du chemin choisi par Dylan alors que beaucoup pensaient qu'il ne savait plus où aller. Les œuvres de "New Morning" habitent les complets, tandis qu'un délicieux effet à la Stax révèle le refrain. La version overdub d'une histoire de fantômes tirée de *Self Portrait*, "Days of '49", offre plus de résonance à la voix hantée de Dylan.

Cette année-là, Dylan ne brille guère par son écriture, habituellement prolifique. En témoignent quelques inédits, comme l'absurde "Tattle O'Day", à ranger dans la case des plaisirs étranges. Mais sa musique, elle, est toujours vivante et épatante de moderne. La marche sous influence honky tonk d'"Alberta #3" aurait pu figurer sur son dernier album en date, *Tempest*. Le pouvoir thérapeutique de Dylan s'inspire de sources traditionnelles, tel "House Carpenter", mis en boîte pour la première fois en 1962. C'est en explorant plusieurs possibilités dans un seul et unique morceau qu'il continue à offrir le meilleur de lui-même. Ici, la différence entre ce qu'il fait et ce qu'il nous donne est tout simplement impressionnante.

La version deluxe du coffret propose un concert de Dylan et du Band sur l'île de Wight en 1969 : une vraie partie de plaisir (excepté durant les chansons de *Self Portrait* qui, si l'on oublie à quel point la voix actuelle de Dylan n'est plus la même, ne sonne pas si loin de nous). S'y trouve aussi une version remasterisée de *Self Portrait*, un bon instructif si vous ne connaissez pas l'album. Mais vous n'aurez pas besoin d'y revenir souvent. **D**

TRADUCTION SOPHIE ROSEMOYNT



## Point de non-retour?

Retour (de manivelle) en arrière mais pas trop pour l'ex-roi de l'indus-metal.

**Nine Inch Nails** *Hesitation Marks* Columbia/Sony Music ★★ ★ 1/2



IRENT REZNOR EST UN PETIT MALIN. UN PETIT malin un peu trop musclé, avec un cou de taureau qui rendrait jaloux n'importe quel haltérophile biélorusse (pardon à la Biélorussie). L'abus de stéroïdes et la levée de fonte accompagnant ce type de consommation ont fait du héraut gothique fragile et torturé des nineties une sorte d'armoire à glace, dont la sensibilité musicale est malgré tout restée intacte, mais dont la voix devenait rare ces dernières années.

Reznor est désormais un compositeur oscarisé (*The Social Network*), et la dernière production en date de Nine Inch Nails est un exercice de style instrumental. Voilà que le triste sire revient de la plus intelligente des manières. D'abord, en livrant une incroyable série de concerts à travers le monde - les festivaliers de Rock en Seine s'en souviennent. Ensuite, en alimentant le buzz petit à petit sur le Web, jusqu'à ce que débarque le fameux *Hesitation Marks*, un disque qui signe au passage le retour du sieur Reznor à la case major.

Et voilà, Nine Inch Nails est revenu au centre des débats avant même la sortie de son disque. Un album plus qu'attendu et dans lequel certains ont cru voir un retour à l'esprit de *The Downward Spiral*. Le visuel, signe Russell Mills, fait tout pour conforter cette première impression. Mais le son ? Tout ce qu'attendait une horde de fans passionnés... tout du moins au cours des premiers morceaux ("Copy of A", "Everything"). Si "Came Back Haunted", le premier single, sorti en juin, évoque plus la période *With Teeth*, l'ensemble reste cohérent et rythmé, malgré le manque d'assise d'ordinaire livré par un bon gros kick des familles. Vient alors la seconde partie, plus en ambiances qui, au final, évoquent les travaux de Reznor sur *Ghosts* et *The Social Network*. Soudain, à l'image du titre dudit LP, on hésite. C'est mou, mélancolique, mais loin du côté écorché vif qui avait fait de l'artiste une icône indus-rock unique et incontournable.

*Hesitation Marks* va faire parler de lui, en bien comme en mal, preuve qu'il est tout sauf un album raté. Quand on alimente autant les discussions, c'est que la passion autour d'un groupe comme Nine Inch Nails est toujours de mise. Pour ce qui est de révolutionner un genre, c'est un tout autre débat. Un retour médiatique réussi pour un résultat discographique plus mitigé.

CAPTAIN KICK



**Anna Calvi**

*One Breath*

Domino PLAS ★★ ★ 1/2

Un deuxième album qui prend son temps pour convaincre

Comment présenter les choses ? Supputer que le risque était grand qu'elle soit passée à côté, et nous avec ? Voilà, disons ça ! Avouons-le, on a supputé... Craint le pire, même ! Parce qu'il en va ainsi - parfois - des coups de foudre... La deuxième fois, ben, des fois, hein, c'est pas ça. Surtout quand la première fois, ça avait atteint des sommets. D'emblée, *One Breath* nous a saisis. Mais pas dans le sens espéré. Ampoulé, pompeux parfois (les envolées de musique classique sur "One Breath"), pensions-nous. Puis, au fil des écoutes, il s'est dévoilé ("Sing to Me", hypnotique, "Bleed to Me", limite flippant). Pour nous faire comprendre que si son prédécesseur était éminemment physique, celui-ci était bien plus cérébral. On pouvait respirer...

XAVIER BONNET



**Elvis Costello  
And The Roots**

*Wise Up Ghost and Others Songs*

Union sacrée...

Un sens du style, tant sonore que visuel : voilà ce que partagent The Roots et Elvis Costello. D'où cet album brillant par ses textes (partie Costello), ses rythmiques (partie Roots, merci Questlove) et son impeccable composition. Au menu : pop, soul, blues, rhythm'n blues, pointes de hip-hop, incursions rock et autres accents funky. Avec une mention spéciale au bel exemple d'hybridité de "Wise Up Ghost", au vivifiant "Refuse to Be Saved" ou au vintage "Viceroy's Row". L'écriture prodigieuse de l'Anglais, mordante et mélancolique, s'acclimate parfaitement à l'ambiance urbaine des Roots. Du tubesque "Walk Us Uptown" à la ballade "If I Could Believe", ces 53,55 minutes font preuve d'une grande classe musicale. **S.P.**



## Peter Gabriel

*And I'll Scratch Yours*

Real World ★ ★ 1/2

Une redéfinition du principe de l'arroseur arrosé ?

Les Gabrielites les plus acharnés le savent pertinemment : on tient là le second volet d'un projet qui n'avait pas pu voir le jour sous sa forme voulue initialement. OK, on récapépète. 2009, l'ami Peter met en branle son idée d'un album de reprises qui deviendra *Scratch My Back*. Le "deal" est que les artistes qu'il va revisiter (Bowie, Arcade Fire, Elbow, Lou Reed, Randy Newman, Neil Young, Radiohead, Regina Spektor...) lui rendent la pareille en s'attaquant à ses titres à lui. Nous y voilà. Au-delà des absents notoires (Bowie, Young, Yorke et consorts), c'est sans émotion que les uns et les autres semblent avoir tenté de relever le gant. Tout juste Bon Iver (sur "Come Talk to Me") Joseph Arthur ("Shock the Monkey") semblent avoir trouvé quelque chose. Maigre. X.B.



## Under Pressure

Trois brûlots qui ne laissent rien au hasard !

**Queen + The Freddie Mercury Tribute Concert** Eagle Vision  
★★★★★



P... , vingt ans ! Vingt et un, même. 20 avril 1992. À l'initiative des trois autres membres de Queen, Wembley rend un ultime hommage à celui qui l'a tant de fois fait vibrer avant sa disparition, six mois plus tôt. Et c'est tout le gotha du rock, de la pop et du hard-rock qui lui emboîte le pas. Casting de... reine (Bowie, The Who, Guns N' Roses, Elton John, Metallica, Liza Minnelli...) pour une soirée qui ne se veut pas larmoyante et qui méritait bien un traitement "Definitive Edition" via cette réédition soignée. Keep yourself alive. X.B.

**Rory Gallagher Live in Cork** Eagle Vision  
★★★★★



Réédition là encore, puisque les aficionados de la cause Gallagher (la vraie, l'irlandaise, pas la télé-réalité fratricide made in Manchester) auront reconnu le fameux *Messin' with the Kid - Live at The Cork Opera House* sorti en VHS à une époque où ces trois lettres avaient encore un sens, disponible ici dans une version "nettoyée", tant au niveau de l'image que du son. Le retour

du fils prodigue dans sa ville natale en 1987, voilà qui valait bien que les caméras de la RTE (la chaîne nationale irlandaise) se déplacent. D'autant que, ce soir-là, Rory s'en donne à cœur joie... X.B.

**Mass Hysteria À l'Olympia** Veryvond  
★★★★★



Pour le groupe parisien, cette étape à l'Olympia tenait de l'aboutissement. Clap final d'une résurrection sur laquelle peu de parieurs - même en ligne - auraient misé un euro, un kopeck ou un zloty. Résurrection et anniversaire, puisque Mass Hysteria célébrait ce soir-là

(5 avril 2013) ses vingt ans de carrière. Et comme on n'a pas tous les jours 20 ans, Mass va se lâcher, à y perdre sang et eau, et jusqu'à son souffle. La captation du show est à la hauteur de la furie du groupe, sa furia. Rappelant au passage qu'au rayon néo-metal made in France, on n'a guère fait mieux. X.B.

## Joseph Arthur

*The Ballad of Boogie Christ*

Real World ★ ★ ★

Resurrection à Boogie Street

Chaque fois qu'une de ses chansons tombe en aléatoire dans l'iPod (ah ! Le progrès !), la même idée vous traverse : pourquoi diable Joseph Arthur n'a-t-il pas le succès qu'il mérite ? On le dit "ingérable" ; il n'est sans doute qu'un artiste atypique, indifférent aux règles du music business, s'obstinant à creuser sans relâche le même sillon. Ce dont témoigne *The Ballad of Boogie Christ* double album "religieux" mettant en scène un personnage imaginaire qui lui ressemble pourtant beaucoup. De retour sur Real World, le label qui l'avait vu débiter, Arthur a pu donner libre cours à son inspiration, alignant vingt-quatre chansons folk, rock ou blues aux arrangements atmosphériques, élaborés par tous comme ces tableaux qu'il aime peindre. Tout simplement et tant. ALAIN GOUVRION



## Agnes Obel

*Aventine*

Le Petit Chaperon Rouge ★ ★ ★ ★ ★

Un deuxième album au raffinement abstrait

Un instrumental au piano peut planter le décor (il y en aura trois en tout, sur dix titres...), les larmes de cette voix sur "Fuel the Fire", un peu plus sûre d'elle mais pas trop non plus, c'est une chape de solennité qui s'abat. De celles qui font les albums dont on sait au premier instant qu'ils passeront sans encombre la saison. Et la suivante. D'autant que, dans la foulée, et sans que l'on y ait pris garde, déboulent ces "Dorian" et "Aventine" hypnotiques. Trilogie céleste. Piano, cordes et mélodies s'entrechoquent se mêlent dans un grand tourbillon de sonates classiques et pop étouffée en fusion absolue. Il en va ainsi tout au long d'*Aventine*, plus seulement "simple" successeur de *Dorian* mais sommet de finesse et subtilité. X.B.

## Sting

*The Last Ship*

Cheer Tree/Universal ★ ★ 1/2

Bouteille sans message ?

À l'écoute du nouveau Sting, on est saisi par une évidence : là où d'autres rockstars éprouvent encore le besoin de se jeter dans l'arène, lui semble tétanisé par sa propre légende. Voilà même des années qu'il la fuit, prenant des poses intellos pour s'excuser d'avoir jadis décroché le bingo avec des pop songs que "même les laveurs de carreaux pouvaient siffloter". C'est bien le problème de *The Last Ship*, premier album perso depuis des lustres et autres divagations médiévales, où il tente, par le biais de quelques chansons ampoulées, de nous faire croire qu'il est toujours connecté à la réalité en abordant un sujet qui lui tient possiblement à cœur - la fermeture des chantiers navals à Newcastle. Mais pourquoi une comédie musicale alors qu'il aurait pu nous faire son *Nebraska* (upon Tyne) ? LÉON DESPREZ



### The Answer

Horem

Jahoré - a l'élit.  
Horem - met cise.

Tourner près de deux ans en première partie d'AC/DC et recueillir les suffrages unanimes des fans d'Angus et ses petits amis, ça ne fait jamais vilain sur un CV. Reste, après tout ça, à passer au cap supérieur. Voilà le défi que doivent désormais relever nos Irlandais. Nouvel horizon, nous annonce-t-on. Rassurons leurs familles. Les gars n'ont pas remis leur hard rock arrosé de bière brune pour un zouk montant au crâne plus vite qu'une tournée générale de rhum artisanal. Tout juste cet horizon s'est-il éclairci via une mise en son mitonnée par le producteur/mixeur Mike Fraser (Metallica, Aerosmith, AC/DC - tiens, tiens...). Bref, encore moins de fioritures et une efficacité maximale, le tout porte par et le grain rapeux de Cormac Lonsdon et des riffs aiguisés. Cheers! ✕



### Crosby, Stills & Nash

CSN

Blue Note ★ ★ ★ 1/2  
Tête trompeur,  
trackist de première

Édition augmentée d'une rétrospective datant de 1991, ce coffret 3 CD ne se limite pas aux œuvres discographiques des vétérans de la Wesenast : on y trouve aussi les grands classiques graves par Crosby, Stills, Nash & Young (*Deja vu*, etc.) et des extraits de leurs albums solos respectifs (mais pas ceux de Neil), souvent dans des mix ou des prises alternatifs ("Urge for Going", "Almost Cut My Hair", "De Suite: Judy Blue Eyes" à "Woodstock", en passant par "Helpless", "Guinnevere", "Military Madness" ou "Johnny's Garden" (Manassas), le flash-back s'avère vertigineux mais reflète également une communauté d'esprit et une grille sonore unique, que nos trois compères trouvent ensemble ou séparément.

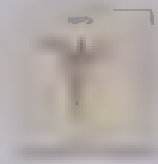
LEON DESPREZ



## Ventre aux enchères

Le troisième et ultime album de Nirvana était, à l'époque, annonceur de lendemains sombres... que l'on ne découvre que via cette réédition.

Nirvana *In Utero*, 20th Anniversary Edition  
Geffen/Universal ★ ★ ★ 1/2



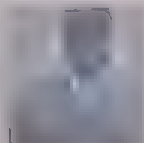
LES ANNIÉS ONT DONC PASSÉ, ET AVEC ELLE l'émotion, voire l'exaltation qui semblaient alors devoir immanquablement accompagner les moindres faits et gestes de Nirvana à l'époque. Ça échappera peut-être à beaucoup aujourd'hui - autres temps, autres mœurs -, mais quand le trio a débarqué à l'orée des années 90, c'est une nouvelle fringale qu'il a suscitée auprès de millions de fans de musique. Une fringale pour le rock, son immédiateté et ses tendances naturelles à flirter avec le "borderline". Certes, pour le groupe, cet engouement outrancier, irrationnel, se fit à son corps défendant, pour ne pas dire que cela aura creusé sa tombe.

Quand *In Utero* est sorti, en septembre 1993, on a tous voulu y croire. Oui, croire qu'il serait l'album qui allait entériner la secousse tellurique *Nevermind*. Croire que l'un et l'autre iraient danser ensemble au firmament des albums qui font l'histoire. D'ailleurs, on a dû l'écrire ou l'affirmer à l'époque, dans l'aveuglement général ou juste le refus de voir certaines vérités en face. Et de louer la rage de "Scentless Apprentice" ou l'agressivité de "Very Ape", de s'échauffer devant le côté foutraque d'un "Milk It", comme pour mieux ne pas voir et entendre ce qui sautait pourtant aux yeux et aux oreilles, à savoir que ce seraient les titres les plus mid-tempo, les "Heart-Shaped Box", "Dumb" et "All Apologies", qui résisteraient aux rigueurs du temps. OK, "Rape Me" serait l'exception à la règle, jamais débarassé du malaise que ses mots engendreraient. OK encore, on hurlerait longtemps "Pennyroyal Tea" avec Kurt, puis sans lui.

Vingt ans plus tard, le constat est troublant. Bancal, désarticulé, *In Utero* pourrait laisser le sentiment d'un album raté. Il est juste la traduction d'un groupe qui n'en est plus vraiment un, un groupe use. Par quelque bout que l'on veuille prendre cette édition anniversaire (les mixages d'origine de Steve Albini, les remix 2013 à Abbey Road, les démos et les inédits ou ce "gros" live à Seattle de fin 1993), il y a en *In Utero* quelque chose d'inéluctable, de terminal, qui, on le sait, se produira quelques mois plus tard via une déflagration de cabine. Lourde héritage.

**TITRES CLÉS :**  
"Heart-Shaped Box",  
"Rape Me",  
"Pennyroyal Tea", "All Apologies".

XAVIER BONNET



### Gregory Porter

Liquid Spirit

BlueNote/Universal

Une voix soul-jazz

à laquelle rien ne résiste.

Ça va bien finir par le gonfler un jour... Mais comme ce n'est pas encore le cas, que le bonhomme est tout à son bonheur de ce qui lui arrive, profitons-en. Oui, profitons-en pour insister - et peut-être un brin lourdement - sur cette voix. Oui, cette voix baryton, grave, chaleureuse, pesante, caressante, enveloppante, qui vous prend aux tripes, vous chamboule tout et partout à l'intérieur dès que le gus ouvre la bouche et prononce les premiers mots d'à peu près toutes ses chansons, qu'il se la joue soul ou crooner jazz. *Liquid Spirit* est son troisième album, le premier sous la casaque Blue Note. Clarté et limpidité en sont la colonne vertébrale. Greg Porter chante le quotidien, les quotidiens, sombres ou ensoleillés, et la lumière qu'il a dans la voix embellit le nôtre.

X.B



### MGMT

MGMT

Columbia/Sony Music ★ ★ ★ ★  
Plus psyché, tu meurs  
(d'overdose).

Suite au succès de *Oracular Spectacular* (2007), Andrew VanWyngarden et Ben Goldwasser n'avaient qu'une seule envie : récupérer leur pedigree de musiciens "made in Underground East Coast". Ce troisième opus porte juste leur nom puisqu'il s'agit d'un manifeste type "nous sommes jeunes, nous sommes fiers, nous sommes psyché". De la pop hallucinogène de "Alien Days" à la ballade floydienne "An Orphan of Fortune", MGMT s'impose comme un album de rock se voulant déjanté, débordant d'effets - quitte à agacer les oreilles ("Your Life Is a Lie"). La mélodie, elle, est toujours présente, bien que malmenée ("A Good Sadness") ou sous acide ("I Love You to Death"), offrant des réussites comme "Mystery Disease" et "Introspection". SOPHIE ROSEMONT





**Roy Harper**  
*Man & Myth*

Tea, Universal ★ ★ ★ ★  
Le miracle du mois ?

Attention, légende ! Treize ans après son dernier opus, le folk-rocker psyché, influence majeure pour Jimmy Page, Robert Plant, Pete Townshend, Kate Bush, mais aussi, plus récemment, héros des Fleet Foxes ou de Joanna Newsom, refait surface sans crier gare : sept titres, pas un de plus, encore que "Heaven is Here" affiche insolemment ses quinze minutes et quelques), dont quatre enregistrés sous la houlette de Jonathan Wilson dans son studio de Laurel Caynon, tandis que Townshend assure la lead guitar sur l'incarescent "Cloud Cuckoo-land". Des "The Enemy", on est saisi par l'intensité de la voix vibrante scelle de "Have a Cigar" sur *Wish You Were Here*, aussi là où "Time is Temporary" nous ramène aux plus belles heures de la folk connection british (Bert Jansch, John Renbourn). Pure splendeur.

ALAIN GOUVRION



**Jay-Jay Johanson**  
*Cockroach*

Universal Mus., Jazz ★ ★ ★ ★  
Un neuvième album d'une rare aliance.

"Cafard" : drôle de nom pour un album aussi séduisant, l'exact contraire de cet insecte aussi kafkaïen que répugnant. Mais dans la langue de Molière, "cafard" veut aussi dire vague à l'âme... Le Suédois l'ignorant jusque très récemment, on mettra cet heureux hasard sémantique sur le compte de l'inconscient. En tout cas, ce blues moral a su, encore une fois, inspirer l'écriture de Johanson, qui marie toujours la sophistication et l'épure. Du rythme chaloupé de "Coincidence" au folk intimiste de "Laura", en passant par la pop de "Mr. Fredrikson", les influences trip-hop de "Orient Express" ou le jazz introspectif de "The Beginning of the End of Us", la plupart des morceaux s'échappent des contraintes génériques. Et sont fidèles à leur auteur, esthète musical s'il en est.

SOPHIE ROSEMONT



**Daniel Romano**  
*Come Cry With Me*

New West Records ★ ★ ★ 1/2  
Le disque country de l'année ?

Sur le haut de la pile, le CD a stagné une partie de l'été, avec sa pochette improbable digne d'un vieux disque de country : jeune mec à bacchantes, doté d'un charisme de Longhorn, arborant Stetson et costard Nudie. Jusqu'à ce qu'on se décide enfin à l'écouter. Et là, miracle, c'est Gram Parsons et George Jones qu'on eut l'impression d'entendre : refrains à pleurer, choriste à la Emmylou Harris et pedal steel en goguette. Passé "Middle Child", "Two Pillow Sleeper" et "Just Between You and Me", piqué par la curiosité, on s'informe et on découvre que le Romano en question est un songwriter d'obédience postpunk issu de la scène de Toronto, qui rêvait depuis des lustres de faire "son" disque de honky tonk. *Come Cry With Me* ? Difficile de résister à l'invitation.

LÉON DESPREZ



**Nikki Sudden**  
*The Boy From Nowhere, Who Fell Out of the Sky*

Easy Action, Differ-Ant ★ ★ ★ ★  
Une légende underground.

Ce coffret résume la carrière, donc la vie, de Nikki Sudden, troubadour de l'underground britannique décédé en 2006, qui avait débuté au temps du punk avec les bouillonnants Swell Maps et qui, par la suite, enregistra un nombre incalculable d'albums sur lesquels planaient les sombres ombres de Johnny Thunders ou des Stones période "Wild Horses". Il adorait aussi Marc Bolan. C'est donc un vrai rock de loser que l'on découvre sur ces six CD, oscillant entre country-rock anarchique (les morceaux produits par Peter Buck, qui était fan) et ballades acoustiques décharnées. Quels que soient l'époque ou le lieu des enregistrements (la BBC ou une cave à Hambourg), on est toujours ému par Nikki Sudden, son chant plaintif et son chemin tracé hors des modes.

ÉRIC TANDY



**Gaëtan Roussel**  
*Orpailleur*

Parlophone Universal ★ ★ ★  
Pour quelques paillettes de plus...

Après la tornade *Ginger* et le hit "Help Myself (Nous ne faisons que passer)", l'ex-Louise Attaque a connu le destin de tous les wonderboys de la scène française. Sollicité de toutes parts, l'homme qui avait aidé Bashung à peaufiner son ultime chef-d'œuvre (*Bleu pétrole*) a multiplié les projets, passant de Vanessa Paradis à Deportivo via *Camille redouble*. Métamorphosé en orpailleur, Roussel a donc dû chercher à saisir les dernières paillettes d'or dans la rivière de son inspiration pour concocter *Ginger 2 : la revanche*, disque électropop finement ciselé d'où émergent quelques pépites dansantes ("Éolienne", "Cha Cha Cha", "La Simplicité"), minimalistes ("La Poesie"), et fortivement envoûtantes ("Face aux étoiles", façon de J.J. Cale revisité trip-hop).

THOMAS GRIMAUD



**John Mayer**  
*Paradise Valley*

Columbia Sony Music ★ ★ 1/2  
Americana light(s)

On a toujours le même problème avec John Mayer : sa réputation le précède. Ses hauts, ses bas, ses amours, sa vie quoi, sont à nouveau au centre de ce sixième opus qui plonge dans les racines de la musique américaine avec la complicité du solide Don Was. Beau comme une pub Ralph Lauren sur la pochette, Mayer nous la joue laid-back ("Wildfire"), chante avec son ex, Katy Perry ("Who Do You Love"), et épingle une autre de ses fiancées célèbres, Taylor Swift, dans "Paper Doll" (le temps des Anita Pallenberg et des Marianne Faithfull est définitivement révolu, les amis). Il est beaucoup plus touchant lorsqu'il se frotte au "Call Me the Breeze" de J.J. Cale, hommage involontaire puisque enregistré avant la mort du King of Cool. *Next time, maybe...*

T.O.



**Moby**  
*Innocents*

Because Music ★ ★ ★  
Pour lui, le paradis, c'est les autres.

Avoir perdu foi en l'industrie musicale l'a d'autant plus motivé à faire ce qu'il voulait, dixit Richard Melville Hall. D'où cet album certes peu surprenant, mais plus dense qu'à l'accoutumée grâce à son goût très sûr en termes de guest-list. S'y succèdent la chanteuse soul Cold Specks, dont le timbre rehausse idéalement son électro-pop planante ("A Case for Shame", "Tell Me"), le folksinger canadien Damien Jurado, qui habite "Almost Home", une Skylar Grey très sensuelle sur "The Last Day" et Wayne Coyne, des Flaming Lips, qui nous réveille sur l'enthousiaste "The Perfect Life". Même Mark Lanegan s'est prêté à l'exercice avec une somptueuse ballade. Pour ce onzième album, Moby a retrouvé la flamme qui animait *Play* en 1999.

S.R.



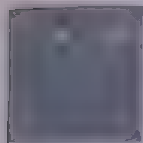
**Allen Toussaint**  
*Songbook*

Rounder/Universal ★ ★ ★  
Un temps de Toussaint...

Figure indissociable de la scène de La Nouvelle-Orléans, Allen Toussaint s'est résolu à quitter sa hometown pour New York, suite aux ravages causés par Katrina. Là, il s'est dégotté le meilleur refuge qui soit quand on est musicien : un bon vieux club, le Joe's Pub (sis au 425 Lafayette St.) où notre vieux crocodile a eu le bon goût d'enregistrer ce live (assorti d'un DVD). Seul au piano, il y revisite d'une voix de velours son impressionnant *songbook* en commençant par "It's Raining", hymne officiel de l'État de Louisiane, enregistré par Irma Thomas en 1962. Passé cette pluie tiède gorgée des parfums musqués du bayou, on "laisse le bon temps rouler" au fil de compositions sans âge qui s'achèvent, logiquement, sur ces "Southern Nights" chères à son cœur.

OWEN WILBURY





**The Mission**  
*The Brightest Light*  
Venus/Warner ★★ ★  
Plus rock que jamais

Avec eux, on est habitué aux adieux... comme aux reformations ! C'est donc sans surprise que ressurgit The Mission, dont les concerts londoniens en 2008 étaient supposés clore plus de vingt ans de carrière. Le groupe formé par l'ex-Dead Or Alive Wayne Hussey et le bassiste Craig Adams, après leur départ de Sisters Of Mercy, en profite pour modifier son style. Exit les influences new wave, rock et folk à la façon de New Model Army, ce nouvel album flirte plutôt avec les digressions de The Cult, voire le rock américain dans toute sa diversité. D'une voix teigneuse, dopée à la testostérone, Hussey, servi par le jeu lyrique du guitariste Simon Hinkler, offre ainsi au quatuor des titres racés et mélodiques, entre ombre et lumière, aussi accrocheurs qu'intemporels.

JULIEN GAISNE

**Sebadoh**  
*Defend Yourself*

Le groupe culte indie revient en grande pompe

Les longues années écoulées depuis *The Sebadoh* (1999) semblaient avoir enterré pour de bon le trio formé par Lou Barlow, Jason Loewenstein et Bob D'Amico. Or, les vétérans au positionnement antimainstream ont encore sous la casquette. Renouant avec les premiers albums du groupe, dixit Barlow, *Defend Yourself* remet les pendules à l'heure en treize morceaux de rock radicalement lo-fi. Dès l'ouverture, "Can You Tell" impose en effet ce charme électrique fait d'irrévocable mélancolie et de douceur fébrile. Si "Beat" nous plonge dans ce que les années 90 offraient de mieux, "Calves of Champions", lui, ressuscite le plus mordant des sixties. Mais le tout est parfaitement d'actualité. Originellement né des cendres de Dinosaur Jr., Sebadoh n'a décidément rien à lui envier...

S R



**Ry Cooder**  
**And Corridos Famosos**  
*Live in San Francisco*  
Nonesuch/Warner ★★ ★  
Un live ultracool.

Le premier live de Cooder depuis trente-cinq ans, ça fait un peu figure d'événement. Comme *Showtime*, celui-ci a été enregistré au Great American Music Hall de Frisco, avec l'aide des Corridos Famosos incluant son fils Joachim (batterie), Arnold McCuller et Juliette Commagère (chœurs), Flaco Jimenez (accordéon) et les cuivres mexicains de La Banda Juvenil. Prétexte à revisiter quelques classiques de sa discographie ("Boomer's Story"), des compos plus récentes, mais aussi le "Goodnight Irene" de Leadbelly et le "Wolly Bully" de Sam The Sham And The Pharaohs, balancés d'une voix rocailleuse (John Hiatt, sors de ce corps !) dans une ambiance chaleureuse et décontractée. Quelques pointes de slide, joliment décochées, se chargent d'épicier l'affaire...

L.D.



**The Rides**  
*Can't Get Enough*  
Mascot Provogue/Wagram ★★ ★ 1/2  
Super Session, la revanche ?

Retour vers le futur pour Stephen Stills : après huit longues années de silence, c'est le guitar hero qui nous revient au sein d'un supergroupe aux côtés du claviériste vétéran Barry Goldberg (ex-Electric Flag) et du "jeune" prodige - 36 ans - Kenny Wayne Shepherd, ex-nouveau Stevie Ray Vaughan originaire de Louisiane. The Rides nous entraînent sur la piste d'un fulgurant blues-rock, entre compos originales comme le néo-Crosby Stills & Nash "Don't Want Lies" et reprises incandescentes telles que le "Rockin' in the Free World" de son éternel challenger Neil Young ou le body-buildé (façon ZZ Top) "Search and Destroy" emprunté aux Stooges. Le trio reprend même... Stephen Stills 2. Revigorant.

GÉRARD BAR-DAVID

## LE CLASSEMENT DES MEILLEURES VENTES

### TOP 30 ALBUMS POP ROCK

|    |                           |                          |
|----|---------------------------|--------------------------|
| 2  | CONVERSATION              | TERAS                    |
| 1  | BIRDY                     | BIRDY                    |
| 4  | DIFFERENT PULSES          | ASAF AVIDAN              |
|    | ALL THE LITTLE LIGHTS     | PH                       |
|    |                           | ASAF AYDAN AND THE MOJOS |
| 8  | TOGETHER ALONE            | ALAN HEPBURN             |
| 9  | CAN DE LATE/VICTOIRES DE  | SAD THE USE              |
| 10 | MYLO EYOTO                | COLDPLAY                 |
| 11 | EL CAMINO                 | THE BLACK KEYS           |
| 12 | LIKE CLOCKWORK            | QUEENS OF THE STONE AGE  |
| 13 | PUSHIN AGAINST A STONE    | VALERIE JOHNE            |
| 14 | BREAKFAST IN AMERICA/EDIT | SUPERTRAMP               |
| 15 | ELECTRIC                  | PET SHOP BOYS            |
|    |                           | THE LUMINEERS            |
| 18 | HARVEST/REMASTERISE       | NEIL YOUNG               |
| 19 | PHILHARMONICS             | AGNÈS OBEL               |
|    |                           | THE POLICE               |
| 21 | GREATEST HITS/NOUVELLE ED | THE POLICE               |
| 22 | ENGLISH BIVIERA           | METRONOMY                |
| 23 | LIVE IN LONDON            | LEONARD COHEN            |
| 24 | LONG COUPRIER             | BO DRUMS                 |
| 25 | NEVERMIND/20 ANS/REMASTER | NIRVANA                  |
| 26 | EVERLUR                   | SIGUR ROS                |
| 27 | LET THEM TALK             | MUCH LAURIE              |
| 28 | WAR/REMASTERISE           | U2                       |
| 29 | ICE ON THE DUNE           | EMPIRE OF THE SUN        |
| 30 | LUMINEERS                 | THE LUMINEERS            |

### TOP 10 JAZZ JAZZ

|    |                |
|----|----------------|
| 1  | SPIN DATE JAZZ |
| 2  |                |
| 3  |                |
| 4  |                |
| 5  |                |
| 6  |                |
| 7  |                |
| 8  |                |
| 9  |                |
| 10 |                |

### TOP 10 VENTES POP

|    |  |
|----|--|
| 1  |  |
| 2  |  |
| 3  |  |
| 4  |  |
| 5  |  |
| 6  |  |
| 7  |  |
| 8  |  |
| 9  |  |
| 10 |  |

### TOP 10 DANCE

|    |  |
|----|--|
| 1  |  |
| 2  |  |
| 3  |  |
| 4  |  |
| 5  |  |
| 6  |  |
| 7  |  |
| 8  |  |
| 9  |  |
| 10 |  |



## Tout feu tout femme...

Abdellatif Kechiche et le cinéma : un homme passionnant et charnel

### La Vie d'Adèle, chapitres 1 & 2

★★★★★  
Abdellatif Kechiche  
Avec Léa Seydoux,  
Adèle Exarchopoulos

ADÈLE A 15 ANS, SORT AVEC UN garçon de son lycée, mais peine à éprouver pour lui des sentiments forts. Le trouble, le vrai, elle le ressent pour la première fois le jour où elle croise le regard d'Emma, une étudiante aux cheveux bleus. Une rencontre bouleversante, qui la révélera à elle-même.

En adaptant la bande dessinée de Julie Maroh *Le bleu est une couleur chaude*, Abdellatif Kechiche réalise un film saisissant de naturel et d'intensité, qui marquera profondément le cinéma français contemporain. De la première à la dernière image, on ne lâche jamais cette jeune fille en devenir, chez qui un vent naître l'appel au désir en même temps que la vocation profonde pour le métier d'institutrice. Le rose qui monte aux joues, la frissette qui tressaille, la bouche

qui dévore, l'abandon au plaisir ou la violence du chagrin amoureux : Kechiche travaille la durée des séquences et filme, en gros plan, la plus fine des émotions sur le visage de sa comédienne, l'extraordinaire Adèle Exarchopoulos, qui ne donne jamais l'impression de jouer, et qui forme, avec la puissante Léa Seydoux, un duo vibrant et fascinant de vérité. *"Raconter une histoire d'amour entre deux femmes, c'est travailler pleinement avec deux actrices*, explique le cinéaste. *C'est un travail qui me passionne et qui se révèle de plus en plus important dans mon parcours cinématographique.*"

La rencontre des deux jeunes femmes dans un bar est l'un des plus beaux moments de vie captés par le réalisateur – ou comment faire ressentir l'évidence du coup de foudre. Les scènes d'amour, torrides et sublimes, soulignent la dimension charnelle d'une histoire qui n'est jamais coupée du réel : manifs, conversations de lycéens ou quotidien d'une école maternelle, tout sonne d'une manière

incroyablement juste. À travers les échanges du couple formé par Adèle et Emma, le réalisateur de *La Graine et le Mulet* retrouve aussi une thématique qui lui est chère : la différence sociale (*"qui génère une différence d'aspiration personnelle"*). Adèle vit dans le concret et trouve son accomplissement dans la transmission. Emma, artiste peintre, a une tout autre idée de l'ambition... Les années filent, et la solitude rattrape l'adolescente devenue adulte, renforçant la dimension héroïque d'un personnage avec lequel on passe trois heures ardentes et captivantes. *"Il pourrait se passer tellement de choses dans la vie d'Adèle que j'ai commencé à imaginer de nouveaux chapitres*, expliquait Abdellatif Kechiche lors de la présentation du film au Festival de Cannes. *Je ne sais pas s'ils existeront, mais cela m'intéresse d'y penser.*"

On attend avec une folle impatience cette suite possible, tant Adèle fait désormais partie de notre vie intime.

MATHILDE LORIT

### BLUE JASMINE ★★

Woody Allen

Avec Cate Blanchett, Sally Hawkins, Alec Baldwin

Sortie le 25 septembre

Cate Blanchett éblouit chez Woody Allen.

DANS UN AVION, JASMINI, UNE New-Yorkaise aussi stylée que flipée, déballe sa vie à une inconnue. Elle a décidé de venir s'installer chez sa sœur Ginger (qui vit dans un modeste appartement de San Francisco) pour tenter d'oublier l'échec de son mariage. Malgré les shoots de Xanax, l'adaptation à sa nouvelle vie se révèle particulièrement rude... En jouant avec la construction du récit (les flashbacks viennent éclairer le désarroi présent), Woody Allen prend un plaisir communicatif à analyser la descente aux enfers d'une femme incapable d'affronter la réalité. D'une intelligence et d'une subtilité remarquables, son nouveau film est illuminé par le jeu tout en nuances et en saveur de Cate Blanchett, qui trouve pour l'occasion en Sally Hawkins une partenaire de choix. Un vrai retour en force pour Woody Allen, décidément passionnant quand il plonge dans l'âme féminine...

M.L.



## ELLE S'EN VA ★★★★★

**Emmanuelle Bercot**

*Avec Catherine Deneuve, Nemo Schiffman, Camille*

Sortie le 18 septembre

**Deneuve on the road!**

BETTIE, LA SOIXANTAINE, VIT SEULE avec sa mère qui lui donne un coup de main pour gérer le restaurant familial. Quand elle apprend que son amant la quitte, elle monte dans sa voiture et laisse défiler les kilomètres. Elle s'échappe... Ce long métrage est né du désir d'Emmanuelle Bercot (réalisatrice de *Backstage* et scénariste de *Polisse* de Maïwenn) de filmer Catherine Deneuve. Le résultat est fascinant de sensualité, de justesse, d'équilibre et de naturel. La comédienne, superbe, explose de liberté dans ce road-movie au féminin, qui la voit donner la réplique à de nombreux comédiens non-professionnels : autant de rencontres dont naissent de magnifiques instants de vie et de cinéma. On est particulièrement séduit par la performance rageuse de la chanteuse Camille, qui trouve avec ce film un (premier) rôle particulièrement marquant.

M.L.



## RUSH ★★★★★

**Ron Howard**

*Avec Chris Hemsworth, Daniel Brühl, Olivia Wilde*

Sortie le 25 septembre

**Tous au paddock!**

AOÛT 1976 : SUR LE NÜRBURGRING, circuit - et théâtre du Grand Prix d'Allemagne de Formule 1, la rivalité n'a jamais été aussi forte entre Niki Lauda (écurie Ferrari) et James Hunt (chez McLaren), qui luttent pour le titre de champion du monde. D'un côté, la rigueur et la discipline du pilote autrichien, de l'autre, l'attitude rebelle, la nonchalance, les tendances fétardes et le talent pur de l'Anglais... Loin, très loin du *Da Vinci Code*, Ron Howard fait rugir les moteurs pour revisiter les grandes heures de la F1. Bien écrit, bien construit et très rythmé, son film, boosté aux standards rock des seventies - entre autres, des titres signés Mud, Thin Lizzy ou David Bowie - se révèle immédiatement prenant et très spectaculaire dans sa reconstitution des courses automobiles. On apprécie aussi l'humour du récit et l'implication des comédiens : Daniel Brühl, parfait en pro rigoriste (Lauda), et Chris Hemsworth, qui sort enfin du registre tout musclé (Hunt). Une très bonne surprise.

M.L.

## MON ÂME PAR TOI GUERIE ★★★★★

**François Dupeyron**

*Avec Grégory Gadebois, Céline Sallette, Jean-Pierre Darroussin*

Sortie le 25 septembre

**À titre superbe, film magnifique...**

FRÉDI DOIT AFFRONTER LA MORT de sa mère, qui lui a transmis un don. Il a toujours refusé d'en entendre parler, jusqu'au moment où l'évidence s'impose : ses mains guérissent. La vie peut enfin reprendre, et avec elle, la possibilité de l'amour... En adaptant l'un de ses romans (*Chacun pour soi, Dieu s'en fout*), François Dupeyron signe un film bouleversant d'humanité. Son cinéma frappe une fois encore par sa capacité à faire vivre les êtres et rendre palpables leurs sentiments, au sein d'un récit qui ne cesse de surprendre. Grégory Gadebois, sublime, confirme une extrême sensibilité. On est aussi profondément touché par les femmes qui l'entourent, incarnées avec passion par Marie Payen et Céline Sallette. Au point que la flamme de ces personnages magnifiques brille longtemps après la fin du film...

M.L.

## LA BATAILLE DE SOLFÉRINO ★★★★★<sup>1/2</sup>

**Justine Triet**

*Avec Laetitia Dosch, Vincent Macaigne, Virgil Vernier*

Sortie le 18 septembre

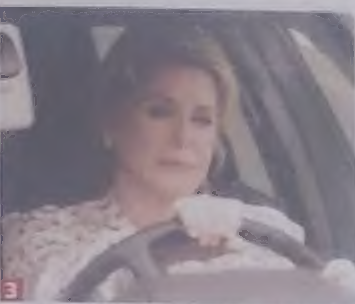
**Le combat d'un couple saisi sur le vif : captivant.**

LAETITIA, JOURNALISTE TÉLÉ, DOIT couvrir le deuxième tour des élections présidentielles de 2012. En catastrophe, elle confie ses deux enfants en bas âge à un jeune baby-sitter. Alors qu'elle est coincée dans la fourmilière de la rue de Solférino, son ex débarque chez elle pour réclamer le droit de visite que le juge lui a finalement accordé... On est immédiatement happé par la mise en scène immersive de Justine Triet, qui crée une proximité dingue avec ses personnages. Le réel rattrape régulièrement la fiction - à travers les scènes tournées au cœur de la foule du 6 mai 2012 - pour un film très physique, où les émotions se bousculent en permanence. L'humour vient ainsi désamorcer l'extrême tension du récit, alimentée par l'interprétation vibrante des acteurs. Un impressionnant premier long métrage.

M.L.

## SORTIES DE ROUTE...

En Formule 1 aussi, "le rouge et le noir ne s'épousent-ils pas?", la fameuse question que pose Brel dans "Ne me quitte pas", s'est longtemps posée (1). Les questions existentielles de Cate Blanchett quant à son avenir (2) semblent partagées par Catherine Deneuve, inquiète de savoir dans quelle écurie de F1 elle doit signer (3). De leur côté, Michael Douglas et Matt Damon semblent avoir déjà reçu leurs nouvelles combinaisons au sein de la Liberatec team (4).



## MA VIE AVEC LIBERACE ★★★★★

**Steven Soderbergh**

*Avec Michael Douglas, Matt Damon, Rob Lowe*

Sortie le 18 septembre

**Faut que ça brille!**

STAR DU MUSIC-HALL DES ANNÉES 50 aux années 80, Liberace s'est fait connaître autant par son impressionnante dextérité au piano que par l'extravagance de ses shows très pailletés. Pour s'écarter des règles classiques du biopic, Steven Soderbergh choisit de se concentrer sur une période bien précise dans la vie de cet artiste flamboyant : les années 70, marquées par son histoire d'amour avec un jeune admirateur, Scott Thorson, qui fut son compagnon secret pendant cinq ans. Au-delà de la qualité de la mise en scène et du plaisir très ludique apporté par la reconstitution du style Liberace - une certaine idée du kitsch ! - le film aligne les performances : Michael Douglas, génial car jamais caricatural, Matt Damon, subtil et sensible, et Rob Lowe, inquiétant dans la peau d'un chirurgien esthétique qui n'a rien à envier au docteur Frankenstein...

M.L.



31 OCTOBRE 1975. QUEEN PUBLIE "BOHEMIAN RHAPSODY".

# GALILEO, GALILEO!

Barrée, baroque et trop longue pour un single, la "rhapsodie bohémienne" de Freddie Mercury va pourtant devenir le plus grand classique de Queen.

**S**CARAMOUCHE, FIGARO, Galileo et fandango. Drôle de générique pour un tube de rock. D'ailleurs, est-ce vraiment du rock ? Ah oui, il y a des solos de guitare et une grosse batterie. Mais le reste, beaucoup du reste, tient davantage de l'opéra italien, du bel canto et de la comédie musicale que du bon vieux binaire électrique. Voilà les constatactions un brin perplexes auxquelles tout amateur de pop britannique devait se livrer, ce jour du 31 octobre 1975. Dans les bacs, un curieux single signé par le groupe Queen : près de six minutes de fantaisie musicale embrassant tous les styles, toutes les tonalités, sans couplets ni refrains évidents, le tout bourré de chœurs bizarres et de piano classique. Ça s'intitulait "Bohemian Rhapsody", on n'avait jamais entendu un truc pareil, aussi sophistiqué, même chez les champions du rock progressiste comme King Crimson, Yes ou Genesis. C'est quand même devenu un énorme tube : plus d'un million d'exemplaires écoulés en trois mois, sans compter les ventes de l'album *A Night at the Opera*, d'où était extraite la chanson. Pas mal pour un single que la maison de disques jugeait bien trop long pour pouvoir être commercialisé tel quel...

"C'était vraiment le bébé de Freddie, racontera plus tard Brian May. Il avait tout dans la tête, les arrangements, les harmonies vocales. Nous n'avons fait que compléter l'enregistrement." Freddie Mercury a en effet tout écrit et composé seul chez lui, à Londres, rompant ainsi avec une tradition qui voulait que le groupe élabore les morceaux ensemble, en studio. Quand il joue les prémices de la chanson aux autres, seul au piano, ceux-ci reconnaissent quelques mélodies déjà ébauchées auparavant, notamment un instrumental intitulé "The Cowboy Song". Mais l'ensemble les sidère. Si Queen a déjà esquissé quelques velléités classico-symphoniques, notamment dans des titres comme "My Fairy King" ou "The March of the Black Queen", jamais le groupe ne

sera allé aussi loin dans la complexité musicale. La chanson est divisée en trois mouvements, ballade, opéra, hard rock, subdivisés eux-mêmes en six sections, avec intro, solo de guitare et final.

**Q**UANT AUX PAROLES, ELLES ont de quoi décontenancer même les plus obstinés exégètes du groupe. La chanson démarre par des chœurs a cappella s'interrogeant sur la réalité

la ballade du début. Le morceau s'achève sur une courte phrase susurrée par Mercury (*Anyway the wind blows...*), ponctuée d'un coup de gong final). Le tout, sorte de patchwork de musique classique, de glam-rock, de ballade sentimentale et de rock progressif, laisse l'auditeur aussi pantois que, dans la décennie précédente, on avait pu l'être à l'écoute du "Good Vibrations" des Beach Boys ou du "A Day in the Life" des Beatles.



**"Bo Rhap", comme le surnomment désormais les fans de Queen, reste le plus beau témoignage des talents de Freddie Mercury.**

de toute cette histoire (*"Is this the real life? Is this just fantasy?"*), avant que Mercury n'avoue à sa mère qu'il a tué un homme, qu'il n'est qu'un pauvre garçon que personne n'aime et que sa vie est foutue. À ce joli passage, façon ballade pianistique discrètement ourlée de la basse de John Deacon et de la batterie de Roger Taylor, puis d'un court solo de Brian May, succède une sorte de pastiche d'opéra transalpin aux airs de commedia dell'arte, dans lequel une multitude de Freddie Mercury se livre à un véritable gymkhana vocal où apparaissent en vrac Scaramouche, Galileo, Bismillah et Beelzebub. Intervient ensuite une partie résolument hard rock, avec un riff de guitare et un solo écrits par Brian May, avant un retour à

Interrogé sur la signification des paroles de la chanson, Mercury se contentera de dire qu'elle parle de relations humaines : "Les gens devraient simplement l'écouter et décider par eux-mêmes de ce qu'elle raconte. Cette chanson n'est pas née de la cuisse de Jupiter, elle est le résultat de quelques recherches, même si elle a un côté parodique, comme une sorte de 'mock opera'. Je ne prétendrai évidemment pas que je suis un fanatique et un grand connaisseur d'opéra..."

Cela n'a pas empêché nombre de passionnés d'y chercher des sens cachés plus ou moins fantaisistes, comme une allusion à l'homosexualité de son auteur, ou de lui trouver des ressemblances avec le mythe de Faust ou *L'Étranger* d'Albert Camus.

**I**L'AURA FALLU TROIS SEMAINES au groupe pour enregistrer la chanson. Un véritable exploit : nous sommes en 1975 et l'enregistrement numérique n'existe pas encore. À l'époque, on dispose, au mieux, de vingt-quatre pistes analogiques, sur bande magnétique. Ce qui signifie, pour un morceau pareil, avec ses divers mouvements, ses changements de tempo et de ton, ses multiples overdubs de voix (on en comptabilisera la bagatelle de cent quatre-vingt différents !), un véritable travail de titan. Il faut mixer et recopier sans cesse, couper les bandes aux ciseaux et les recoller avec du scotch... "On a tellement bossé dessus que les bandes finissaient par être transparentes à force d'usage", raconte encore Brian May.

L'enregistrement débute le 24 août au Rockfield Studio 1, à Monmouth, au cœur du pays de Galles, mais sera complété dans quatre autres studios. Aux manettes, le producteur Roy Thomas Baker. Mercury joue sur un piano à queue Bechstein (le même que celui utilisé sur le "Hey Jude" des Beatles). May, Mercury et Taylor enregistrent leurs vocaux sans relâche, travaillant jusqu'à dix heures par jour. "Personne, à part Freddie, ne savait ce qu'ils allaient donner ces six minutes mises bout à bout, avouera plus tard Roy Thomas Baker, mais je pressentais que je participais à un événement historique, à marquer d'une pierre blanche..."

Couverte de prix et de distinctions, la chanson sera reprise, entre autres, par Dream Theater, Montserrat Caballé avec Bruce Dickinson, Elton John et Axl Rose en duo, The Flaming Lips, Pink, Florent Mothe et... les Muppets. "Bo Rhap", comme la surnomment désormais les fans de Queen, reste le plus beau témoignage des talents de chanteur et compositeur de Freddie Mercury, dont la popularité est toujours intacte, même plus de vingt ans après sa disparition. God save the Queen et sa "Bohemian Rhapsody".

PHILIPPE BARBOT





**Voici celui  
qui tient toute  
la presse.  
Le marchand  
de journaux.**

28.000 marchands de journaux se lèvent chaque matin pour que les Français trouvent leurs magazines.  
Par cette annonce, publiée dans tous les titres, la presse magazine leur dit merci.

**sepm**

SYNDICAT  
DES ÉDITEURS  
DE LA PRESSE  
MAGAZINE



TAKE ME  
AS I AM

KAPORAL